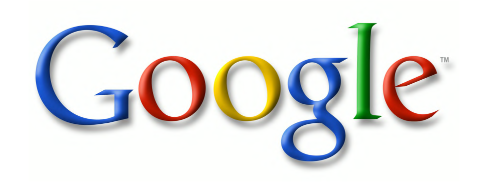
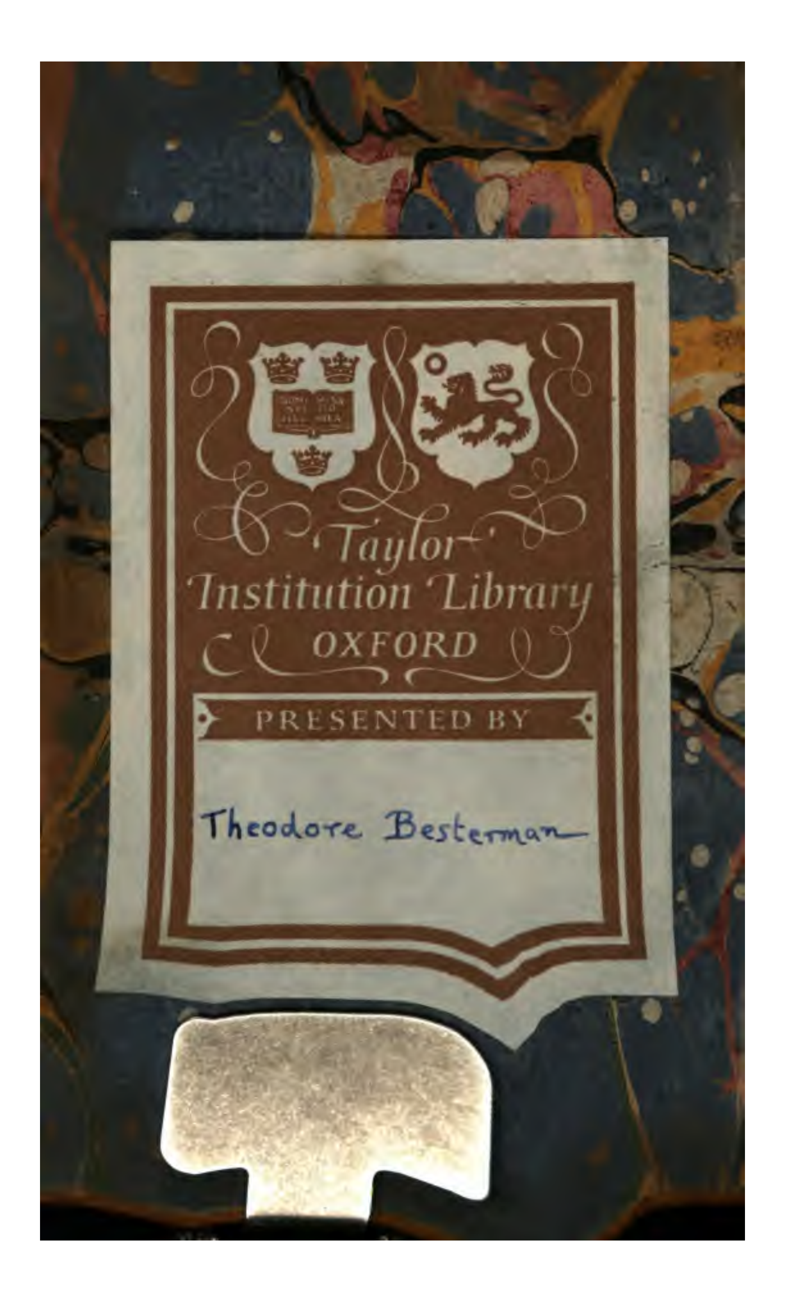
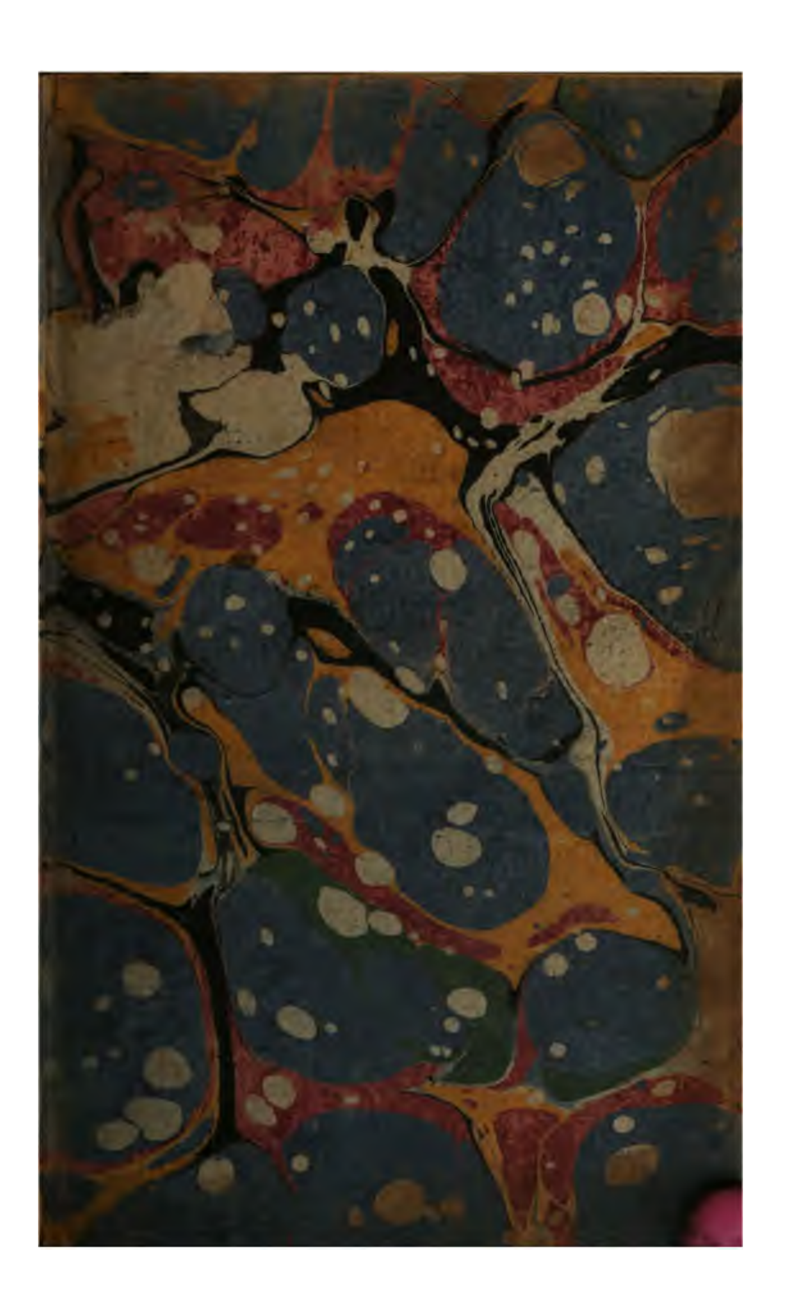






Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Theodore Besterman



SOUVENIRS
D'UN
CITOYEN.

TOME SECOND.



A BERLIN,
Chez FRANÇOIS DE LAGARDE, Libraire.
1789.

SOUVENIRS

D'UN

CITOYEN.

S. M.

SOPHIE DOROTHÉE,

Reine de Prusse, fille de GEORGE I, & soeur de GEORGE II, Roi d'Angleterre,

épouse

de FRÉDERIC GUILLAUME, Roi de Prusse, mère de FRÉDERIC II & de LOUISE ULRIQUE, Reine de Suède.

Jamais plus de grandeur, de dignité & de bonté n'ont été réunies dans une personne de ce rang. Après avoir épouvé bien des situations fâcheuses avec son éproux, quoique d'ailleurs très attaché à elle, & vivant dans l'union le plus conjugale, elle fut l'objet constant de la tendresse & de la vénération de son fils. Cela ne lui donnoit cependant aucun crédit, & ses recommandations auroient

été plus nuiſibles qu'utiles à ceux qui les auroient obtenues. Auſſi s'en abſtenoit-elle, & ſe contentoit-elle des honneurs & des avantages qui la dédommageoient de ſes épreuves précédentes. *Voltaire*, pendant ſon ſéjour ici, lui faiſoit ſa cour, & lui liſoit des morceaux des ouvrages auxquels il travailloit. Il lui lut même quelques chants de la *Pucelle*, qu'il prétendoit faire enviſager à cette Princeſſe comme une ſatyre des abus de l'égliſe romaine. Je ne crois pas qu'elle ait pris le change; mais la bonne politique l'engageoit à de grands ménagemens avec ce poëte, qui étoit dans le plus haut période de faveur.

Je ſuis autoriſé à placer cette Reine au nombre de mes ſouvenirs par l'honneur qu'elle m'a fait de m'appeler diverſes fois à prêcher devant elle, & par les converſations les plus grâcieuſes que j'ai eues avec elle à ſa table toutes les fois que j'avois prêché. Mes fréquentes indiſpoſitions ne m'ont pas toujours permis d'obéïr à ſes ordres.

Je vais indiquer les jours où j'ai joui de ce privilège, qui m'a fourni l'occasion de connoître les personnes de la famille royale qui se trouvoient à sa table, il y a quarante ans.

Je prêchai pour la première fois à *Monbijou*, le 8 juin 1749, pour la seconde, au même endroit le 28 juin 1750, au château le 18 octobre suivant, à *Monbijou* le 1 septembre 1751, & le 16 septembre 1753. Les Princes des maisons de Brunswick, de Bareith & d'Anspach qui se trouvoient alors à Berlin, étoient de ces repas, & je me souviens que la Reine, qui me faisoit placer ordinairement vis-à-vis d'elle pour la conversation, me dit une fois; *il y a long-tems que je n'ai vu mon petit-fils:* (je ne sçai de laquelle de ces maisons) *voudriez - vous me faire le plaisir de lui céder aujourd'hui votre place?* Je voudrois avoir noté dans mon journal les noms de ces Princes; mais je ne prévoyois pas qu'au bout d'un si long espace de temps, ce journal me serviroit à rédiger mes *souvenirs*.

Un jour, ayant dit de quelqu'un qu'il étoit *hypocondre*; *ah! Monsieur*, dit la Reine, M. des Vignoles *m'a bien grondée pour avoir*, dit hypocondre: *& m'a appris qu'il faut dire hypocondriaque. Je crois, Madame*, répondis-je, *qu'hypocondre peut se dire, non seulement en conversation, mais même en écrivant, lorsqu'il ne s'agit pas de termes de médecine. J. B. Rousseau a intitulé une de ses comédies* l'Hypocondre, *& son autorité est de poids.*

Lorsque M. *des Vignoles* eut 80 ans, la Reine voulut faire sa connoissance, & l'admit plusieurs fois à sa table, où il parloit avec le ton d'autorité qu'il prenoit partout. Il lui dédia sa *chronologie*, & sa dédicace, d'ailleurs très mal écrite, est vraîment le babil d'un vieillard.

La réputation de M. *Euler* engagea aussi la Reine à prier M. *Achard* de le lui amener à dîner; mais ce fut celui-ci qui fit tous les frais de la conversation, les moyens qu'il employa pour mettre ce grand géomètre au

moins sûr des matières de sa compétence, n'ayant pas réussi. Ce n'est pas que M. *Euler* ne fût d'une conversation très agréable, & en état de parler de tout; mais il fut apparemment un peu dérouté, en se trouvant pour la première fois à une table royale.

La Reine-mère, née en 1687, mourut le 28 juin 1757. On a mis en doute si elle avoit reçu la nouvelle de la bataille de *Collin*, qui fut le terme des prospérités du Roi. Je rencontrai un seigneur qui me l'assura, en se servant de cette expression: *cette nouvelle a mis un clou à son cercueil.*

S. M.

LOUISE ULRIQUE,

Reine de Suède, soeur du Roi.

J'avois déja eu l'honneur de correspondre avec elle, & de recevoir des marques de sa bienveillance en 1759, lorsque je dédiai mon *philosophe payen*, ou commentaire sur les lettres de Pline, au Prince royal GUSTAVE, à présent Roi de Suède.

La Reine m'avoit honoré alors de la lettre suivante.

Monsieur F. . . .,

Votre nom est trop connu dans la littérature pour ne pas être parvenu jusqu'à moi, & je me le suis rappelé avec plaisir, en

voyant le monument que vous venez d'ériger à la mémoire de M. *de Maupertuis*.

L'éloge que vous en avez fait, est également digne de vous & de lui, & justifie parfaitement la réputation que vous ont acquis vos autres ouvrages. Celui que vous avez offert au Prince royal mon fils renferme la morale la plus solide; & je ne crois pouvoir mieux faire que de lui recommander une lecture aussi propre à former l'esprit & le coeur. Ces sentimens doivent vous prouver tout le cas que je fais de vos talens, & la satisfaction avec laquelle je verrai toujours les applaudissemens qu'ils vous attireront, étant avec beaucoup de bienveillance,

Votre affectionnée

LOUISE ULRIQUE.

Ulrichsdahl,
le 21 septembre 1759.

Je reçus depuis la lettre suivante du digne gouverneur du Prince royal.

Ulrichsdahl,
le 25 janvier 1760.

Monsieur,

J'ai les plus grandes excuses à vous faire d'avoir différé si longtemps à vous annoncer la réception du paquet que vous m'avez adressé, & qui m'est parvenu dès le mois de novembre dernier. Je vous prie cependant de croire, que je n'ai pas été moins exact à présenter à mon auguste élève l'ouvrage que vous lui avez dédié, & à la Reine la lettre qui y étoit jointe pour elle. Sa Majesté m'a chargé de la réponse ci-jointe pour vous, Monsieur, & le Prince royal occupé à lire votre bel ouvrage, croit ne pouvoir mieux vous en marquer sa reconnoissance, qu'en vous assurant qu'il fera tout son possible pour en profiter. Comme le bonheur des hommes a toujours été l'objet de vos travaux, vous regarderez sans doute leur correction comme votre plus grande récompense. S. A. R. a aussi désiré que je vous fasse agréer de sa part une légère

marque de sa satisfaction, qui vous sera remise avec cette lettre, & que vous voudrez bien accepter pour vous souvenir d'elle.

Mais que vous dirai-je, Monsieur, sur ce que je vous dois en mon particulier? Les termes dans lesquels vous avez fait mention de moi méritent toute ma reconnoissance, & j'ose vous assurer que j'en suis vivement pénétré. Votre réputation est déja si fort au dessus de tous les éloges, que ce n'est pas en vous louant, même autant que vous le méritez, qu'on pourroit s'acquitter envers vous. Je me bornerai donc aux remercîmens qui vous sont dûs pour les secours admirables que vous m'avez fournis dans ce dernier ouvrage, & dont j'ai si grand besoin dans l'exercice de l'emploi trop au dessus de mes forces qui m'a été confié. On a dit, il y a long-tems, que le monde ne sera bien gouverné que quand les philosophes deviendront Rois, ou que les Rois apprendront à être philosophes. Si ce dernier miracle est possible, ce ne sera qu'en mettant entre les

mains de ceux qui font destinés au trône les ouvrages d'un philosophe tel que vous.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus vraie & la plus parfaite, &c.

le senateur
Baron de Scheffer.

Le séjour de la Reine de Suède à Berlin est une des époques les plus agréables de ma vie. Elle vint ici avec la Princesse sa fille, à présent abbesse de Quedlimbourg, & les dames & les cavaliers qui formoient leur suite. Je fus invité pour la première fois le 10 de décembre à dîner avec S. M. par S. A. R. Msgr. le Prince HENRI, sur lequel j'aurois un bien long article à faire, si je ne m'étois imposé la loi de n'en point consacrer aux vivans. Je me félicite donc de pouvoir me dispenser de cette fonction à son égard, & je souhaite que long-tems après mon départ de ce monde il veuille encore m'honorer de son souvenir. Mais au moins je ne laisserai pas échapper une occasion aussi naturelle que celle qui se

présente ici, de rendre hommage à ses lumières & à ses vertus, & d'exprimer, autant que j'en suis capable, la vive reconnoissance que je dois à ses bontés. Deux séjours que j'ai faits à Rheinsberg, en 1769 & en 1771, m'auroient fait désirer de goûter encore plus d'une fois les délices de cette vallée de Tempé, si mon âge & mes forces l'avoient permis.

Revenons à la Reine de Suède. Sa conversation étoit très intéressante. Les gens de lettres en étoient très favorablement accueillis; & son caractère avoit beaucoup de conformité avec celui du Roi son frère. Pendant son séjour ici je dînai vingt-cinq fois, ou chez elle, ou chez les Princes & Princesses de la maison royale avec elle. Je prêchai le 19 d'août au château devant elle. Après la mort de M. *Achard*, qu'elle regretta beaucoup, S. M. me demanda si nous avions quelques jeunes prédicateurs qui fissent espérer que cette perte seroit réparée. Je lui en indiquai deux à son choix. Elle

ſe décida pour M. *Saunier*, alors paſteur de l'égliſe de Buchholz, à préſent de celle de la Ville-neuve à Berlin. Elle l'entendit au Werder le 10 de mai, & en fut fort contente: ce qu'il dit ſur la mort de M. *Achard*, en finiſſant ſon ſermon, la toucha ſenſiblement. L'académie avoit tenu pour elle le 27 de janvier une aſſemblée publique, la plus brillante & la plus ſolennelle. On peut en lire le récit dans les mémoires de 1772. La dernière converſation que j'eus avec elle fut le 1 d'août, du jardin de l'académie, où nous nous rendîmes, M. *Mérian* & moi. Elle nous entretint de ſes doutes philoſophiques & religieux: matières qu'elle mettoit ſouvent ſur le tapis. Enfin elle diſparut de nos contrées, & elle a diſparu de ce bas-monde en 1782. Je payai le tribut dû à ſa mémoire, en prêchant à Brandebourg le 11 d'août; & c'eſt la dernière fois que je ſuis monté en chaire, dans l'égliſe qui avoit eu en 1731 les prémices de mon miniſtère.

Je ne rappellerai des converſations de la Reine de Suède que ce qui regarde le fameux *Swedenborg*, par ce que c'eſt un récit que je lui ai entendu faire plus d'une fois & toujours avec émotion. On ſait que ce Suèdois, également célèbre par des connoiſſances réelles très étendues & par un fanatiſme inexpliquable, ſe vantoit d'être en commerce avec les eſprits, d'évoquer les ames des défunts, de les interroger & d'apprendre d'elles ce qu'il jugeoit à propos de leur demander. Comme il paroiſſoit à la cour, la Reine croyant un jour l'agacer & plaiſanter, lui demanda s'il pourroit bien lui rappeler les particularités de la converſation qu'elle avoit eue, un certain jour dont elle lui indiqua la date, avec ſon frère, le feu Prince de Pruſſe, (père du Roi Frédéric Guillaume II, qui occupe actuellement le trône.) *Swedenborg* dit, qu'il rendroit réponſe à S. M., fit la révérence & ſe retira. Il ſe paſſa quelque temps, & la Reine n'y penſa plus, perſuadée que la réponſe ne

viendroit jamais. Une après-dinée, comme elle faiſoit ſa partie de jeu, on lui dit que *Swedenborg* ſe préſentoit, & que quand elle ſeroit de commodité, il demanderoit audience. La Reine ſe leva tout de ſuite, & entra dans un autre appartement, où elle s'entretint avec *Swedenborg*. Quand l'entretien fut fini, elle revint avec tous les ſymptômes du ſaiſiſſement le plus vif, dont il exiſte encore des témoins. Elle a certifié depuis dans toutes les occaſions, & comme je l'ai dit, plus d'une fois en ma préſence, que *Swedenborg* lui avoit dit exactement tout ce dont elle l'avoit chargé de s'informer, ſans qu'il fût poſſible de deviner, comment il l'avoit appris par d'autres voies que par celle qu'il prétendoit poſſéder.

Un autre fait analogue a auſſi été rendu public dans le même temps. L'envoyé de Hollande en Suède, M. *de Marteville*, étant mort à Stockholm, on vint demander à ſa veuve, née *d'Ammon*, le payement d'une ſomme dont il lui ſembloit que ſon époux

s'étoit acquitté & avoit reçu quittance. Ne pouvant produire cette quittance, elle eut recours dans sa perplexité à *Swedenborg*, qui lui promit son secours. Il tint parole, & vint lui dire qu'elle pouvoit ouvrir un volume de la bibliothèque du défunt qu'il lui indiqua, & qu'elle y trouveroit la quittance; ce qui fut confirmé par le fait. Cette dame, que j'ai connue dans ma première jeunesse, s'est remariée depuis à Hambourg; j'ignore si elle vit encore; mais on m'a dit qu'elle avoit toujours reconnu la vérité du fait. Le moyen après cela de se décider sur de semblables problèmes. A la vérité *Swedenborg* a mis tant d'absurdités, tant d'extravagances dans ses écrits mystiques, qu'on ne sauroit ajouter foi à ses révélations, quand même on en admettroit la possibilité intrinsèque.

J'avois écrit ce qui précède, le 11 février 1788. Je viens de lire le 12 d'avril dans le journal de Berlin, intitulé: *Monatschrift*, *avril*, 1788, p. 303 & suiv. les solutions qu'on donne des deux faits sus-indiqués.

Il demeure cependant certain qu'en 1772, la Reine de Suède racontoit & répétoit le fait tel que je l'ai rapporté. Il s'agiſſoit non d'une lettre, mais d'une converſation. Je ne ſuis pas plus dupe qu'un autre; je conviens que le ſurnaturel ne ſauroit être admis, & qu'il faut une ſolution; mais la Reine de Suède n'en connoiſſoit point, & en demeuroit à ſon premier étonnement.

Une preuve que ceux qui veulent rendre raiſon de ces anecdotes ne ſont pas fort bien inſtruits, c'eſt qu'ils parlent d'une Comteſſe *de Martefeld*, qui n'a jamais exiſté. M. *de Marteville*, gentilhomme, né de parens réfugiés, à Tornow près de Freyenwalde, après avoir été ſecrétaire de légation de Hollande en Suède, fut nommé miniſtre, & mourut dans ce poſte. Il avoit épouſé une demoiſelle *Ammon*, dont les frères employés au ſervice du Roi de Pruſſe ont été annoblis depuis ce temps-là. J'ai connu perſonnellement & particulièrement Monſieur & Madame *de Marteville*, dans leur première jeuneſſe,

& long-tems avant leur mariage, dans les années 1724 — 1726. L'anecdote du billet retrouvé ſe répandit dans le temps. Je n'ajoute pas plus de foi au commerce des eſprits dans ce cas que dans celui de la Reine; mais je puis garantir tous les faits que j'avance, demeurant dans l'ignorance par rapport aux cauſes.

J'ai dit au commencement de cet article, que j'avois dédié mon ouvrage, intitulé: *le philoſophe payen*, au Prince royal, à préſent Roi de Suède. Cela me rappelle quelque choſe de ſi ſingulier que je ne puis me réſoudre à l'omettre, vû qu'il s'agit d'un défunt, & ſurtout, (loi rigoureuſe de l'obſervation de laquelle je ne me départirai jamais) que cela ne peut faire aucun tort réel à ſa mémoire. Il étoit venu d'Orange un bon & honnête homme, nommé *Louis Chapat*, dont le talent conſiſtoit à graver ſur des pierres d'onyx, cailloux tirés d'une rivière de ſon pays, des têtes & d'autres figures, avec des inſcriptions. Il offrit des

échantillons de son travail au Roi FRÉDERIC II, qui le fit conseiller avec une pension de 200 écus. Cet homme avoit la métromanie à un point que je ne crois pas avoir jamais été poussé aussi loin. Il faisoit non seulement des vers détestables qui couloient de source, mais il étoit inépuisable en acrostiches, anagrammes & vers figurés en tout sens. Il avoit publié une traduction en vers des *actes des apôtres*, dont on peut juger par ce que je viens de dire. Il dépensoit tout son argent à faire imprimer ce fatras, & il étoit plus content que s'il eût nagé dans l'abondance. Il vint loger dans ma maison en 1757, & je l'y voyois avec le plus grand plaisir: sa modestie & sa discrétion le rendoient de la meilleure société. Mon *philosophe payen* parut; je l'avois composé pendant mon séjour à Charlottenbourg en 1756, & l'idée de M. *Chapat* ne s'étoit pas présentée une seule fois à mon esprit. Mais, d'après le texte que je commentois, il se trouva une occasion de parler des ouvrages dans le

goût de ceux de M. *Chapat*, & de dire ce qu'on en a toujours dit, que ces renverſeurs de noms ont la cervelle renverſée. Le bon *Chapat* m'emprunte mon ouvrage. Il le lit, & me le rapporte, ſans que je m'apperçoive de rien. Au bout de quelque temps, il renonce à ſon logement, diſant qu'il y avoit trop froid l'hiver. Je n'en ſoupçonnai point d'autre raiſon. Il va ſe domicilier ailleurs, & au bout de deux ou trois mois, je reçois de ſa part un volume avec un billet où il diſoit, qu'il étoit fâché d'avoir été obligé de me traiter de la ſorte, mais qu'il n'avoit pû s'en diſpenſer, ſon honneur y étant trop fortement intéreſſé. Je parcourus le livre à la hâte, & je vis que c'étoit une rapſodie dont j'occupois la bonne moitié, en épigrammes, critiques &c. Je m'habillai tout de ſuite, & j'allai chez lui. Je lui prouvai la date de la compoſition de mon ouvrage, qu'il ſuppoſoit fait depuis qu'il demeuroit chez moi; je lui proteſtai que je n'avois jamais eu deſſein de l'offenſer; ce qui étoit

exactement vrai ; je tâchai en un mot de le ramener. Il parut se rendre ; il me présenta un verre de liqueur, que j'aurois refusé en toute autre occasion ; & après avoir choqué ensemble, je crus la paix faite. Mais la plaie étoit trop profonde ; elle est demeurée incurable. Nous nous sommes souvent vus depuis, en particulier à la maison d'Orange, dont il étoit directeur aussi bien que moi ; les bienséances ont été gardées ; mais je savois qu'il aiguisoit toujours des épigrammes contre moi. Enfin il a voulu revoir sa patrie ; il est retourné à Orange, où je le crois mort depuis long-tems. Je chéris & respecte sa mémoire ; & j'aurois racheté volontiers l'incident très involontaire de ma part, qui a plus troublé son repos que le mien, mais que ma façon de penser n'a pas laissé de me rendre fort sensible.

Mettons ici un échantillon de sa poësie, tiré du chapître XXVIII des actes, dont voici le début.

Ayant gagné la terre, à notre première
alte,
Nous sumes que cette isle étoit celle de
Malte,
Les Barbares usant de douceur envers
nous,
A cause qu'il pleuvoit, nous recueilli-
rent tous,
A nous bien recevoir les Maltois s'em-
pressèrent,
Et pour nous réchaufer, de grands feux
allumèrent,
Parce qu'il faisoit froid, Paul chez ces
bonnes gens
A la hâte ayant fait un amas de sarmens,
Comme il les mit au feu, la chaleur
ordinaire.
Fit sortir de la flamme une horrible vipère,
Le serpent ranimé que la flamme irrita,
Entortilla sa queue, & contre Paul
sauta.

— — — — — — — — —

C'étoit déja une ſeconde édition des *actes apoſtoliques*, toujours aux frais du poete. Elle eſt de 1752. M. C. l'avoit dédiée au Stadhouder alors vivant, qui mourut pendant l'impreſſion, de ſorte que la dédicace fut adreſſée à ſon ſucceſſeur, & placée à la fin de l'ouvrage. Il inſéra auſſi cet avertiſſement après le poëme. *Je pris fort ſincèrement les lecteurs judicieux de me faire appercevoir les fautes que je n'ai pu remarquer moi-même; afin que je puiſſe quelque jour avec l'aſſiſtance du ciel, donner une troiſième édition qui réponde à mes déſirs.*

Dès l'an 1743, M. C. avoit publié un *petit recueil de poëſies*, in 4to, à la tête duquel il avoit mis les vers ſuivans.

AU PUBLIC.

O vous qui poſſédez un jugement entier!
Qui redreſſez l'eſprit au lieu de le retordre,

Puisque tout homme oisif qui fait du
jeu mêtier,
Peut mettre hardiment, malgré son hé-
ritier,
Son argent en déroute & sa bourse en
désordre,
Par la même raison, sans qu'on y puisse
mordre,
Je peux verser mon encre & perdre mon
papier.

Ce raisonnement étoit assurément sans réplique & digne du contenu de l'ouvrage.

On y trouvoit d'abord des acrostiches redoublés pour la maison royale; après lesquels il y en avoit un pour moi, au sujet du sermon que j'avois prononcé le 8 de juillet 1742, à l'occasion de la paix. Ensuite venoit une soi-disant comédie, intitulée: *le radoteur amoureux*, qui étoit le superlatif du délire. Le reste du volume étoit un amas de chansons, de logogryphes, d'épi-

grammes, &c. Je me ſuis peut-être un peu trop étendu ſur un ſujet auſſi mince; mais quelque commun que ſoit l'amour-propre des auteurs, je doute qu'on ait vu un pareil phénomène dans ce genre.

STANISLAS I. (Leczinski) deux fois Roi de Pologne.

Il fut grand dans toutes les ſituations, mais auſſi heureux que grand, & le modèle des ſouverains, depuis qu'en 1736, il eut la jouiſſance des duchés de Lorraine & de Bar, où il rappela les tems d'Aſtrée & de Rhée. Né en 1677, mort en 1766. J'avois eu de fréquentes occaſions de lui offrir mes hommages; & ayant composé un ouvrage *ſur les avantages de la vieilleſſe*, je mis ſon auguſte nom à la tête. Il m'honora de la lettre ſuivante.

à Luneville,
le 31 mars, 1759.

Monſieur,

J'aurois bien ſouhaité ce que vous déſirez vous-même, de recevoir de votre main le

livre que vous m'avez dédié. J'aurois eu occaſion de vous marquer plus ſenſiblement mon ancienne eſtime pour vos talens. Vous m'avez rajeuni en quelque ſorte par les avantages de la vieilleſſe que vous expoſez dans votre ouvrage avec tant de force & de naïveté. On vous reconnoit dans toutes vos productions. J'ai lu celle-ci avec autant de ſatisfaction & de plaiſir que j'en aurai toujours à vous faire connoître que je ſuis très véritablement,

Votre bien affectionné
STANISLAS, Roi.

M. le chevalier *de Solignac* m'écrivit en même tems une lettre pour accompagner celle du Roi, & qui trouve naturellement place ici.

Monſieur,

Vous verrez par la lettre ci-jointe l'eſtime que le Roi de Pologne fait de vos talens, & du livre que je lui ai remis de votre part.

Il ſe le fit lire auſſitôt, & il le garde ſur ſon bureau pour y puiſer de temps en temps les ſages conſolations que vous y avez répandues. Ce Prince ſent ſa vue extrêmement affoiblie; vous le connoîtrez aſſez par ſa ſignature; mais c'eſt-là toute l'incommodité de ſa vieilleſſe. Il y a long-tems, Monſieur, qu'il connoiſſoit vos ouvrages, dans lesquels il a toujours trouvé autant de ſageſſe & de religion que de ſavoir & d'eſprit: ce qui eſt fort rare dans ce ſiècle. Pour moi, je vous avoue que je ſuis enchanté quand je vous lis. C'eſt un ordre d'idées qui s'amènent ſi naturellement & ſe donnent un ſi grand jour l'une à l'autre que tout le monde eſt capable de les ſaiſir malgré leur profondeur. D'ailleurs tout eſt neuf dans vos ouvrages: on y voit cette chaleur du coeur qui n'a beſoin que de lui-même pour produire. On le voit ſurtout ce coeur dans le récit que vous faites de la mort de Mademoiſelle votre fille. Que de larmes vous m'avez fait verſer, Monſieur, à moi qui n'avois pas l'honneur de la

connoître! Je défie une ame, quelque peu tendre qu'elle ſoit, de lire ce morceau ſans pleurer.

Je recevrai avec plaiſir celle de vos *lettres ſur l'état des ſciences & des moeurs* que vous voulez me faire l'honneur de m'adreſſer. Heureuſement vous n'y mettez que les lettres initiales des noms. Autrement je craindrois, qu'en m'en adreſſant, on ne blâmât votre choix.

M. le comte *de Treſſan* a été fait cette année-ci directeur de notre académie: il me prie de vous marquer à quel point il eſt ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir. J'ai encore votre lettre à M. *de Cogollin*, je cherche à le déterrer pour la lui faire parvenir: mais un homme qui doit, & qu'il faut tant chercher, ne me paroît pas diſpoſé à payer ſes dettes. Quelle honte pour les lettres! Et faut-il que nous ayons des confrères ainſi faits!

Je conçois par les larmes que votre lettre à vos cinq filles m'a fait verſer, quelles doivent

doivent être les vôtres. Je les trouve si justes que je n'oserois vous exhorter à les tarir. Je me contente de vous témoigner la part que je prens à votre perte. Vos intérêts me seront toujours extrêmement chers. Puissé - je avoir de fréquentes occasions de vous le marquer, ainsi que le dévouement inviolable avec lequel je ne cesserai jamais d'être &c.

Solignac.

à Luneville,
ce 31 mars 1759.

Le nom de Stanislas est demeuré l'objet de la vénération & de l'admiration de ceux qui ne font fumer leur encens que sur l'autel consacré aux lumières & aux vertus. La loi que je me suis imposée de ne point consacrer d'articles aux vivans, & que je suis charmé d'être actuellement dans le cas d'observer, ne me permet pas de rapporter des lettres dont le monarque, qui auroit rendu la Pologne heureuse, sans le concours de circon-

ſtances qui s'y eſt oppoſé, m'a honoré. Ces lettres prouvent ſes bontés à mon égard, mais encore plus l'étendue de ſes lumières, la juſteſſe de ſes yues, & la nobleſſe de ſes ſentimens. Dieu le conſerve, & lui faſſe trouver en lui-même cette gloire & ce bonheur, qui ſont fort au-deſſus de ce qui porte ce nom dans le ſiècle que nous allons voir finir !

S. A. S.

LOUISE DOROTHÉE,

Ducheſſe de Saxe - Gotha, née Ducheſſe de Saxe - Meinungen.

Elle a été l'une des Princeſſes les plus ſpirituelles de l'Allemagne. Frédéric II connoiſſoit tout ſon mérite, & lui a donné de fréquentes marques de ſa haute eſtime. Il a même ſéjourné à Gotha, pour y jouir de ſa converſation. Elle étoit née en 1710. La grande-gouvernante de la cour, Madame *de Buchwald*, étoit à Gotha ce qu'a été à Berlin Madame la comteſſe *de Camas*, en fait de mérite; & dans l'âge avancé auquel elle eſt parvenue, elle a conſervé toutes les quali-

tés qui l'ont toujours rendue également aimable & respectable *).

J'ai eu des rélations très étroites avec la cour de Gotha depuis l'an 1749. Ayant été consulté sur le choix des instituteurs pour les jeunes Princes d'alors, j'ai eu le bonheur de procurer l'établissement avantageux de M. *Rousseau*, natif de Berlin, à présent conseiller privé de cour, qui, en épousant la fille du célèbre antiquaire *Schlaeger*, jouit actuellement du sort le plus grâcieux. L'instituteur du second Prince, M. *Clarenc*, vit aussi doucement à Gotha d'une pension viagère qu'il a conservée. Ma correspondance est remplie des lettres qui m'ont été écrites sur ces objets.

Etant entré de cette manière en relation avec Madame la duchesse, je lui présentai

*) Voyez la brochure, intitulée: *Madame de Buchwald*, où M. le Coadjuteur de Mayence a peint cette respectable dame avec une véritable effusion de sentiment.

les ouvrages que je publiois successivement dans ce temps-là: & voici la réponse que j'en reçus, après l'envoi du tome premier du *philosophe chrétien*.

à Gotha,
ce 3 novembre 1750.

Jamais livre, Monsieur, n'a pu me faire plus de plaisir que celui que vous avez bien voulu m'adresser, & vous ne pouvez m'obliger plus parfaitement qu'en me faisant part de vos nouvelles productions. Il y a longtems que j'estime vos ouvrages & que je les souhaite. Celui-ci renferme un sujet bien intéressant: il suffit, Monsieur, que vous l'ayez manié pour que j'en porte d'avance un jugement qui réponde aux qualités généralement reconnues du philosophe chrétien qui l'a traité; & le coup d'oeil que j'y ai jetté, me le confirme actuellement. Mais je me prépare, Monsieur, à en faire une lecture suivie, & je sens qu'elle va devenir ma lecture favorite; en attendant que vous conti-

nuiez à enrichir le monde éclairé de vos trésors. Sensible aux marques d'attention que vous m'avez données, je vous assure de ma reconnoissance & des sentimens d'estime avec lesquels je suis très parfaitement,

Monsieur,

Votre très affectionnée amie,
Louise Dorothée, D. de S. G.

Je trouve une lettre du comte *de Gotter*, qui me paroît pouvoir mériter place ici, comme on en jugera en la lisant. J'en prens occasion de parler de ce seigneur, avec lequel j'ai eu de longues relations, dans le cours desquelles il m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié. J'ai commencé à le connoître chez le comte *de Manteuffel*, lorsqu'il venoit d'être revêtu de l'ordre de l'aigle noir. Les cordons bleus d'alors le regardoient comme un parvenu, & il auroit été embarrassé de sa contenance, s'il n'avoit été homme d'esprit & propre à soutenir sans une fierté

déplacée la dignité qu'il avoit obtenue. Au renouvellement de l'académie, en 1744, il étoit l'un des quatre curateurs. S'étant retiré des affaires en 1746, il fut remplacé par S. E. M d'Arnim. Il revint ensuite, & joignit à ses dignités précédentes de grand-maréchal de la cour & de ministre d'état, la grand-maîtrise des postes. Je lui avois dédié, en 1744, la traduction d'un ouvrage de M. *Kahle*, intitulé; *la balance de l'Europe*, & je lui avois donné sans flatterie les éloges dûs, non seulement à ses bonnes qualités politiques & morales, mais encore à ses connoissances, à son goût & à son zèle pour le progrès des sciences. Il y a dans les poësies du Roi une épître qui lui est adressée, & qui semble une ironie perpétuelle sur sa vie molle & épicurienne. Cependant il étoit fort supérieur, en fait de savoir & d'activité, à ceux qui l'envisageoient sous ce point de vue. Et le monarque poussoit peut-être plus loin le raffinement dans l'art *d'Apicius* que le ministre. Lorsqu'il termina sa carrière, il étoit le

doyen de l'ordre dans lequel je l'avois vu entrer. Voici présentement la lettre en question.

Gotha,
le 26 février 1752.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 12 de ce mois, avec un volume des mémoires de l'académie de Berlin que vous avez bien voulu y ajouter. Soyez persuadé, que je vous ai toutes les obligations que je dois, de cette marque de votre amitié & attention, & que je ne souhaite rien tant que des occasions de vous en convaincre d'une manière plus essentielle que par des paroles & des remercîmens. On est parfaitement content des deux précepteurs des Princes qui sont redevables de leur engagement à votre recommandation. Le dernier venu se fait surtout aimer d'eux par des bagatelles, parce qu'il les amuse plus que le premier, qui n'en a pas moins son mérite, & qui s'est concilié l'estime de toute la

cour. Ainſi, Monſieur, ils n'ont pas beſoin de mon entremiſe pour être mieux, & je crois qu'ils n'en diſconviendront pas eux-mêmes. M. *de Forſtern* eſt charmé des progrès que ſon fils fait dans le collège dont vous êtes le directeur. Mais je crains que la bonne nouvelle reçue depuis peu de ſa nomination pour cornette aux gardes ne faſſe un peu rallentir ſon zèle pour les études: en quoi il ſe trompera beaucoup, s'il veut faire fortune ici. Car c'eſt le ſeul moyen de ſe rendre recommandable, que d'aimer les lettres & la lecture, & d'en ſavoir faire uſage à propos.

Je ne ſaurois vous rien dire encore, Monſieur, ſur le cas que je fais des pièces de l'académie que vous trouvez préférablement dignes d'être tirées hors du pair, puisqu'ayant fait lire votre lettre à Madame la ducheſſe, pour puiſer les louanges de M. *Rouſſeau* dans ſa ſource, je fus obligé de lui envoyer dès le moment les dits mémoires de l'académie, dont la lecture a été interrompue

& suspendue par l'arrivée *du siècle de Louis XIV*, qui fait depuis quelques jours le principal objet des occupations, admirations, éloges & merveilles de la cour. Autant que j'en ai pu profiter & juger en passant & superficiellement, M. *de Voltaire* a traité cette histoire d'une façon très engageante, qui plaît, instruit & réjouit. — — — Je suis avec une estime des plus sincères, &c.

GOTTER.

P. S.

Feu M. *de la Meteraye* *) n'a jamais été mon héros, quelque partisan que je sois au reste de l'acatalepticisme raisonnable. Car trop est trop, & vouloir traiter la vertu de *nomen inane*, c'est détruire, rompre & anéantir tous les liens de la société humaine.

*) Il s'agit de M. *la Mettrie* mort depuis peu, & dont le Roi fit l'éloge, qui fut lu dans l'assemblée publique du 24 janvier 1752.

Il vaudroit mieux alors pour notre sûreté & satisfaction être brute & brouter l'herbe.

La lettre suivante peut encore intéresser les lecteurs. Je ne crois pas devoir assurer que le motif de la publication de ces lettres n'est point pris des choses obligeantes pour moi qu'elles renferment. Je n'ai jamais eu de prétentions; mon seul but a été d'être utile à la société en général & aux particuliers qui ont eu recours à mes bons offices, suivant la mesure de mes forces, sans vaine gloire ni intérêt.

Gotha,
ce 27 de mars 1752.

Monsieur,

Je viens de recevoir le premier volume de l'encyclopédie, bien aise de la nouvelle que vous y avez ajoutée de la continuation de cet ouvrage *). Agréez, Monsieur, les

---

*) M. *d'Alembert* m'écrivoit le 2 mars, „Vous aurez sans doute appris la suppression de

remercîmens que je vous en fais, de même que du plaisir que vous m'avez procuré par la lecture de vos réflexions, aussi solidement qu'élégamment écrites, sur le vrai bonheur. Ah! que tel état est désirable & digne d'envie. *Sed non omnes capiunt hoc verbum.*

J'ai remarqué que depuis trois jours le siècle de *Louis XIV* se trouve entre les mains de tout le monde ici; & les libraires gagnent sur chaque exemplaire un écu, en comparaison du prix de Berlin.

Si jamais vous pouviez gagner autant de loisir pour venir à cette cour, vous devez vous attendre à être porté sur les bras, tant votre nom y est en bonne odeur, & tant on est d'accord sur votre mérite distingué; & sur votre réputation d'un savant du premier

---

l'encyclopédie; je ne sçai si l'ouvrage sera continué, mais je puis vous assurer que ce ne sera point par moi."

ordre. Vous ne douterez pas, Monſieur, que je n'y donne ma voix, étant &c.

Gotter.

Après avoir mis au bas de cette lettre la note où je rapporte ce que M. *d'Alembert* m'écrivoit au ſujet de la ſuppreſſion de *l'encyclopédie*, je trouve une de ſes lettres du 24 mai, dont tout le contenu me paroît mériter de trouver place ici.

Monſieur,

Je ſuis très en peine de la ſanté de M. *de Maupertuis.* J'en ai reçu, il y a quelques jours, par une voie indirecte, de fort mauvaiſes nouvelles. Je lui ai écrit, il y a déja quelque temps, & n'en ai point encore eu de réponſe: je m'imagine que ſon état en eſt cauſe. Je vous ſupplie inſtamment de m'en donner des nouvelles.

Je crois auſſi que votre prix ſur les fluides ſera donné lorsque vous recevrez cette lettre; & j'eſpère que vous voudrez bien par

la même occafion m'apprendre le nom de celui qui l'aura gagné *). De très bonnes raifons m'ont empêché de concourir une feconde fois. Je crois avoir beaucoup à me plaindre de la manière dont quelques-uns de vos confrères fe font comportés à mon égard il y a deux ans; auffi fuis-je réfolu à ne plus concourir davantage, ni pour ce prix-là, ni pour aucun autre. M. *Euler* vient de remporter notre prix, & je crois avoir eu quelque part à fa bonne fortune, parce qu'il ne m'a pas paru jufte de le remettre encore,

*) Ce prix, qui avoit été renvoyé de 1750 à 1752, fut adjugé dans l'affemblée du 12 juin, à M. *Jaques Adami*, docteur en droit à Aurich. M. *d'Alembert* avoit envoyé un mémoire au concours de 1750, & il ne faut pas douter que le prix n'eût dû alors lui être adjugé. Mais il étoit furvenu quelque altercation géométrique entre lui & M. *Euler* qui caufa ce renvoi & cette adjudication. Cette rancune dura long-tems, fi tant eft qu'elle ait jamais ceffé.

comme quelques uns de mes collègues le vouloient. — — — —

A l'égard de *l'encyclopédie*, toute la France désire qu'on la continue; tout paroît même appaisé & d'accord. Il n'y a que moi qui tiens ferme, & qui y tiendra. Je vous en fais juge. Voici les seules conditions auxquelles je crois qu'un galant homme puisse continuer, & je ne crois pas qu'on me les accorde:

1) que *le journal des savans* qui a, sans rime ni raison, attaqué ma préface comme un ouvrage impie & scandaleux, me fera une réparation authentique & telle que je la dicterai.

2) que le journaliste, qui m'a ainsi déchiré sans l'aveu de ses confrères, (car ce morceau a été imprimé furtivement,) écrira dans le journal une lettre de réparation, ou sera chassé du journal.

3) que le conseil du Roi qui a traité les encyclopédistes comme des cartouchiens, donnera un arrêt qui réhabilitera l'encyclo-

pédie avec éloge, lèvera la suppression des deux premiers volumes, moyennant quelques cartons dont les auteurs conviendront, & ordonnera la continuation de l'ouvrage.

4) qu'on nous donnera des censeurs éclairés & raisonnables, & non des bêtes brutes en fourrure, vendues à nos ennemis.

5) qu'il nous sera permis de soutenir toutes les opinions qui ne seront pas contraires à la religion ni au gouvernement, comme celle-ci, *que les idées viennent des sens*, dont notre illustre sorbonne voudroit faire une hérésie, & une infinité d'autres.

6) qu'on ne fera aucuns cartons pour le discours préliminaire, qui en effet n'en a pas besoin, & qu'il me sera libre de le faire imprimer à part, s'il me plaît.

7) qu'il sera défendu aux jésuites, nos ennemis déclarés, d'écrire contre cet ouvrage,

d'en

d'en dire même, ni bien, ni mal, ou bien qu'il nous sera permis d'user de représailles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

le 24 mai, 1752.

d'Alembert.

Tandis que je suis en train d'extraire ces anecdotes, voici ce que M. *d'Alembert* m'écrivoit encore le 10 de juillet suivant.

„— — — L'affaire de l'encyclopédie est arrangée. J'ai consenti, après avoir résisté pendant six mois, à donner ma partie mathématique, à condition que je ne me mêlerois point du reste, que j'aurois satisfaction entière dans le *journal des savans*, & liberté entière pour ce que je voudrois dire, ou du moins un censeur tel qu'il me plaira. J'ay cru devoir faire enfin céder mon ressentiment à l'empressement du public qui me venge bien de la petite tracasserie qu'on a voulu nous faire. Les libraires prennent des mesures pour rendre cet ouvrage plus parfait

encore; & on pourra lui donner pour devise : *salutem ex inimicis nostris.*"

Revenons au comte *de Gotter.* Il fit un voyage à Montpellier, d'où il me donna de ses nouvelles. Ce fut alors qu'il fit la rencontre du chevalier *de Masson* qui mérite bien une place dans mes *souvenirs.* Il étoit capitaine au vieux Brisach. Le comte ayant trouvé sa conversation agréable, écrivit au Roi, qu'il croyoit que ce seroit une bonne acquisition pour sa cour littéraire de Potsdam. Le Roi, sur ce témoignage, lui écrivit de l'engager, sur le pied, autant que je m'en souviens, d'une pension de mille écus. Le chevalier accepta, prit congé de sa garnison, & vint à Potsdam. C'étoit un homme très singulier. Ses connoissances ne s'étendoient guères au de-là des auteurs françois depuis le règne de *François* I. jusqu'au commencement de celui de *Louis XIV.* Ce n'étoit pas là le genre de connoissance qui convenoit au Roi. Avec cela il parloit fort librement, très éloigné du ton de courtisan, contredi-

sant sans façon les assertions du monarque, à plus forte raison celles des gens de lettres qui assistoient à la table royale. En voici un exemple. Il étoit question du mérite des grands capitaines: on balança pendant quelque tems, & à la fin le Roi donna la préférence à Annibal. *Soit, Sire:* dit le chevalier, *mais il n'avoit point de religion.* Le Roi surpris de cette incartade, lui répondit: *Qu'est-ce que cela vous fait?* & l'on se tut.

Quelque chose de plus fort & de plus plaisant m'a été raconté & certifié plus d'une fois par les convives du même repas. Une grande Princesse venoit d'être faite abbesse de Q. Elle vint à Potsdam, où le Roi invita avec elle ceux qui étoient alors de ces repas, & le chevalier se trouva du nombre. Vers la fin, il se soulève, regarde la Princesse, & lui adresse ce compliment: *Madame, je prens la liberté de féliciter V. A. R. de la dignité qui vient de lui être conférée. Vous avez fait trois voeux, celui de pauvreté, & vous aurez des trésors; celui d'obéissance, &*

vous commanderez; celui de chasteté, & vous le garderez, si vous pouvez. Tous les assistans furent pétrifiés: le Roi baissa les yeux un moment: on attendoit ce qui arriveroit; le Roi releva les yeux, ne dit rien, & il n'en fut rien.

Les invitations cessèrent, & le chevalier ne s'en mit point en peine: il se renferma chez lui, dans un vrai taudis, vivant très frugalement, & n'ayant d'autre goût dispendieux qu'un peu de bibliomanie pour les ouvrages de son goût. Probablement il faisoit des épargnes, & quand il les jugea suffisantes, il demanda son congé, l'obtint aisément & partit, sans qu'on en eût eu depuis de nouvelles. Je crois qu'il n'existe plus. Mais, qu'il soit vivant ou mort, je serois ingrat si je ne reconnoissois qu'il me témoigna toujours beaucoup d'amitié, & parut me distinguer parmi ceux qu'il avoit occasion de fréquenter. Il m'en donna un jour une marque singulière, & dans son caractère. J'avois été à Potsdam; & je l'y avois vu amica-

lement. Il ſavoit quand je devois repartir par la journalière: lorsque j'y entrai, je l'y trouvai, & n'en fus pas ſurpris, croyant qu'il alloit à Berlin. Point du tout; aux portes de Berlin, il me quitta ſans y entrer, & me dit qu'il n'avoit fait ce petit voyage que pour cauſer avec moi pendant le chemin. M. *de Maupertuis*, *d'Argens* &c. étoient accoutumés à ſes tons brusques & déciſifs; & ne s'en plaiſoient pas moins avec lui.

Le comte *de Gotter* fut invité par le Roi dans la même année à revenir à Berlin, où il finit ſa carrière dans les poſtes éminens qui lui furent conférés, vivant toujours en ſeigneur généreux, & ami des gens de lettres. Je le revis pour la première fois, à dîner chez lui, le 31 d'août 1753. Il mourut le 28 mai 1762, dans ſa 71 année.

Continuons. Je recueille les fragmens que je trouve dans ma correſpondance, à meſure qu'ils tombent ſous mes yeux, & je tâche de n'en employer aucun qui ne ſoit original

& intéressant. *Voltaire*, après son départ de Berlin, fut pendant long-tems l'oracle de la cour de Gotha: on ne juroit que par lui, on prenoit son ton décisif, on adoptoit ses maximes, & l'on s'empressoit à lui rendre les services qu'on jugeoit les plus essentiels. De ce nombre auroit été sans doute sa réconciliation avec le Roi de Prusse. Lorsque le comte *de Gotter* fut appelé par ce monarque, la D. de G. le pria de travailler à cette réconciliation, & donna en même tems avis de cette démarche à V. qui en conséquence écrivit au comte en ces termes.

„Madame la D. de G. m'a instruit de ses bontés & des vôtres: je ne puis que marquer ma surprise & ma reconnoissance. Que puis-je vous dire? Il y avoit autrefois une vieille p. . . . qui étoit amoureuse comme une folle d'Alcibiade: elle avoit fait le voyage d'Athènes pour cet Alcibiade, qui étoit le plus éloquent des Grecs, comme le plus grand capitaine. Un Sophiste plus dur qu'un Scythe, homme à idées creuses, brouille

cette pauvre diableſſe avec ce beau grec, qui la renvoya à coups-de-pied au cul en Arcadie. Elle paſſa chez une deſcendante d'Hercule qui tâcha de la conſoler, & qui la recommanda à un Grec, homme de beaucoup d'eſprit. Cet homme fit tout ce qu'il put pour toucher Alcibiade, mais il ne ſavoit pas que la catin en faveur de laquelle il parloit étoit un peu ridée. Alcibiade répondit au Grec: je ſais bien que cette pauvre femme m'aime de tout ſon coeur, mais elle n'eſt plus jolie. Il ne s'agit pas de m'aimer, il faut me plaire. Mais pourquoi lui donner des coups-de-pied dans le derrière, lui dit le Grec? Oh parbleu! dit Alcibiade, la voilà bien malade. Je lui ai fait cent fois plus de plaiſir en ma vie que de mal. Sur ce, j'ai l'honneur &c."

Mon correſpondant d'alors ajoute: „Le C. de G. n'ayant pas réuſſi à raccommoder V. avec le Roi, propoſa, comme vous le ſavez, Monſieur, un officier nommé *Maſſon;* voici

une lettre que le C. écrivit au Roi à cette occasion.“

„Je viens de recevoir la lettre ci-jointe du chevalier *Masson*, capitaine au régiment de Briqueville, dont j'ai parlé à V. M. comme d'un savant de marque, & dont, en conséquence de ses ordres, le brigadier *Glaubitz* a fait heureusement la découverte. J'aurois souhaité, Sire, que celui-ci eut voulu me communiquer en même temps les avis qu'il aura reçus de son ami sur la réputation & les qualités personnelles de cet officier, pour les envoyer à V. M. Mais vraisemblablement il aura trouvé plus à propos de se servir d'une autre voie que de la mienne pour les lui faire parvenir. Je ne me souviens pas d'avoir encore lu l'expression de *peuple de Rois*, mais bien celle de *vulgaire des Princes*. En cas qu'elle soit peut-être de la fabrique du chevalier *Masson*, & que sans autre autorité il l'ait hazardée le premier, il n'a fait que l'imiter & la traduire littéralement de la phrase latine. Au reste V. M. aura la bonté de lui

pardonner un solécisme, non d'orthographe & de grammaire, mais d'histoire & de politique, qui s'est glissé dans sa lettre, faute de connoissance de la façon de penser de V. M. comme aussi de ma situation présente, ignorée par lui, jusqu'au nom même. . . ."

On dit ici, ajoute mon correspondant, que le Roi ne juge pas favorablement de ce chevalier *Masson* sur la lettre qu'il en a reçue, & que le comte *de Gotter* lui a proposé d'établir, au lieu d'une société de gens de lettres, une société de gens gais. Si le Roi suivoit ce conseil, il ne feroit pas mal d'en nommer ce comte, président."

Dans une autre lettre en date du 13 janvier 1754, le même correspondant me marquoit. „Nous comptons de voir ici en passant le chevalier *Masson* qui succède à *Voltaire* auprès du Roi: au moins Mad. la D. a-t-elle écrit au C. de G. de l'engager à prendre sa route par G. lorsqu'il ira à P. On croit toujours qu'il ne conviendra pas au Roi. Un officier françois qui est ici, & qui

étoit avec lui dans le dernier camp d'Erſtein, en Alſace, dit qu'il n'eſt point ſociable, qu'il ne l'a jamais vu dans les endroits où la bonne compagnie ſe raſſembloit, & qu'il reſtoit toujours renfermé. Peut-être qu'il n'en veut ſortir que pour des Rois. Voici la lettre qu'il a écrite au comte.

(C'eſt celle dont il eſt fait mention ci-deſſus, & que le comte avoit communiquée au Roi.)

Monſieur,

„C'eſt dans les ſentimens du reſpect le plus profond & de la reconnoiſſance la plus vive que j'ai l'honneur de vous écrire. Se peut-il qu'un mérite auſſi foible que le mien m'ait valu l'honneur de votre ſouvenir? Si j'ai cultivé les lettres avec quelque application, je n'oſe dire avec ſuccès, j'en ſuis trop magnifiquement récompenſé. Que ne m'eſt-il permis de vous en aller remercier à Berlin: j'y jouirois d'un ſpectacle que le ciel n'a don-

né que trois ou quatre fois à la terre; j'y verrois un ſage ſur le trône. Il vous eſt bien glorieux d'être dans la confiance intime d'un Prince à qui de ſublimes vertus & de rares connoiſſances ont acquis une conſidération perſonnelle fort ſupérieure à celle que donne la pourpre & le diadème. Que ce peuple de Rois qui n'a, pour en impoſer aux hommes, que la reſſource du faſte & de la pompe aſiatique, diſparoiſſe devant FRÉDERIC: ce nom cher à l'humanité va devenir le nom commun de tous les bienfaiteurs du genre humain; & les leurs ne ſerviront tout au plus qu'à remplir le vide d'une table chronologique. Si je m'abandonnois aux ſentimens de reſpect & de tendreſſe dont mon ame eſt remplie pour ce Prince adorable, je paſſerois les bornes d'une lettre. Je finirai donc celle-ci, en vous priant de me continuer des bontés qui me deviennent néceſſaires; elles m'enhardiſſent à vous prier de me mander, ſi ma lettre a été aſſez heureuſe pour venir

jusqu'à vous, & de m'indiquer le lieu de votre résidence &c.

Le chevalier *Masson*.

au camp d'Erstein,
ce 10 septembre 1753.

Voltaire conserva toujours des liaisons fort étroites avec la cour de *Gotha*, où il avoit été très bien accueilli, & avoit pris un très grand ascendant sur tous les esprits. La duchesse ayant eu une maladie dangereuse, il lui adressa sur sa convalescence des vers qui n'ont paru, que je sache, dans aucun recueil.

Grand Dieu! qui rarement fais naître parmi nous
De grâces, de vertus, cet heureux assemblage,
Quand ce chef-d'oeuvre est fait, sois un peu plus jaloux
De conserver un tel ouvrage.

Fais naître en sa faveur un éternel
printems;
Etends tout au plus loin ses belles
destinées,
Et raccourcis les jours des sots & des
méchans
Pour ajouter à ses années.

Quel ton & quelle indécence! Comment des personnes sensées pouvoient-elles goûter de pareils hommages! L'illusion a pourtant duré pendant les trois-quarts du siècle que nous finissons: & ses effets ne s'étendront peut-être que trop aux siècles suivans, à moins que le fanatisme qui prend actuellement le dessus, ne fasse pencher la balance de son côté, par une suite du penchant que les hommes ont à se jetter d'une extrêmité dans l'autre.

En envoyant ces vers à Madame la D. il lui marquoit que c'étoit lui même qui avoit répandu en dernier lieu le bruit de sa mort,

pour se délivrer des persécutions d'un gentilhomme Lorrain qui vouloit le convertir. Il promettoit cependant, au cas qu'il vint à mourir réellement, de léguer sa *Pucelle* à la D.

Etant aux eaux de Plombières, V. adressa encore ces vers à la D.

Loin de vous & de votre image,
Je suis sur le sombre rivage;
Car Plombière est en vérité
De Proserpine l'apanage:
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont pas celles de Léthé.
Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage:
Je m'occupe toujours de ce charmant voyage
Que dès long-tems j'ai projetté.
Je veux vous porter mon hommage:
Je n'attens rien des eaux & de leur triste usage;
C'est le plaisir qui donne la santé.

Revenons à Gotha. Je fis imprimer à l'usage des Princes auxquels j'avois fourni des instituteurs, *l'abrégé d'histoire universelle* de feu M. *la Croze*, en y ajoutant quelques supplémens & des notes. Je le dédiai aux deux Princes, dont les portraits furent gravés au haut de la dédicace. Je reçus les réponses suivantes de Madame la Duchesse & de Monseigneur le Prince héréditaire.

I.

„Je reconnois, comme je dois, Monsieur, & avec une obligation infinie, tout ce que vous avez fait pour mes enfans. Vous leur avez procuré d'habiles maîtres, des instituteurs honnêtes hommes, & vous ajoutez à tout cela de leur dédier un ouvrage extrêmement utile, que vous augmentez, perfectionnez & embellissez par vos réflexions & judicieuses remarques. Recevez, Monsieur, les démonstrations de ma gratitude & de mon estime, jusqu'à ce qu'une occasion plus pro-

pice me puiſſe mettre à même de vous prouver ces ſentimens d'une manière plus authentique. Soyez-en perſuadé, Monſieur, & que je ſuis d'inclination,

Monſieur,

Votre très affectionnée amie

Louise-Dorothée, D. de G.

à Gotha,
le 28 ſeptembre 1754.

II.

Gotha,
le 28 ſeptembre 1754.

Monſieur,

On ne ſauroit être plus ſenſible que je ſuis, Monſieur, à l'attention que vous voulez bien avoir de m'envoyer l'abrégé de l'hiſtoire univerſelle, dont vous avez bien voulu donner une nouvelle édition au public. Pour un abrégé d'hiſtoire, il ne ſauroit être, ni mieux écrit, ni plus inſtructif qu'il

eſt;

eſt; ayant été retouché & continué par vous, Monſieur, & enrichi de vos excellentes remarques. Il m'eſt d'autant plus précieux qu'il vient de la main d'un homme qui a rendu d'auſſi utiles ſervices à la république des lettres. Soyez perſuadé, Monſieur, de l'estime ſingulière que je porte à votre mérite & à votre perſonne, ſentiment avec lequel je ſuis,

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

FRÉDERIC,
P. H. de Saxe G. & E. *)

Je retrouve le chevalier *Maſſon*. J'avois reçu une lettre d'un ami d'alors, qui me marquoit en date du 10 août 1754, qu'ayant été

*) Ce Prince eſt mort depuis en juin 1756, & ſon frère puîné, *Erneſt Louis*, eſt aujourd'hui Duc règnant.

à Potsdam, il y avoit fait la connoiſſance du chevalier *Maſſon*, & avoit fait le voyage avec lui dans la journalière. „Sa converſation, diſoit-il, a été pendant toute la route amuſante & d'une gayeté aimable. Autant que je puis m'y connoître, je trouve qu'il a beaucoup plus de ſolidité que de brillant dans l'eſprit; & c'eſt peut-être cet éloignement pour les bluettes & les traits ſemillans, après lesquels en aime tant à courir, qui le fait paſſer chez certaines perſonnes pour un miſanthrope. Il a fait ſa principale occupation de la lecture des poëtes grecs, latins & françois, de ſorte qu'il n'eſt point de morceaux tant ſoit peu intéreſſants dans ces auteurs que ſa mémoire ne lui fourniſſe. Il ſouhaite ardemment de vous connoître, Monſieur, & ſe plaint contre le guignon qui l'a privé, toutes les fois qu'il s'eſt préſenté à votre porte, du plaiſir de vous voir. Si le tems me le permettoit, je vous parlerois de ce qu'il m'a dit du cas que l'on fait en France de vos ouvrages."

Enfin le chevalier entama la correspondance par la lettre suivante.

Monſieur,

„Mon premier ſoin, en arrivant à Berlin, fut d'aller vous rendre mes reſpects: & quel reproche à me faire, ſi j'euſſe manqué à ce devoir! Vos ouvrages, Monſieur, qui reſpirent la religion, le bon goût, une critique ſûre, toujours impartiale, & dont je fais ma plus chère lecture, firent ſur moi leur effet ordinaire; de faire aimer & eſtimer l'auteur, & de déſirer d'avoir avec lui quelque liaiſon. J'oſe me flatter, ſinon par les qualités de l'eſprit, du moins par celles du coeur, de n'être pas indigne tout-à-fait de cet honneur. J'attens avec impatience un voyage de Berlin, pour vous aſſurer de vive voix que je ſuis avec le plus haut dégré de conſidération &c.

le chevalier *de Maſſon.*

Potsdam,
le 18 avril 1755.

On m'écrivoit de Gotha, le 28 août 1755.

„Le chevalier *de Cogollin* s'eſt arrêté ici à peu près 15 jours, & il partira demain, fort content, je crois, de la réception qu'on lui a faite. Il avoit lieu de s'y attendre, ayant de ſi bonnes lettres de recommandation; car, outre celle que vous lui avez donnée pour M. *de Rotberg*, il en avoit encore une de Madame la Ducheſſe de Courlande *), qui a fait un fort bon effet. Il faut avouer d'ailleurs que M. le chevalier de C. eſt un homme fort amuſant, & qui ſe recommande par lui-même. Il a compoſé une ode pour le jour de la naiſſance du Duc, intitulée: *le printems*, qu'il a adreſſée à Madame la Ducheſſe. Il y a bien des beautés dans cette pièce; elle lui a valu une tabatière d'or fort jolie. . . . M. *de la Beaumelle* reparoit ſur la ſcène; il vient d'écrire à Madame la Ducheſſe une let-

*) Née Princeſſe de Saxe-Weiſſenfels, veuve du dernier Duc, de la maiſon *de Kettler*.

tre où il y a bien de l'esprit; il lui marque qu'il continue de s'occuper de son histoire de Madame *de Maintenon*, qu'il pourra bien pousser au-delà de douze volumes; tous les cabinets lui ont été ouverts à Paris, où il est à présent: il y a trouvé tant de matériaux & d'anecdotes intéressantes, qu'il en peut faire une histoire de ces temps-là, qu'il intitulera: *le siècle de la Maintenon*. Il ne peut pas s'empêcher, quoiqu'indirectement, de donner quelques coups de patte à *Voltaire*. Au reste, on est fort refroidi ici pour ce dernier; sa correspondance a entièrement cessé, & on n'en parle pas plus que s'il n'en avoit jamais été question."

Les vers suivans ont été attribués à V. & s'étant répandus en Suisse, M. *Engel* d'abord bibliothécaire à Berne, ensuite baillif d'Arberg, & à la fin membre du grand-conseil, avec qui j'ai eu une longue & intéressante correspondance, me les fit parvenir dans une lettre du 13 août 1755. C'est *Mandrin* qui parle.

Tel qu'on vit autrefois Alcide
Parcourir l'univers, la maſſue à la main,
Pour frapper plus d'un monſtre avide
Qui déſoloit le genre humain :
Ainſi j'ai parcouru la France,
Que dépouillent mille tyrans ;
J'ai péri pour avoir dépouillé des brigands.
J'aurois joui comme eux d'une autre récompenſe,
Si j'avois dépouillé des peuples innocens.

Un autre correſpondant, M. B. alors P. à B. m'écrivit ſur le ſujet de M. de V. des détails de ſon établiſſement aux *délices*, & de l'accueil qu'on recevoit chez lui. J'y vois le deſſein qu'il a toujours eu d'enlacer d'abord par des avances flatteuſes ceux du commerce deſquels il croyoit pouvoir tirer quelques avantages, ſauf enſuite à ſe retourner, pour ainſi dire, & à leur donner ſujet de ſe repentir d'avoir fait cette connoiſſance. Il

paroissoit recevoir tous les avis avec la plus grande docilité, & entrer parfaitement dans toutes les idées qu'on lui proposoit. Il étoit difficile de ne pas mordre à un pareil hameçon, dont l'appât cachoit la pointe. Ecoutons M. B. en date du 6 août 1755.

„J'ai fait une promenade jusqu'à Genève. J'y ai vu le Seigneur *Voltaire*, bien établi aux portes de cette sainte cité, faisant de très bonne grace une très grande dépense. On en est très content, & je vous avoue que j'ai été fort satisfait de lui. Il m'a paru amical & obligeant. Il a *donné* toutes ses oeuvres à Mrs. les libraires *Cramer* qui se préparent à en faire une édition en 16 ou 18 volumes *in* 8. L'auteur travaille avec une étonnante application à son *histoire universelle*, qu'il liera avec son siècle de *Louis* XIV. Il n'aime guères la compagnie que sur les six heures du soir: ses connoissances restent à souper & couchent chez lui, parce qu'on ferme les portes de la ville. Il a donné chez lui une nouvelle tragédie, *Gengis-kan*.

Les évènemens font chinois. L'hiver prochain elle fera repréfentée à Paris. Il a compofé une épître fur la campagne, le lac Leman, & la liberté, où il y a des beautés & quelques négligences. La cour de Savoie s'eft offenfée d'un trait fur *Amédée*, Pape ou Anti-pape, fous le nom de FELIX V. Elle a écrit à Genève, où l'on a ordonné la fuppreffion de la pièce. J'ai trouvé cette cour bien châtouilleufe. Peut-être n'avez-vous pas vu la pièce: je vais transcrire le paffage.

Ripaille, je te vois *); o bizarre Amédée!
De quel caprice ambitieux
Ton ame fut-elle obfédée?
Duc, hermite, voluptueux,
Ah! pourquoi t'échapper de ta douce carrière!

*) Remarquez que Ripaille eft de l'autre côté du lac, & qu'il fe préfente presque vis-à-vis d'une terraffe de M. de V. *Note de M. B.*

Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule & ton vin, ta maîtresse & tes jeux,
Pour aller disputer la barque de Saint-Pierre.
Dieux sacrés du repos! je n'en ferois pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étois ainsi pénitent,
Je ne voudrois point être Pape.

J'ai fait vos complimens à M. de V. comme vous le désiriez; il les a reçus certainement avec plaisir, & il me charge de vous en faire. Nous parlâmes de vous, il admire vos talens & votre facilité, & ajouta que vous n'étiez pas pensionné à raison de vos travaux & de votre mérite. . . .

Voici un jugement du chevalier *de Masson* sur une épître de *Voltaire* que je lui

avois communiquée, qui prouve son discernement & son équité.

. . . . „Je vous suis fort obligé de l'épître de *Voltaire*. Elle est frappée à son coin: l'ombre du sentiment, un attirail d'érudition & de philosophie, un méchanisme poëtique soit pour le tour ou la pensée, des endroits brillans, suivis de vers étiques, foibles & peu travaillés. Je souscris volontiers au jugement sévère, mais juste, que vous portez de lui. Je crains bien cependant que nous ne le remplacions de long-tems, peut - être jamais.“

Le Prince héréditaire de Gotha (*Fréderic*) étant mort, j'écrivis une lettre de condoléance à Madame la Duchesse sa mère, dont je reçus la réponse suivante.

Monsieur,

Je reconnois avec bien de la sensibilité les marques d'attention que vous avez bien voulu me donner à l'occasion du coup funeste

dont j'ai été frappée, & qui me fait gémir sous le poids de la plus juste douleur. Les motifs de consolation, Monsieur, que vos sentimens portent à mon état d'affliction, me sont d'autant plus agréables, que vous nous avez, le Duc & moi, convaincus depuis long-tems de l'intérêt que vous prenez à ce qui nous touche. Je dois attendre des bontés de la providence tous les secours dont j'ai besoin, & je souhaite de tout mon coeur, Monsieur, qu'elle vous conserve, qu'elle vous mette à l'abri de tout évènement fâcheux, & que je puisse vous prouver en toute occasion, que c'est avec une sincère estime que je suis,

Monsieur,

Votre très affectionnée amie

Louise Dorothée D.

Gotha,
ce 29 juin 1756.

Après la bataille de Rosbach; le Roi vint à Gotha, d'où l'on m'écrivit ce qui ſuit, en date du 27 novembre 1757.

- - - „Vous avez été heureux à Berlin, d'en avoir été quitte pour la peur & pour une ſomme d'argent, (il s'agit de la viſite du général *Haddick*). Le pauvre pays de Gotha, qu'on diſoit ne pas vouloir traiter en ennemi, a bien ſouffert davantage. Si l'on pouvoit évaluer les déſordres tant publics que particuliers, que le ſéjour de tant de différentes armées a cauſé depuis quatre mois, cela iroit ſans exagération à quelques millions. Je ne parle pas des allarmes continuelles où nous avons vécu depuis ce temps, ne s'étant guères paſſé de jours ſans quelque eſcarmouche, dont l'élévation de notre château nous a mis presque toujours à portée d'être les témoins. Nous voici aſſez tranquilles depuis cette dernière bataille qui s'eſt donnée dans notre voiſinage: nous avons eu le triſte ſpectacle des débris d'une armée battue, la vue des bleſſés, des mourans & de tant d'autres mal-

heureux que la guerre fait. Dieu veuille continuer à bénir les armes de notre grand Roi; & le délivrer de tous ſes ennemis. Nous l'avons vu à Gotha. Ce qu'on admire le plus en lui, c'eſt cet eſprit dégagé & libre, que le grand nombre d'affaires dont il doit avoir la tête remplie ne ſauroit lui ôter un moment. J'étois à portée d'entendre tout ce qu'il diſoit, & je ne pouvois m'en laſſer. Il parla de *Voltaire* avec admiration pour ſon eſprit & beaucoup de mépris pour ſon caractère; il s'amuſa à raconter quelques anecdotes ſur ſa léſine; & il m'a paru qu'il narroit avec grace. On eſt ſurpris de trouver l'homme d'eſprit & de goût, où l'on ne croit voir que le héros. On m'a montré des vers qu'il a faits la veille de la bataille qu'il venoit de gagner. Il s'eſt entretenu à Leipzig fort tranquillement avec des gens de lettres ſur toutes ſortes de ſujets de littérature: il a donné à traduire en allemand à M. *Gottſched* une ſtrophe d'une ode de *Rouſſeau;* mais cette traduction eſt comme le reſte des pro-

ductions de cet auteur, sans goût; c'est l'envers de la tapisserie.“

Lorsque la paix de Hubertsbourg fut conclue, on m'écrivit de Gotha.

„Le Roi qui avoit déja marqué à Madame la Duchesse, lorsque les Princes de Prusse étoient ici, que la paix étoit signée, a eu l'attention obligeante d'envoyer un courier précédé de plusieurs postillons, pour annoncer qu'elle venoit d'être publiée. On a célèbré ce jour par une prière d'actions de graces & par un bal; on fixera un jour pour la célébration solennelle.“

Voici, ce me semble, la dernière lettre dont la Duchesse m'a honoré, toute de sa propre main.

„Le livre qu'il vous a plû m'envoyer, Monsieur, m'a causé un plaisir sensible; je trouve surtout l'éloge du feu Comte *de Gotter* digne de lui & de vous; je l'ai lu avec une satisfaction infinie. J'aurois dû vous en témoigner plutôt, Monsieur, ma juste & vive reconnoissance, mais je n'ai pu y parvenir.

Je vous prie d'être persuadé que la négligence n'a aucune part à ce retard, & que j'en suis incapable vis-à-vis de vous que j'estime & considère sincèrement. Vous savez bien, Monsieur, que rien ne trompe tant que les apparences, & vous savez aussi qu'on ne peut pas toujours suivre son inclination. Que ces deux réflexions aident à m'excuser dans votre esprit, & à me conserver une petite part dans votre amitié. Je serois bien flattée, si je pouvois trouver l'occasion de vous prouver, Monsieur, l'étendue & la vivacité des sentimens que je vous ai voués pour la vie, étant de tout mon coeur,

Monsieur,

votre affectionnée amie & servante,

Louise Dorothée, D. de G.

à Gotha,
ce 25 mars, 1763.

La Duchesse est morte en 1767, regrettée de tous ceux qui avoient admiré son esprit & respecté ses vertus.

S. A. S. Monſeigneur le Duc de Saxe-G. étant venu à Berlin en 1788, honora l'académie de ſa préſence le 27 de mai. Je lui adreſſai le diſcours ſuivant que je place ici, dans l'idée que je ne trouverai plus déſormais d'autre occaſion de l'employer.

Monſeigneur,

L'académie, ſouvent honorée de la préſence de ſouverains, leur a toujours rendu les hommages dûs à leur rang: mais elle s'eſt principalement félicitée lorſqu'elle a vu des ſouverains, amis & protecteurs des ſciences & des lettres, que le déſir d'étendre leurs connoiſſances conduit dans tous les lieux où ils peuvent augmenter le tréſor qu'ils poſſèdent déja, & le faire enſuite ſervir à l'avantage de la ſociété en général, & de leurs ſujets en particulier. Il y a long-tems, Monſeigneur, que V. A. S. eſt reconnoiſſable à ces traits: il y a long-tems qu'elle eſt révérée, comme tenant parmi les princes éclairés de ce ſiècle

un

un rang plus distingué que celui dont elle est redevable à sa naissance.

Je m'arrêterois ici, Monseigneur, si je pouvois m'empêcher de céder à la force irrésistible d'un des souvenirs les plus intéressans de ma vie. Honoré de la confiance de vos augustes parens & prédécesseurs, mes rélations avec LL. Altess. remontent à votre enfance, & ont duré pendant une longue suite d'années. Dès 1749 je fus consulté pour fournir des instituteurs à la famille ducale, & j'eus le bonheur d'en procurer qui encore aujourd'hui, dans votre capitale, jouissent des doux fruits de leurs travaux. L'incomparable Duchesse votre mère, (la flatterie n'entre pour rien dans cette épithète, & si j'en savois une plus énergique, je l'employerois), m'honora de sa bienveillance, & j'en conserve des témoignages précieux.

Qui m'eût dit qu'au bout d'un si long espace de temps, le jour viendroit, où portant encore la parole dans cette assemblée,

j'offrirois à V. A. S. les voeux qu'elle fait pour sa conservation & sa constante prospérité, en vous suppliant, Monseigneur, de distinguer ceux qui dans ce moment sortent bien moins de ma bouche que du fond de mon coeur.

S. A. R.

HENRIETTE MARIE de Pruſſe, Douairière du Prince héréditaire, fils du Duc EBERHARD LOUIS de Würtemberg. Stuttgard.

Cette Princeſſe étoit petite-fille du Grand-électeur, & ſoeur des deux Margraves de Schwedt. Sa fille unique avoit épouſé, le Duc de Mecklembourg-Schwerin. J'ai déja eu occaſion de dire que j'étois entré à ſon ſervice comme ſecrétaire de ſes commandemens, au commencement de 1778. Cela m'a donné lieu d'aller de temps en temps à Cöpenick, où elle réſidoit, pour recevoir ſes ordres. J'arrivois ordinairement au château vers midi, je lui faiſois ma cour avant le dîner, j'allois à table, & je revenois prendre

le café avec elle. Cette Princesse avoit été fort belle; sa conversation étoit spirituelle, & même vive, gaie: elle disoit les choses les plus obligeantes; & je ne me suis jamais retiré qu'enchanté de ses manières. Elle avoit depuis son veuvage un chapelain, nommé M. *de Saint-Aubin*, auquel elle avoit donné toute sa confiance & qui gouvernoit sa maison. Il se présenta une affaire fort intéressante pour S. A. R. à négocier à Swerin. Après avoir bien examiné si l'on pouvoit espérer qu'elle pût réussir par écrit, il fut conclu que le meilleur seroit d'envoyer quelqu'un sur les lieux, & l'on m'en fit la proposition que j'acceptai. Cela me procura un des plus agréables petits voyages que j'aie faits.

Je partis le 18 de juillet, & j'arrivai à Ludwigsluſt le 20. On y célébroit une fête des plus splendides pour la naissance d'un jeune Prince, qui est à présent héréditaire. La joie étoit d'autant plus grande, que la Princesse sa mère avoit eu précédemment quel-

ques couches dont il ne restoit point de fruit. Je ne sçaurois exprimer combien l'accueil du Duc & de la Duchesse & de toutes les sérénissimes personnes de leur maison fut gracieux. J'y dinai le 21 & le 22 avec une nombreuse cour dont la politesse répondoit à celle de ses maîtres.

Le Duc régnant étoit le Prince le plus humain & le plus affable. Je me rappelle avec reconnoissance la douceur de ses entretiens, & toutes les attentions dont il m'a honoré. Il avoit beaucoup de goût pour l'hydraulique, & il avoit exécuté des travaux supérieurs dans ce genre. Il me les fit voir en me menant dans une belle forêt, coupée par des canaux, avec des écluses très artistement faites. Le bon Prince conduisoit lui-même une calèche à trois rangs, tirée par un fort cheval du Holstein. Il occupoit le premier rang avec la Princesse sa belle-sœur. J'avois l'honneur d'être à côté de la Princesse *Ulrique*, & le troisième rang étoit occupé par une dame & un cavalier. Une seconde calèche

semblable étoit conduite par le Prince, aujourd'hui Duc régnant. Il me sembloit que j'étois au pays des fées, & que j'éprouvois des illusions d'enchantement.

Je vis tout ce qu'il y avoit à voir dans cette belle contrée ; après quoi, comme il s'agissoit de négocier, le Duc m'envoya à Swerin, me faisant conduire par ses équipages, & défrayer partout, pour terminer l'affaire avec son premier-ministre, S. E. M. *de Bassewitz*, que je trouvai allité, à cause d'une attaque de goutte, mais qui eut pour moi tous les égards que ma mission pouvoit me procurer. L'affaire fut heureusement conclue à la satisfaction de ma Princesse. Il y avoit aussi une cour à Swerin, des bontés de laquelle je ne puis assez me louer. Le Prince Louis, père du Duc aujourd'hui régnant, étoit du caractère le plus prévenant, & cherchoit tout ce qui pouvoit me faire plaisir. M'ayant un jour demandé si j'avois vu la mer, je répondis que je n'en avois point eu l'occasion. *Elle est à quatre lieues d'ici*, dit S. A.

voulez-vous qu'on vous mène à Wismar? Je répondis comme je le devois à une pareille offre; & le 27 M. le chambellan *de Witingshof*, cavalier de la plus grande politesse & de la conversation la plus agréable, me mena à Wismar, où nous allames au port avant-midi; j'y entrai dans un bâtiment Hollandois pour en examiner la structure, & je portai mes regards jusqu'où ils pouvoient s'étendre. M. *de Witingshof* m'offrit d'aller en bateau jusqu'au fort de la Baleine, qui est à quelque distance de là, mais je ne voulus pas courir les risques de la navigation. Nous revinmes donc faire un bon repas de marée, au commencement duquel j'éprouvai une sensation assez singulière pour la rapporter ici. Lorsque je voulus porter la première cueillerée de soupe, à ma bouche, je ne pus l'ouvrir, & je crus que c'étoit l'effet de quelque attaque. Je fis effort cependant, & à la troisième ou quatrième cueillerée le symptome étoit à-peu-près dissipé. Voici ce qui le causoit, au moins autant que j'ai pu le conjecturer. Etant

au bord de la mer, & voulant en goûter l'eau, j'en avois puisé à deux reprises dans ma main, j'en avois rincé ma bouche, & l'avois ensuite rejettée. Je crois que la salure de cette eau avoit contracté mon palais, le temps étant d'ailleurs fort chaud; & que cette contraction avoit résisté aux premiers mouvemens employés pour l'ouvrir. Je revins fort satisfait, en passant & repassant par le chef-lieu du pays, nommé *Mecklenbourg*, qui n'est plus à présent qu'un Bailliage. Avant que de quitter la rélation de Swerin, il faut que je rende encore hommage aux marques de bienveillance de la Duchesse, mère du Duc à présent régnant, née Princesse de Saxe-Cobourg, modèle accompli de toutes les vertus, qui imprime ce véritable respect que les grands devroient préférer à tout autre. Madame la Princesse Ulrique, soeur du Duc régnant, me combla des attentions les plus grâcieuses. J'étois véritablement attendri en prenant congé de l'excellent Prince Louis: hélas! il sembloit

que ce fût un pressentiment de sa fin prochaine, qui précéda celle de l'année.

De retour à Berlin le 1 d'août, j'allai rendre compte de ma commission à Cöpenick; & outre les remercîmens que S. A. R. voulut bien me faire, elle m'en a témoigné sa reconnoissance d'une manière efficace dans ses dispositions testamentaires. Je continuai d'aller à Cöpenick, toujours comme à des jours de fête. La Princesse venoit quelquefois à table; & lorsqu'elle n'y venoit pas, elle envoyoit faire des messages dictés par la gayeté, & auxquels je répondois sur le même ton. Tout finit; & l'âge menaçoit de cette fin. M. *de Saint-Aubin*, née en 1704, mourut le 11 février 1781; & la Princesse, née en 1702, termina sa carrière le 8 mai 1782. Je l'avois vuë pour la dernière fois le 25 d'octobre 1780.

S. A. S. Madame la Duchesse douairière, sa fille, qui a fixé sa résidence à Ro-

ſtock, continue à m'honorer de la même bienveillance, dont elle m'accorda les témoignages les plus flatteurs pendant mon ſéjour à Ludwigsluſt.

S. A. S.

Madame SOPHIE CHARLOTTE,
Ducheſſe de Holſtein.

Je ne me rappelle pas l'occaſion que j'avois eue de lui faire ma cour, mais je trouve dans ma correſpondance la lettre ſuivante, dont elle m'honora.

Monſieur,

L'attention obligeante que vous m'avez témoignée, Monſieur, en me communiquant le beau diſcours que vous avez tenu le jour de l'an, m'a fait un ſenſible plaiſir. Le ſecond jour de mon arrivée ici étoit celui de cette agréable poſte. Mon entrée à Kiel a été ſanctifiée par la lecture de cette édifiante pièce. Puiſſe-t-elle être efficace à ſalut, tant à ſes lecteurs qu'à ſes auditeurs. L'eſtimable

auteur de cet ouvrage nous en montre la route d'une façon bien glorieuſe pour lui & bien encourageante pour ſes ouailles. J'oſe me ranger de ce nombre par les ſentiments d'eſtime & de confiance avec lesquels je ſuis,

Monſieur,

votre très-humble & très-obligée
ſervante,

SOPHIE CHARLOTTE, D. de *Hollſtein*,
à Kiel,
le 6 janvier, 1763.

Il s'agit du ſermon que j'avois prononcé au Werder, le matin du jour de l'an, 1763. ſur II. Chron. XV, 14. 15. & qui ſe rapportoit aux approches de la paix, qui fut concluë bientôt après à Hubertsbourg.

La Ducheſſe SOPHIE CHARLOTTE étoit épouſe de GEORGE LOUIS de Hollſtein-Gottorp, & fille de FRÉDERIC GUILLAUME de Hollſtein-Beck. Elle étoit née en 1722, & ſon époux en 1719. L'un & l'autre moururent en 1763.

J'avois fait imprimer à la fuite de mon fermon la belle ode de M. *Thomas* fur le temps; & une autre auffi de lui, dont je ne me rappelle pas le fujet: ce qui m'engagea à lui en faire parvenir un exemplaire. Voici fon remercîment: une lettre de ce célèbre académicien mérite autant d'être confervée que celles des Princes & des Princeffes, dont plufieurs voulurent bien encore me témoigner leur fatisfaction de la manière la plus obligeante.

Monfieur,

Je reçois avec bien de la reconnoiffance le beau préfent que vous m'envoyez. C'eft toute l'éloquence de la religion, mêlée avec celle du patriotisme. Perfonne n'eft mieux fait que vous, Monfieur, pour réunir ces deux grands objets qui s'entr'aident & s'appuyent l'un l'autre. Il y a une chaîne entre les devoirs, comme il y en a une entre les vérités: nous ne pouvons faifir l'étendue de l'une, mais nous pouvons embraffer l'autre;

j'ofe même dire que nous le devons. Je ne conçois pas comment on peut être citoyen, fans être religieux. L'ordre établi fur la terre n'eft-il pas émané de l'ordre éternel? Ce font ces vérités, Monfieur, que j'ay depuis long-tems admirées dans vos ouvrages. Vous y ramenez toute la philofophie à la morale. Vous y apprenez à l'homme l'art fi difficile d'être tout à la fois heureux & jufte. Recevez, Monfieur, un hommage que je vous aurois adreffé depuis long-tems, fi j'avois eu l'honneur d'être connu de vous: il vous eft dû par tous les gens de lettres & par les véritables philofophes.

Les odes que vous avez eu la bonté de joindre à votre difcours, n'ont fans doute attiré votre attention que par le fond des fentimens qu'elles renferment. Du côté de la poëfie, je fens combien elles font au deffous de ce qu'elles devroient être; mais vous avez jugé l'ame plus que l'efprit. Je fouhaite, Monfieur, que tous ceux à qui votre ouvrage les fera connoître, les jugent avec la même

indulgence que vous. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus diſtingués, &c.

Thomas.

à Verſailles,
le 27 janvier 1763.

En 1767 je fis imprimer à Leyde, chez *Jacqueau*, un *diſcours ſur la paix*, ſujet qui avoit été propoſé en France, je ne me ſouviens pas ſi ç'avoit été par quelque académie, ou par quelque particulier. Mon deſſein n'étoit point de concourir; mais, comme il m'étoit venu ſur ce ſujet quelques idées intéreſſantes, je crus pouvoir les communiquer au public. J'en envoyai un exemplaire à M. *Thomas*, mais il ne lui parvint pas, & ſur ce que je lui écrivis pour ſavoir s'il l'avoit reçu, il me fit la réponſe ſuivante.

Monſieur,

La dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a appris l'envoi que

vous avez eu la bonté de me faire d'un *discours sur la paix*. Je ne l'ai point reçu : il faut apparemment qu'il se soit égaré dans les bureaux de Versailles. Ces accidens arrivent quelquefois par la multitude innombrable des paquets qu'on y adresse. Je suis fâché, Monsieur, que cette circonstance, ou quelque autre que j'ignore, m'ait privé du plaisir de connoître & de lire un ouvrage intéressant. J'y aurois sûrement, Monsieur, retrouvé cette philosophie humaine & bienfaisante qui caractérise tout ce que vous faites. Qui mieux que vous pourroit parler aux Rois, & les faire rougir du goût insensé & barbare qu'ils ont presque tous pour la guerre : l'ouvrage d'un philosophe sur cette matière seroit un présent fait à l'humanité ; il seroit digne de ce siècle & de vous, Monsieur. Je ne peux trop vous exprimer mes regrets, & en même temps ma reconnoissance d'une attention dont je n'ay pu profiter. C'est avec

ces

ces ſentimens & ceux d'un profond reſpect que j'ai l'honneur d'être &c.

Thomas.

à Paris,
le 28 août 1767.

Je fis auſſi parvenir à Monſeigneur le Dauphin, aujourd'hui Louis XVI, un exemplaire de mon diſcours ſur la paix, & ſon gouverneur, M. le Duc *de la Vauguyon*, m'écrivit la lettre ſuivante.

Monſieur,

Je ne peux, à mon gré, vous rendre trop d'actions de grâces de ce que vous avez bien voulu me communiquer votre beau & excellent diſcours ſur la paix. Je l'ai mis ſous les yeux de Mſgr. le Dauphin. Ce Prince l'a lu avec beaucoup de plaiſir & la plus grande attention; il m'ordonne de vous remercier de l'attachement que vous lui marquez, & de vous dire de ſa part qu'il avoit déja pour

vous toute l'eftime qui eft due à la célébrité de votre nom dans la république des lettres, & plus encore à la fermeté de vos principes religieux. Vous avez bien raifon, Monfieur, & il eft bien glorieux pour vous de foutenir, avec le zèle que vous y apportez, que la feule vraie philofophie eft celle qui eft intimément & effentiellement liée à la religion. En effet, fans la religion, l'efprit s'égare dans de vaines & dangereufes fpéculations, dont il réfulte néceffairement que la vertu, la juftice & les lois les plus confervatrices de l'ordre focial ne font que de triftes préjugés & d'importunes chimères.

Monfeigneur le Dauphin a fenti tout le prix de l'augure heureux que vous tirez en fa faveur des deux noms (Louis Auguste) qu'il porte. Si vous étiez à portée, Monfieur, de connoître les qualités de fon efprit & de fon coeur pour le feul bonheur de l'humanité, indépendamment des fentimens que vous infpire le fang françois qui coule dans vos veines, vous feriez enchanté que Dieu

ait destiné le trône de la France à un Prince, qui est convaincu que la plus grande gloire d'un Roi est celle de rendre ses sujets bons & heureux, & que les noms augustes de père de la patrie & de pacificateur de l'Europe sont les seuls dignes d'un Prince assis sur le trône de *Charlemagne* & de *St. Louis.*

Je vous prie d'être bien persuadé qu'on ne peut rien ajouter à la haute estime ni aux sentimens très distingués avec lesquels je vous honore & me ferai toujours un véritable honneur d'être plus que personne du monde,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

le Duc *de la Vauguyon.*

à Versailles,
le 18 juin 1768.

M. VAN - SWIETEN *(Gérard)* né en 1700 à Leyde, mort en 1772 à Vienne, premier médecin de l'impératrice, bibliothécaire & directeur général des études des pays héréditaires.

Il a tenu un rang distingué parmi les grands médecins du siècle, & a joui constamment de la faveur bien méritée de son auguste souveraine. Voici l'occasion de notre correspondance. A la prise, ou plutôt surprise de Glatz, mon beau-frère le capitaine *de Castilhon*, à présent colonel, fut fait prisonnier & conduit à *Herzogenbusch*, où son épouse, soeur de ma femme, l'accompagna. Il s'agissoit de correspondre d'une manière permise & sûre. Il me vint dans l'idée d'envoyer une lettre ouverte à M. *van Swieten*,

en le priant de la faire parvenir, dans la penſée qu'un homme de lettres ne refuſeroit pas ce ſervice à un autre homme de lettres. Il me répondit conformément à mon attente, en ces termes.

Monſieur, *)

J'ai accompli exactement vos ordres, & je viens de recevoir une réponſe de Madame *de Caſtilhon*, que j'ay l'honneur de vous envoyer ci-jointe. Si par ce moyen cette correſpondance innocente ſe peut continuer ſelon vos déſirs, vous pouvez diſpoſer de moi.

J'ai lu pluſieurs de vos ouvrages avec bien de ſatisfaction. Pour la conſolation dans un état maladif, j'en pourrois avoir beſoin un jour: jusques ici j'ai joui d'une ſanté robuſte; mais je paſſe les ſoixante ans, & je puis mettre en oeuvre vos admonitions pour les vieillards.

*) Je n'ai pas voulu changer le ſtyle de ces lettres.

Il eſt bien juſte qu'on vous envoie le recueil des pièces faites à l'honneur de notre auguſte maîtreſſe, puisque vous y avez contribué; indiquez-moi le moyen de vous l'envoyer; & je ſaiſirai la première occaſion.

Quoique nous vivons ici dans la même tranquillité & abondance comme avant la guerre, je prie Dieu tous les jours de nous donner la paix. Je travaille avec aſſez d'aiſance depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du ſoir, & je ſens une douce tranquillité qui me fait regarder les choſes de ce monde avec aſſez d'indifférence, en attendant paiſiblement la mort ſans la ſouhaiter & ſans beaucoup la craindre.

Ce printems on va mettre ſous la preſſe mon quatrième tome. J'ay l'honneur d'être, &c.

Van Swieten.

Vienne,
le 27 février 1761.

Je répondis à cette lettre, mais ne gardant point de copie des miennes, il faut conjecturer par la réplique suivante de quoi j'avois entretenu M. *van Swieten*, qui continuoit à me faire parvenir fort obligeamment ce qu'on m'écrivoit d'*Herzogenbusch*.

Monsieur,

J'ai ris un peu, quand je lisois dans votre lettre que la cour est une école pour le sage: au moins j'ay furieusement négligé de profiter de cette école. Quand j'ay vu le matin toute l'auguste famille, je m'enferme dans ma petite bibliothèque, & je suis en repos, car j'ay trouvé le moyen d'être à l'abri de tous les importuns. On dit quelquefois que je suis un peu farouche, mais je me trouve fort bien. Il n'y a peut-être d'homme à Vienne qui sache plus tard que moi ce qui se passe à la cour.

Je me suis bien apperçu par vos ouvrages que vous estes un peu valétudinaire; mais c'est le sort ordinaire des homme

d'estude, & vous me paroissez de l'avoir bien mérité. *Professeur*, *prédicateur*, *auteur*, c'est un peu trop. *Solve senescentem maturus equum*. Ma foy, je commence à prêcher à mon tour, & j'ay même cette belle qualité de ne pas faire ce que je recommande aux autres; car ayant onze ans plus que vous, je travaille plus que jamais, & je ne me sens pas la moindre envie de cesser: mais je crois avoir le corps plus fort, & j'observe un certain régime dans mon travail que je crois fort utile. Je ne pense jamais qu'à une chose à la fois, & tout ce qui demande une forte application, fait tout le travail du matin. L'après-dîner est destiné pour des choses qui n'ont pas besoin de tant d'attention. Quoique ma table est bien garnie, je ne mange que des mets fort simples, laissant les ragoûts &c. pour ceux qui les aiment. Je ne reste guères qu'une heure à table, & alors je me retire, & je laisse à ma femme à faire les honneurs de la maison.

La pratique de médecine oblige à faire du mouvement: cela me convient fort, & me rend plus dispos au travail de l'esprit. En été je suis avec la cour en campagne & ne sors guères de carrosse. Vous me direz que je végète un peu, mais j'ai toujours un livre en poche & je lis en me promenant. Quand je trouve aucun indice d'un dérangement présent ou futur de ma santé, je prends aucun remède. Pour vous, qui avez la tête un peu échauffée, le petit lait avec un peu de cherfeuil & d'ozeille sera très utile dans le printems; & si l'occasion se trouve, allez un peu végéter en campagne.

Je vous prie de saluer respectueusement S. E. le comte *de Gotter* & Monsieur *de Boden:* mais j'avoue que je me souviens pas d'avoir fait autre chose le vendredi que les autres jours de la semaine. C'est une énigme pour moi *).

*) C'en est aussi une à présent pour moi, ne pouvant plus recourir à ma lettre. Il s'agira

Si je trouve un libraire ici qui correfponde à Breslau, je vous enverrai les *Musae Viennenses*, où votre pièce fe trouve. J'ay l'honneur d'être &c.

Van Swieten,

à Vienne,
le 12 mai 1761,

La correfpondance ayant continué, je lui mandai la naiffance de deux filles jumelles que ma femme avoit mifes au monde le 12 de feptembre 1761 & qu'elle avoit entrepris de nourrir toutes deux. Sur quoi M. V. S. me répondit.

Monfieur,

Je vous félicite fur l'heureux accouchement de Madame votre époufe, & je vous

---

de quelque badinage que le comte de Gotter m'aura dit de lui mander.

prie de la congratuler & louer de ma part, qu'elle veut bien être mère entièrement, en donnant le sein à ses deux aimables filles, au lieu de se servir d'une nourrice. J'ai décrié cet abus de toutes mes forces, mais on ne m'écoute guères. La mère, dans le livre des Machabées, pour exhorter son plus jeune fils, le fait souvenir qu'elle lui avoit donné trois ans le sein. Comme Madame donne un si bon exemple, vous pourriez bien un peu prêcher vos ouailles sur ce sujet.

La gazette salutaire m'est connue; je les ay lu toutes à mesure qu'elles paroissent. Je ne vous la renvoie pas, pour vous épargner le port; mais, si cela dérange votre collection, je ne manquerai pas de vous la remettre: je la garde en attendant.

La mort de M. *Muschembrock* a été annoncée dans toutes les gazettes: il a atteint le terme de la vie humaine, & à 70 ans on peut partir sans faire la grimace.

Comme homme d'estude, je n'aime pas le bruit des armes, & je sens d'horreur pour tant d'effusion de sang. Comme citoyen, je souhaite la paix, pourvu qu'elle soit un peu solide au moins. Jusqu'ici elles m'ont paru tant soit peu plâtrées. Peut-être que les évènemens nous la procureront, comme je la désirerois.

Mes complimens à la dame accouchée, que je vénère beaucoup sans la connoître. Je suis &c.

Van Swieten.

Vienne,
17 octobre 1761.

Les traits caractéristiques que ces lettres renferment m'ont fait croire qu'elles méritoient une place dans mes *souvenirs*. J'en trouve encore une qui est du même genre. Après la paix, les prisonniers de guerre étant de retour, j'écrivis à M. V. S. une lettre de remercîment pour les bons offices

qu'il m'avoit tendus: & je reçus la réponse suivante.

Monsieur,

Je rens grâces à Dieu, que la paix a ramenés dans le sein de leurs familles les personnes pour lesquelles vous étiez si intéressé. Je vous prie de les saluer de ma part. Je n'ai rien fait que ce que l'humanité demandoit, & j'eus le plaisir de voir que cela plaisoit à nostre auguste maîtresse.

Mes forces se soutiennent encore à merveille; le travail me plaît, & me rend gay & content.

Je n'ay point de nouveaux titres, ni de nouvelles dignités. Libre de toute ambition, je n'ay jamais désiré aucunes. Celles qu'on m'a donné, je les ay point demandé, ny directement, ny indirectement. Je dois vivre & mourir médecin. Si on me tiroit de-là, je ferois rien qui vaille.

Je prens part à votre affliction & à celle de votre digne épouse. Une mere si tendre

doit ſentir la perte d'un enfant plus qu'une autre. Je cite à nos dames ſon glorieux exemple. Je vous conſeillerois pas d'inoculer votre enfant, qui doit naître, dans un âge ſi tendre. Le plus grand nombre de ceux qui ſont favorables à l'inoculation veulent qu'on le tente pas avant la dentition finie.

Mon quatrième tome ſera bientôt fini. Le cinquième commencera par la petite vérole; alors je diſcuterai cette affaire, mais ſans aigreur; car je reſpecte les deux partis, puisqu'ils ont le même but, ſavoir l'utilité du genre humain.

Vous vous trompez, Monſieur, ſi vous croyez que je ſçache ce qui ſe paſſe à la cour. Je n'ai jamais vu le comte *de Pacecco*, & j'ay retardé ma réponſe à votre lettre jusqu'au retour d'un homme très reſpectable & très capable de juger de la valeur de la machine optique du dit comte. Au reſte j'ai l'honneur de vous envoyer la note qu'il m'a donné, telle que je l'ay reçu.

Je crois avoir entrevu que nos moines, quand on leur rend un défroqué, dont ils désespèrent de pouvoir le rendre meilleur, lui facilitent les moyens de prendre la clef des champs. Le tour n'est pas mauvais.

J'ai l'honneur &c.

Van Swieten.

Vienne,
le 20 juin 1763.

Il reste encore une lettre, qui terminera cette collection. Je m'étois engagé à travailler à la *gazette littéraire* de France, entreprise par M. l'abbé *Arnaud.* J'en envoyai le *prospectus* à M. V. S. qui me fit la réponse suivante.

Monsieur,

Le projet de cette gazette littéraire m'est connu, & j'ay déja eu soin pour en être pourvu.

Au reste l'entreprise est vaste, & j'avoue que le nombre de ces sortes d'écrits est si

grand, que perſonne n'oſera entreprendre de les lire tous. J'ay pourtant bonne opinion de celle-là, parce que vous eſtes de la partie.

Par rapport à la publication dans les feuilles publiques, on n'a aucun beſoin de mon *autorité*, comme il vous plaît à dire. Les miniſtres étrangers peuvent faire cela fort commodément; nos libraires même feront la choſe de bonne grâce, au moins ceux qui ſeront chargés de la diſtribution de cette gazette dans les divers endroits.

Au reſte tous les ſavans d'Allemagne ne ſe piquent pas de lire le françois, & il y en a un bon nombre qui auront quelque peine à accorder cette prérogative précieuſe de l'univerſalité à la langue françoiſe. Comme j'aime à profiter de tout, j'ay été néceſſité d'apprendre pluſieurs langues; car presque toutes les ſociétés écrivent dans leurs idiomes propres. Les Danois, Suédois, Anglois, Hollandois, &c. le font. Pour ne pas être ſurpris

par

par nos bons Hongrois quand ils commenceront à écrire, j'ai eu le courage d'apprendre leur langue; & déja j'ai vu éclore un petit livret dans cette langue, qui eſt bien écrit, & traite de l'éducation médicinale des enfans. Les Ruſſes menacent d'écrire dans leur langue; & alors il faut donner tête baiſſée dans l'Illyrien. Si je réuſſiſſois, je ſerois fâché d'être venu ſi tard au monde, car j'aurois pu ambitioner la charge de ſecrétaire à la tour de Babel.

L'inoculation n'a pas encore pris racine ici. Notre *de Haen* ſe bat comme un coq contre ceux qui la défendent. Un cas aſſez malheureux en Bohème n'eſt pas oublié, comme vous pouvez croire, dans le petit traité qu'il vient de donner tout récemment.

Je vous ſouhaite tout ſuccès pour votre cher fils, & je ſuis &c.

Van Swieten.

Vienne,
ce 22 mai 1764.

M. JEAN JACQUES ROUSSEAU.

Ce fameux écrivain a tant parlé de lui-même, & l'on en a tant parlé à charge & à décharge, qu'il ne reste rien à en dire. Il a balancé la réputation de *Voltaire*, & cela suffisoit pour que cet ennemi juré de toutes les réputations cherchât à l'écraser. Surtout depuis que R. l'eût critiqué, quoiqu'avec beaucoup de ménagemens, dans l'écrit qui va faire l'occasion de cet article, V. prit à tâche de le diffamer & de le traîner, autant que cela dépendoit de lui, dans la boue, dont cependant de très fortes éclaboussures réjaillissoient sur lui-même. Mais les procédés les plus odieux & les plus inexcusables ont été ceux de MM. *d'Alembert* & *Diderot*, qui n'ont rien négligé pour flètrir sa mémoire. Ce qu'il y a de

certain, c'eſt que l'homme le plus ardent à ſoutenir des paradoxes a été lui-même un paradoxe, & qu'il eſt difficile, peut-être impoſſible, de décompoſer toutes les qualités de l'eſprit & du coeur qui ont influé ſur ſes ouvrages & ſur ſa conduite. Il paroît, de ſon propre aveu, s'être ſouvent trouvé dans des états qui tenoient de l'aliénation. Et les *confeſſions*, qui ont paru depuis ſa mort, ne donnent pas une idée avantageuſe de ſes moeurs, ni de ſes ſentimens. *Requieſcat tamen in pace.* La fureur & l'engouement dont il a été l'objet tendent également à leur fin, & n'iront, je crois, pas fort au delà du ſiècle où il a vêcu. Et ce ſera le ſort des écrivains du même ſiècle, qui ne pouvant ſurpaſſer ni même égaler les grands hommes du ſiècle de *Louis XIV*, ont cru ſe frayer une nouvelle route par des écarts inouis; qui ont en effet ébloui & ſéduit le vulgaire, plus commun encore parmi les grands que parmi le peuple. J'ai été témoin de cette funeſte révolution pendant plus d'un demi-ſiècle, &

je me suis souvent dit à moi-même : il seroit aisé d'entrer dans la même lice que ces athlètes, & d'y courir comme eux ; il y auroit peut-être dans les conjonctures présentes des avantages temporels à s'en promettre, & l'on a pu voir comment *Voltaire* faisoit à mon égard l'office du tentateur ; mais loin de moi un pareil dessein. J'aime mieux passer pour un génie borné, pour un homme à préjugés, que de m'illustrer en déraisonnant, & surtout en cherchant à sapper & à détruire des édifices auxquels tiennent la tranquillité & la sûreté du genre humain. Je m'en trouve bien dans ce moment où je me trouve prêt à finir ma carrière ; & tâchant de me préserver du fanatisme qui prend aujourd'hui le dessus, je jouis en paix du fruit de mes longues réflexions, & je contemple cette fluctuation perpétuelle d'opinions qui a toujours eu lieu & l'aura toujours, du même oeil dont celui qui est assis sur le bord du rivage voit l'agitation des ondes du plus perfide de tous les élémens.

M. *de Maupertuis* avoit vu le début de J. J. dans le monde, comme il y avoit vu celui de M. *d'Alembert*, & il m'a dit que tantôt il gardoit dans les compagnies le silence le plus obstiné, & tantôt il avoit une volubilité de langue qu'on ne pouvoit arrêter.

Je viens à l'occasion de cet article. Je publiois en 1759 un ouvrage périodique, intitulé: *lettres sur l'état présent des sciences & des moeurs*. Ayant trouvé chez les libraires une brochure, intitulée; *lettre de M. Jean Jacques Rousseau à M. de Voltaire*, je la lus avec avidité & je fus frappé de la force qui régnoit dans cet écrit, aussi bien que des sophismes dont il étoit rempli. Je l'insérai dans mes lettres XLIII & XLIV, en mettant sous le texte des notes.

J. J. ayant eu connoissance de cette publication, fit prendre des informations par son libraire *Marc Michel Rey*, qui m'écrivit à ce sujet le 21 juin 1760. Comment J. J. pouvoit-il s'étonner que cette lettre fut devenue publique, puisque cela ne pouvoit être arrivé

ſans ſa participation ? Mais c'étoit ſa coutume auſſi bien que celle de V. d'avouer ou de déſavouer à leur fantaiſie les impreſſions de leurs ouvrages. Quoiqu'il en ſoit, en répondant au libraire, j'écrivis auſſi à J. J. & je lui expoſai avec la véracité dont je ne me ſuis jamais écarté, comment ſon écrit étoit tombé entre mes mains. Je crus devoir profiter de l'occaſion, pour lui expoſer mes propres idées ſur le prurit, alors dominant, de traiter des matières dont la diſcuſſion ne ſervoit qu'à troubler la ſociété. Voici ma lettre.

à Berlin,
le 7 juillet 1763.

Monſieur,

Vous avez écrit à M. *Rey* pour prendre des informations au ſujet de la lettre que vous avez adreſſée à M. de *Voltaire* en 1756, & que j'ai inſérée dans mes feuilles périodiques de 1759. Je viens de parcourir nos librairies, pour voir ſi je pourrois en trouver

un exemplaire & vous l'envoyer; mais je n'ai pu la recouvrer. Ce que j'ai l'honneur de vous certifier, Monsieur, c'est que cette lettre étoit effectivement imprimée, avant que je l'aie publiée, & nos libraires la débitoient en 1758. Il n'y avoit au titre, ni lieu, ni année; le papier & les caractères, avoient tout-à-fait l'air d'une impression d'Allemagne; & elle étoit assez remplie de fautes d'impression. Je voudrois pouvoir satisfaire plus exactement au désir que vous avez de savoir comment cette lettre a été fournie à la presse; mais voilà tout ce que j'en sçais, soyez-en persuadé.

Cette lettre qui ne m'étoit point connue, (& cela n'est pas surprenant, puisqu'on ne la connoissoit pas même à Paris, lorsque je l'y ai envoyée, il n'y a pas long-tems, avec mes autres feuilles, à mon digne ami, M. l'abbé *Trublet)*, cette lettre, dis-je, me plût beaucoup; & la trouvant déja publique, mais presque ignorée, je ne fis pas scrupule d'en répandre davantage la connoissance.

J'y joignis en même tems quelques remarques au bas du texte. Je fais remettre ces deux feuilles à M. *Rey* pour vous les envoyer, dans la pensée que je puis soumettre mes remarques à la vue d'un philosophe tel que vous, sans craindre de vous aigrir, ni de vous indisposer contre moi. Sur le pied où les choses sont aujourd'hui à l'égard de ces questions, ceux qui les traitent doivent dire :

Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

Je ne prétens point vous faire un simple compliment, en vous disant, Monsieur, que je vous regarde comme un des écrivains de notre siècle, qui savez le mieux mettre en oeuvre toutes les ressources du génie & de l'expression. Vous n'éblouissez pas par de simples éclairs, comme tant d'autres qui aspirent aujourd'hui à la gloire de bien écrire; mais vous éclairez, vous touchez, vous entraîneriez, si les propositions que vous

ſoutenez ne renfermoient presque toujours l'antidote de la manière dont vous les ſoutenez. Vous donneriez envie de vous croire, ſi la choſe étoit poſſible.

Mais, Monſieur, puisque je trouve une occaſion de m'entretenir avec vous, permettez-moi de paſſer du particulier au général, de vos écrits à tous ceux des auteurs qui paſſent aujourd'hui pour faire cauſe commune, & avoir deſſein de détruire la religion, ou du-moins de l'affoiblir & de l'énerver. Prenez garde au moins que ce n'eſt pas moi qui articule cette accuſation; je la préns telle que je la trouve répandue, & je pars de-là pour vous propoſer quelques idées, ſur lesquelles je ferois bien aiſe de ſçavoir les vôtres. Je pourrai entrer dans de plus grands détails, ſi vous paroiſſez le ſouhaiter.

1) Pourquoi écrire des livres dangereux? Ce ne peut plus être pour ſe diſtinguer; la route eſt aujourd'hui trop battue. Ce ne ſauroit être par amour pour la vérité; car quelles ſont les vérités qu'on enſeigne

aux hommes! On les conduit au contraire à un doute universel, dont on a beau nier l'influence sur la pratique; elle n'est que trop réelle. Ceux qui enseignent cette doctrine destructive, peuvent vivre moralement bien, je le veux: mais des milliers de personnes que ce venin infecte, suivront-elles leur exemple? Et ne profiteront-elles pas plutôt de la licence à laquelle mènent leurs principes?

2) Le bonheur temporel des hommes me paroît dépendre de l'union aussi parfaite qu'il est possible de ces trois choses, une saine religion, une saine politique, une saine philosophie. Tout le prix de la philosophie, qui n'est d'ailleurs pas faite pour le vulgaire, consiste à épurer les deux autres sources du bonheur, la religion & la politique. Mais il semble aujourd'hui qu'elle veuille demeurer seule maîtresse & victorieuse sur les débris des deux autres. Cela ne lui réussira jamais. Les hommes ne peuvent, ni ne veulent se laisser gouverner par des

philoſophes & par la philoſophie. Il leur faut des lois & un culte fondé ſur des dogmes & des faits. Si la philoſophie rend la légiſlation plus humaine & la religion moins ſuperſtitieuſe, on lui aura les plus grandes obligations. Si elle veut renverſer le trône & l'autel, on la mépriſera, on la déteſtera.

3) C'eſt ce dont vous pouvez juger, Monſieur, par le ſoulèvement général qu'ont excité les derniers ouvrages dans leſquels on a voulu achever de lever toutes les barrières, d'affranchir les hommes de toutes les obligations. Qu'on ne diſe point que l'intolérance, l'eſprit de domination du clergé & d'autres cauſes *opprimantes* interviennent dans cette occaſion. Non; c'eſt la voix, c'eſt le cri de la nature. Oter à l'homme la religion & la légiſlation; c'eſt arracher un enfant du ſein de ſa nourrice, pour le laiſſer périr au milieu des déſerts les plus arides.

4) Abrégeons les controverſes. Je crois la religion démontrable, je la crois démontrée. Mais je n'ai rien de nouveau

à vous dire là-dessus : tout est dit. Je prens donc un autre tour. Que la religion soit ce que vous voudrez, fiction toute pure ; je vous laisse passer cette supposition. Elle demeurera toujours le lien de la société & l'appui le plus solide de la tranquillité publique. Vous dites, (je parle des philosophes anti-religieux), que les anciens législateurs se sont servi de cette invention pour réunir les hommes. Eh bien, soyez aussi sages qu'eux, profitez de cette excellente invention, pensez tout en vous-mêmes, ce qu'il vous plaira ; mais ne croyez pas avoir une vocation à renverser un édifice, après la ruine duquel les hommes n'auront plus de retraite. Que vous coûte le silence ! Rien du tout. Au lieu que vos discours & vos écrits, (ce n'est point, encore une fois, à vous, Monsieur, que je parle directement), coûtent au genre humain tout ce qu'il a de plus précieux : n'importe que ce soit une douce illusion, dès que vous n'avez à lui offrir en échange que l'in-

certitude, de tous les états de l'ame la plus incommode.

5) Un vrai ſage dit: quand je verrois tout ce que prétendent voir nos philoſophes modernes, (& il y a bien des choſes que je vois mieux, & que j'exprimerois plus fortement qu'eux, ſi je le voulois), je me garderois bien de révéler à de bonnes gens, qui n'ont que ce moyen d'être portés au bien & d'en recueillir les doux fruits, un ſecret qui les plonge ſans retour dans la plus affreuſe miſère.

6) Tout gouvernement eſt en droit de proſcrire, c'eſt-à-dire, de prohiber toutes les doctrines qu'il juge contraires au bien public. Cela eſt auſſi vrai à Conſtantinople qu'à Paris. Il eſt auſſi déraiſonnable de combattre le mahométisme que le chriſtianisme, dès qu'on n'a que l'irréligion à y ſubſtituer. Combattre *pro aris*, c'eſt combattre en même tems *pro focis*. Dès que l'autel tombe, le foyer eſt en danger. La main qui a abattu

le premier, n'épargnera pas l'autre: au-moins ne voit-on rien qui l'en empêche.

7) Cela fait voir qu'on ne ſçauroit rétorquer l'argument contre l'origine de la religion chrêtienne, & dire que les payens avoient le droit d'étouffer cette religion au berceau. Les apôtres ne venoient pas détruire purement & ſimplement, ils édifioient. C'étoit au payen à comparer les deux édifices, & à choiſir. Quel tort lui faiſoit-on en lui offrant ce choix? Ou plutôt quel avantage pour lui de quitter une religion toute impure, pour embraſſer une religion toute ſainte, telle que Pline, payen & juge, a été obligé de la reconnoître.

8) Dans le ſyſtème du déiſte; (car l'athée eſt indigne de réfutation) la religion fut-elle une doctrine humaine, doit être regardée comme un moyen, qui entre dans le plan de la providence, pour rendre les hommes meilleurs & plus heureux ici-bas. Voilà le point de vue ſous lequel tout philoſophe

& tout Prince doivent l'envisager: alors ils la respecteront, & la feront respecter.

9) Ceux qui attaquent la religion, ne le faisant pas dans la vue de procurer quelque bien aux hommes, devroient au moins consulter leurs propres intérêts qu'ils paroissent méconnoître entièrement. Les apôtres ont enduré le mépris & la persécution, pour de bonnes raisons ou pour des raisons qu'ils croyoient bonnes. Mais les incrédules n'ont aucune ombre de raison de s'attirer de la part de ceux avec qui ils vivent les traitemens qu'on leur inflige. Ils ont des talens: il y a tant d'autres moyens de les faire valoir, & de conserver avec cela l'estime publique. Mais celui qu'ils choisissent, passe l'éponge sur tous leurs talens, ou même les rend odieux. Je ne comprens rien à ce travers. J'entrevois bien qu'outre la célébrité qu'ils croyent faussement acquérir, ils s'attendent à produire une révolution dans les esprits, qui les fera passer pour les apôtres de la raison & les précepteurs du genre humain.

Mais j'ose les assurer que cela n'arrivera jamais, ni pendant leur vie, ni après leur mort; de sorte que la postérité pensera sur leur compte comme on pense aujourd'hui, & que jamais incrédule déclaré, quelque rang qu'il ait occupé, quelques talens qu'il ait eus, quelques grandes choses qu'il ait faites, ne passera pour un grand homme. Cette idée fortement gravée dans les esprits de quantité de personnes, les auroit préservés d'une foule d'écarts. Il restera toujours assez de gens sensés pour donner le ton, & pour maintenir cet axiome, c'est que *quand la religion ne seroit pas le souverain bien éternel de l'homme, elle demeureroit son souverain bien temporel.*

J'ai l'honneur d'être &c.

F. . . .

Je reçus la réponse suivante, qui mérite d'autant plus de trouver place ici, que c'est une pièce anecdote, & qu'on aime à ne rien

perdre

perdre de ce qu'a écrit ce perſonnage diſtingué.

à Montmorenci,
le 6 ſeptembre, 1760.

Il y a long-tems, Monſieur, que je vous dois une réponſe & un remercîment. Ce n'eſt ni par oubli, ni par négligence, que je ne me ſuis pas plutôt acquitté de ce devoir. Mais vous ſouhaitiez, que j'entrâſſe avec vous dans des diſcuſſions qui demandent plus de temps que mes occupations & la ſaiſon où nous ſommes ne m'en a laiſſé juſqu'ici. Il faut donc que vous me permettiez de renvoyer à un moment de loiſir la réponſe raiſonnée que vous exigez de moi, & que vous vous contentiez, quant à préſent de mon remercîment très humble à l'attention dont vous m'avez honoré.

Quoique je ſois fort éloigné de faire cauſe commune avec les philoſophes dont vous parlez, je ne ſuis pas en tout de votre avis; mais bien loin de trouver mauvais que

vous ne ſoyez pas du mien, je ne puis qu'être ſenſible à la manière obligeante & honnête dont vous le combattez. Vous penſez trop bien, ou trop mal de moi, Monſieur; vous me croyez philoſophe, & je ne le ſuis pas; vous me croyez entêté de mes ſentimens, & je le ſuis encore moins. Je ne puis pas faire que je croie ce que je ne crois pas, & que je ne croie pas ce que je crois; mais ce que je puis, c'eſt de n'être point fâché contre quiconque n'étant pas de mon ſentiment, dit le ſien ſans détour & avec franchiſe.

Au ſurplus, je doute que perſonne au monde aime & reſpecte plus ſincèrement la religion que moi, ce qui n'empêche pas que je ne déteſte & mépriſe ce que les hommes y ont ajouté de barbare, d'injuſte & de pernicieux à la ſociété. Je ne renonce pas au plaiſir de diſcuter plus au long ce ſujet avec vous. En attendant, trouvez bon, Monſieur, qu'avec la ſimplicité dont j'uſe avec

tout le monde, je vous aſſûre de ma recon-noiſſance & de mon reſpect.

J. J. Rousseau.

Tout lecteur intelligent fera de lui-même les réflexions auxquelles cette lettre donné lieu. On y voit cet art d'éluder les expli-cations qu'on renvoie à un temps indéfini, & qui ne viennent jamais; on y voit ces équivoques & ces diſtinctions entre la reli-gion & ce que les hommes y ont ajouté, au moyen desquelles on paîtrit, ſi j'oſe m'ex-primer ainſi, la religion, & la préſente, tantôt ſous une face, tantôt ſous une autre.

Je crois devoir encore dire quelque choſe de *l'Emile chrétien*. Le libraire *Neaulme* donna en 1762, une belle édition de *l'Emile* de J. J. R. qui portoit au titre: *ſuivant la copie de Paris, avec permiſſion tacite pour le libraire.* Les Etats de Hollande déſapprouvèrent cette édition; *Neaulme* fut ſur le point d'être con-damné à une forte amende, comme *Luzac*

l'avoit été pour l'impression des *oeuvres de la Mettrie*: & il n'obtint grâce qu'à condition qu'il donneroit une autre édition *d'Emile*, repurgée de tout ce qui pouvoit donner matière à ſcandale. Il me requit d'arranger cette édition, qui parut ſous ce titre: EMILE CHRÉTIEN, *conſacré à l'utilité publique*, rédigé par M. *F. . . .*, auteur du *philoſophe chrêtien*. *Neaulme* mit à la tête un avertiſſement apologétique. J'y joignis une introduction écrite dans les mêmes vues. Il réſultoit aſſez manifeſtement de là que je ne m'appropriois point l'ouvrage de M. R., & que je ne faiſois que me prêter au but ſalutaire dans lequel on donnoit cet *Emile chrétien*. Je ſubſtituai à la *confeſſion du vicaire ſavoyard* un morceau où la doctrine contraire étoit expoſée. Je mis des notes au bas du texte, & j'eus ſoin de les diſtinguer de celles qui appartenoient à l'auteur. Avec ces précautions je crus être à l'abri de tout reproche. Je me trompois. D'abord *Marc Michel Rey*, qui imprimoit tous les ouvrages

de J. J. fit une fortie furieufe contre moi, & inféra dans le journal des favans qui fe réimprimoit en Hollande un véritable libelle où il me déchiroit impitoyablement. Je préparai dans le temps une réponfe, en forme de plainte, que je voulois adreffer aux Etats-généraux. Je l'ai gardée plufieurs années en mff., & par une fuite de ma façon ordinaire de penfer, je l'ai finalement brûlée, convaincu que les démarches d'éclat ne font qu'attifer un feu qui s'éteint de lui-même. Depuis j'ai vu dans l'édition des oeuvres de *RouJeau* faite aux Deux-Ponts des notes fous le texte de fon *Emile*, où il ne me ménage pas, & qui fentent plus l'amour-propre que la philofophie. Elles peuvent repofer avec lui; & la poftérité ne s'en mettra guères en peine. Réflexion faite, j'ai jugé que j'avois eu tort de jetter ma faucille dans fa moiffon, & que je ne devois pas condefcendre à la demande de *Neaulme*. Mais je puis bien affurer aujourd'hui en confcience que je ne croyois alors violer aucun devoir, ni bleffer

aucun droit. Conclusion: je crois que *Neaulme* n'a pas eu grand débit de *l'Emile chrêtien*, mais au moins n'a-t-il pas payé l'amende.

M. le conseiller de légation, Baron *de Chambrier*, qui a passé seize ans à Berlin, depuis 1748 jusqu'en 1764, étant de retour dans sa patrie, m'écrivit dans une lettre du 13 décembre 1764. „J'ai enfin vu *Rousseau* „à la fin de l'automne. Je lui ai beaucoup „parlé de vous; il me parut d'abord fort pi- „qué de *l'Emile chrêtien*. & il me dit là-dessus, „que vous vous enrichissiez en vendant ses „ouvrages. Il dit aussi, que vous le maltrai- „tiez fort dans cet ouvrage; je ne sçai si c'est „dans la préface, ou dans les notes; qu'il „étoit surpris que vous fissiez imprimer un „ouvrage que vous dépeignez sous des cou- „leurs si dangereuses &c. Après qu'il eût „donné l'essor à sa bile, je lui dis ce qui „convenoit pour le ramener à des sentimens „plus justes & plus modérés sur votre ma- „nière de penser, & sur les motifs qui vous

„avoient engagé à la publication de cet „*Emile*; je lui fis entendre que ce projet ne „venoit point originairement de vous, & „que l'on vous y avoit engagé malgré vous."

Les traits de la bizarrerie réelle, & plus ſouvent encore affectée de J. J. R. ſont innombrables. Mais on en trouve un exemple fort amuſant dans le tome III des *mémoires de M. Goldoni*, p. 126 — 136. Ce morceau eſt trop long pour le copier, mais j'invite mes lecteurs à le chercher dans l'ouvrage que j'indique, & où il y a bon nombre d'autres choſes dignes d'attention.

MM. AUFRENE ET LE KAIN.

Je ne leur aurois peut-être pas donné place dans mes *ſouvenirs*, quoiqu'ils y entrent naturellement, ſans la mention que j'en trouve dans les *oeuvres poſthumes du Roi*, qui en porte des jugemens très judicieux, & que je m'applaudis d'avoir porté de même, lorsque je les ai vus & entendus. Ecoutons d'abord le monarque.

Dans une lettre à *Voltaire*, du 30 juillet 1774, il dit ſimplement. „J'ai vu jouer *Aufrêne* ſur notre théatre: il a joué les rôles de *Couſſi* & de *Mithridate*.“ Mais dans une lettre du 24 juillet 1775, en parlant de *le Kain*, il fait le parallèle des deux acteurs. „Je viens de voir *le Kain*, il a joué les rôles d'*Oedipe*, de *Mahomet* & d'*Orosmane*: pour l'*Oedipe*, nous l'avons entendu deux fois.

Ce comédien eſt très habile: il a un bel organe, il ſe préſente avec dignité; il a le geſte noble & il eſt impoſſible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il n'en a: mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi? Je le voudrais un peu moins outré, & alors je le croirais parfait. L'année paſſée j'entendis *Aufrêne*: peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop; je ne conſulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être d'uſage en France: cependant je n'ai pu retenir mes larmes, ni dans *Oedipe*, ni dans *Zaïre*: c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière de ces pièces, & d'autres ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, & qu'on frémit dans l'autre."

- Les repréſentations dont le Roi parle ſe firent à Potsdam; *le Kain* ne voulut jouer *Zaïre* que devant le Roi & ſa cour. J'ouis dire dans le tems que le Roi ayant déclamé devant *le Kain*, celui-ci, ſans aucune flatterie, fut extaſié de ſon talent; & je le crois

d'autant plus facilement que dans les entretiens dont le Roi m'a honoré, je lui ai entendu réciter des morceaux de poësie ou d'éloquence, qui, dans sa bouche, me paroissoient supérieurs à tout ce que j'avois entendu sur nos théatres, ou dans nos chaires.

Venons à mes *souvenirs*. J'avois eu l'honneur d'être le 24 juillet 1774 d'un grand dîner chez S. A. R. Madame la Duchesse alors régnante de Brunswick, qui m'avoit dit de ne pas manquer d'assister au spectacle du lendemain, où *Aufrêne* devoit jouer. Il fit le rôle d'*Auguste* dans *Cinna*. Il me parut un acteur, sinon parfait, au moins distingué, dans tout le cours de la pièce; mais je fus enchanté du monologue dans lequel *Auguste* délibère s'il gardera l'empire ou l'abdiquera. Il me parut qu'on ne pouvoit mieux rendre les irrésolutions & les agitations de cet empereur: j'en ai toujours conservé l'impression. Les avis furent partagés sur l'expression du fameux vers: *soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie.* Les uns trouvoient

qu'*Aufrêne* y avoit pris un ton trop familier : les autres ſoutenoient que c'étoit le vrai ton. Le jugement du Roi, qu'on vient de lire tient le juſte milieu : il falloit un peu plus d'art dans *Aufrêne ;* & un peu plus de naturel dans *le Kain.*

Après *Cinna*, on donna pour petite pièce *le Bourru bienfaiſant*, où *Aufrêne* fit le principal rôle ; & alors il me parut dans ſon véritable élément. C'étoit, ſelon moi le *non plus ultra* du bon comique.

Cette pièce qui a fait la réputation de *Goldoni*, fut donnée pour la première fois à Paris, le 24 novembre 1771, & le lendemain à Fontainebleau. Elle eut le même ſuccès à la cour & à la ville. On peut lire des détails très intéreſſans à ce ſujet dans les *mémoires de Goldoni*, tome III, p. 117, & ſuiv. Ces *mémoires* écrits avec une aimable franchiſe méritent d'être plus lus qu'ils ne me paroiſſent l'être.

Je fis connoiſſance avec M. *le Kain* avant que de le voir jouer. Un gentilhomme

Poitevin qui se trouvoit ici, invita pour l'amour de lui une nombreuse compagnie à un repas d'auberge le 19 juin 1775. Nous étions 23 convives, académiciens, officiers, secrétaires d'ambassade &c. J'étois assis à coté de L. K., à sa droite. Je fus fort content de sa conversation: il ne prit point un ton avantageux; il me raconta fort modestement, quel avoit été son premier état, & comment il avoit été conduit & formé à celui dans lequel il se trouvoit actuellement.

Le lendemain 20, je vis la représentation de *Mahomet.* J'éprouvai sans contredit une sensation qu'aucun acteur jusqu'alors n'avoit produite sur moi; & sans m'ingérer de critiquer un pareil maître de l'art, je fus très satisfait de son jeu. Mais il n'en fut pas de même le 24 où je vis *le comte d'Essex.* Il se peut que les efforts que le K. faisoit pour soutenir une pièce très médiocre le jettâssent dans l'extrêmité où il me parut donner. Le méchanisme de son action ressembloit à un tissu de fils d'archal que quelque ressort seroit

mouvoir. Ce que je remarquai de plus digne d'attention, c'étoit des ſilences par lesquels il coupoit ſes récits, & qui, ſelon moi, leur donnoient une grande force. Mais, ſomme totale, je me ſerois beaucoup plutôt laſſé de L. K. que d'*Aufrêne*, & ſi j'avois été un grand prince, j'aurois tâché d'acquérir plutôt celui-ci que celui-là. Princes & acteurs ont diſparu: je les ſuivrai de bon coeur bientôt.

M. SIMON LE FEBVRE, lieutenant-colonel dans le corps des ingénieurs, lorsqu'il mourut à Neiſſe en 1771; avoit quitté le ſervice de France pour entrer dans celui de Pruſſe, à la ſollicitation du colonel *de Balbi.*

Il étoit bon officier de théorie & de pratique; il a donné des ouvrages eſtimables ſur ſon mêtier, & a ſervi fidèlement le Roi dans tout le cours de la guerre de ſept ans. Auſſi le Roi l'aimoit-il véritablement. Il ſe ſervit de lui pour le ſiège de Schweidnitz, que M. *de Gribauval* défendoit: c'étoient deux rivaux en fait de ſyſtème ſur l'attaque & la défenſe des places. La place fut priſe.

M. *Le Febvre* fut reçu membre ordinaire de l'académie le 17 juin 1751. Il m'avoit

fait sa première visite le 21 d'avril précédent. Il rechercha mon amitié & me pria de lui rendre pendant la guerre une suite de services rélatifs à ses affaires pécuniaires & autres. Je répondis à sa confiance, & je l'ai toujours mis au nombre de mes véritables amis. J'ai la copie d'une lettre que le Roi lui écrivit, pour lui témoigner combien il étoit satisfait de ses services, l'avançant alors au grade de major, & augmentant ses appointemens. Après la guerre, il le fit lieutenant-colonel, & le chargea de conduire les travaux des fortifications de Neisse. Lorsque le Roi visita cette place en 1771, il daigna embrasser M. *le Febvre*, en l'assurant de sa constante bienveillance. Il m'écrivit à ce sujet, dans le transport de sa reconnoissance, & il me marquoit dans cette lettre qu'il comptoit de finir les travaux dans le cours de l'année; après quoi il pourroit se reposer, & peut-être même demander la permission de quitter le service. Hélas! il ne prévoyoit pas la catastrophe qui l'attendoit. Une caserne à laquelle

on travailloit s'étant écroulée, quelques ouvriers périrent sous ses ruines. Ses ennemis, depuis long-tems ses envieux, jaloux de la faveur dont le Roi l'honoroit, en prirent occasion de l'accuser d'avoir malversé, & fait des profits illicites qui avoient occasionné ce malheur. On en fit rapport au Roi; & il fut gardé dans ses appartemens. Comme il étoit d'un tempérament bouillant, sa tête s'échauffa, & il craignit la suite des procédures, surtout la honte qui pourroit y être attachée. Un soir, en soupant, il se saisit d'un couteau, & la nuit suivante, il s'en donna seize coups qui lui ôtèrent la vie. Le Roi fut touché de ce suicide, & dit: *il s'est traité plus mal que je ne l'aurois fait.* Aussi agit-il fort généreusement avec sa veuve, personne infiniment estimable, imposant seulement quelques dédommagemens pour les familles des ouvriers qui avoient péri. Ces circonstances m'ont empêché de faire son éloge dans le temps; mais je saisis l'occasion de le placer ici; mon amitié, ni même mon

mon estime pour lui n'ayant souffert aucune altération.

Je suis convaincu qu'il étoit incapable de fraude; il ne s'agiroit donc que d'avoir trop précipité la construction de ces casernes, pour arriver plutôt à son but, tel qu'il me l'avoit marqué, de se retirer ensuite du service, & de se reposer.

Je croyois finir ici cet article; mais je trouve dans ma correspondance deux lettres de M. *le Febvre* qui me paroissent trop intéressantes, pour ne pas leur accorder place ici. Elles contiennent le récit le plus circonstancié de la visite que l'empereur fit au Roi à Neisse à la fin d'août 1769. Témoin oculaire de tout ce qui se passa, M. L. F. n'en laissa échapper aucune circonstance, & se fit un plaisir de m'en instruire sans délai.

I.

Mon très digne ami,

„Je n'ai rien de plus pressé que de vous marquer l'arrivée de l'empereur à Neisse

aujourd'hui 25 août 1769, à une heure après-midi. Le Roi avoit employé la matinée à une épreuve de manoeuvre. Lorsque l'empereur arriva, le Roi se mit à la fenêtre de la grande salle du château épiscopal, & l'ayant vû descendre de son carrosse, se tourna & dit: *Je l'ai vu.* S. M. fut après cela le recevoir sur l'escalier où ils s'embrassèrent; de là elle mena par la main son auguste hôte dans ses appartemens tous ouverts. Il s'y embrassèrent de nouveau, & se mirent à parler ensemble pendant une heure & demie. L'empereur étoit arrivé avec le Prince de Saxe-Teschen: ensuite vinrent le Feld-Maréchal *de Lascy* & le comte *de Dietrichstein*, le général *de Laudon*, *Nostitz*, *Miltitz* & encore un autre. A la table du Roi, étoient l'empereur, le Prince de Prusse, le Prince Henri, le Margrave d'Anspach, les generaux autrichiens de la suite de l'empereur, les généraux *de Seidlitz & Tauenzien.* Le reste de la cour étoit à deux autres tables.

L'empereur ayant expreſſément prié le Roi de le laiſſer dans une auberge, ſous le nom de comte *de Falkenſtein*, ne voulut point monter dans le carroſſe qui lui étoit préparé pour le mener à ſon quartier. Il voulut y aller à pied malgré la pluie; c'étoit comme un lieutenant d'infanterie qui ſort de ſon auberge. Quelques momens après le Roi fut le viſiter, & ils demeurèrent enſemble depuis cinq heures du ſoir jusqu'à huit. On a cru d'abord qu'ils aſſiſteroient à la repréſentation d'un opéra-comique; mais, après avoir attendu jusqu'à ſept heures, on reçut ordre de jouer la pièce.

Ce matin 26, on a fait une manoeuvre devant LL. MM. & les troupes ont défilé enſuite devant elles dans le plus grand ordre. L'empereur a accompagné le Roi jusqu'à la réſidence: après quoi il eſt retourné à ſon quartier.

Voilà tout ce qu'il y a de nouveau pour aujourd'hui: la ſuite l'ordinaire prochain.

Je ſuis & ſerai toujours votre véritable ami.

Le Febvre.

Neiſſe,
le 26 août 1769.

II.

Monſieur & très cher ami,

Nous avons donc eu la première manoeuvre le ſamedi 26, en préſence de l'empereur & du Roi, & de toute la cour de l'un & de l'autre. Le ſoir il y a eu operette, que LL. MM. ont honoré de leur préſence. Le dimanche a été la ſeconde manoeuvre, & le ſoir operette. Le lundi 28, la dernière manoeuvre à la fin de laquelle les deux têtes couronnées ſe ſont embraſſées ſans deſcendre de cheval, & ſe ſont ſéparées en ſe proteſtant l'amitié la plus conſtante & la plus inviolable. L'une a pris le chemin de Breslau,

& l'autre celui de Königgrätz. Tout le temps que l'empereur eſt reſté ici, ils n'ont ceſſé de ſe parler & de ſe marquer la plus tendre amitié, ce dont je crois qu'il ne peut réſulter que du bien.

Je ſuis preſque dans le deſſein d'aller paſſer cet hiver à Berlin, afin d'avoir le plaiſir de vous embraſſer, peut-être auſſi cordialement que l'ont fait le Roi & l'empereur. Je ſuis & ſerai toujours de tout mon coeur, votre très bon ami,

Le Febvre."

Neiſſe,
le 2 ſeptembre 1769.

J'ai entendu S. A. R. Mſgr. le prince Henri faire le récit de cette entrevue, & donner les plus grands éloges au maintien également ſimple & noble, & aux propos judicieux de l'empereur.

Je trouve dans la correſpondance du Roi avec *Voltaire* la mention d'une ſeconde entrevue, l'année ſuivante, où les mêmes éloges

ſont pleinement confirmés. C'eſt dans une lettre datée de Potsdam le 16 ſeptembre 1770.

„Je ne fais que revenir d'une longue courſe; j'ai été en Moravie, & j'ai revu cet empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition; élevé dans le faſte, il a adopté des moeurs ſimples, nourri d'encens, il eſt modeſte; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial qu'il remplit avec ſcrupule; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire *Voltaire*, & en eſtimer le mérite.

Si vous n'êtes pas content du portrait véridique de ce Prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce Prince poſſède très bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du *Taſſe*, & le *paſtor fido* presqu'en entier. Il faut toujours commencer par-là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion,

vient la philosophie; & quand nous l'avons bien méditée, nous sommes obligés de dire, comme *Montaigne : que sçai-je!*

Voltaire répond, dans une lettre de Ferney du 12 octobre,

„Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.„

M. ANTOINE JACQUES SALLÉ, avocat au parlement de Paris.

Il avoit composé quelques ouvrages de jurisprudence, savoir *l'esprit des deux ordonnances sur les substitutions*; *l'esprit des ordonnances de Louis XIV*; *l'esprit des ordonnances & des principaux édits de Louis XV.* &c. Voyez la *france littéraire*, de 1769, tome I, p. 399. Il me les fit parvenir, & je les communiquai à M. le grand-chancelier *de Jariges*, qui les goûta, & proposa son aggrégation à l'académie, qui ne souffrit point de difficulté. Elle eut lieu le 2 de septembre, 1756, en même-tems que celle de M. *de la Grange*, comme associé externe. Je lui avois donné depuis assez long-tems l'espérance de cette aggrégation, à laquelle il fut

très fenſible, comme on peut en juger par ſa réponſe que je vais placer ici.

à Paris,
le 21 ſeptembre 1756.

Monſieur,

„Vous venez enfin de couronner vos bienfaits par l'entrée que vous m'avez procurée dans votre illuſtre académie.

Les nouvelles publiques me l'ont d'abord appris, en conſéquence de l'annonce flatteuſe & honorable que vous y avez fait inſérer, & j'en reçus la confirmation par le diplome & la lettre que M. l'abbé *Trublet* vient de me faire tenir de votre part.

Quelque ſenſible que je ſois à cette diſtinction qui m'aſſocie à tout ce qu'il y a de grand dans la littérature en Europe, je le ſuis encore davantage à la manière dont vous vous êtes prêté à me ſervir dans cette occaſion. Comment ai-je pu m'attirer le zèle & l'amitié ardente qui ont animé toutes vos dé-

marches pour moi? Qu'ai-je fait pour les mériter? Fourniſſez - moi donc quelques moyens de vous témoigner ma vive reconnoiſſance; je ne trouve point d'expreſſions aſſez fortes pour vous la rendre telle qu'elle eſt: tant il eſt vrai que la penſée eſt toujours bien au deſſous du ſentiment. Auſſi, quoique mes occupations ſemblent me clouer à cette ville, & ne point me permettre de la quitter, ſi ce n'eſt pour fort peu de temps, je ne mourrai point content, que je n'aie eu le plaiſir de vous aller embraſſer à Berlin,*), & de vous témoigner de vive voix tous les ſentimens d'eſtime, d'amitié & de reconnoiſſance qui m'uniſſent à vous pour jamais. Je connois déja votre eſprit & vos talens par vos nombreux & excellens ouvrages; mais je veux me former une idée complète de toute votre perſonne, en jouiſſant,

*) La guerre de ſept ans, qui commença préciſément alors changea bien les aſpects, & dérangea ce projet, comme tant d'autres.

du moins une fois en ma vie, du bonheur de votre vue.

Je suis très sensible aux complimens de félicitation que vous me faites de la part de M. le chancelier; je prens la liberté de lui écrire par le présent ordinaire pour le remercier.

Je vous supplie de vouloir bien remettre, & faire lecture à l'académie de la lettre ci-jointe, dans laquelle j'ai tâché de lui exprimer toute la gratitude dont je suis pénétré.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse reconnoissance &c.

Sallé.

Je vais encore placer ici une lettre du même, en date du 1 d'avril 1757, où l'on trouve un recit du supplice de *Damiens*, dont l'exactitude surpasse celle de tous les autres. Il avoit commis son attentat le 5 de janvier précédent. On a représenté

pour l'ordinaire *) ce scélérat comme insensible, d'une férocité indomtable, considérant les efforts employés pour arracher ses membres d'un oeil plus curieux qu'effrayé, &c. Je ne vois rien de tout cela dans le narré d'un témoin oculaire, fort attentif; & ce narré est beaucoup plus conforme à la nature. Ce qu'il y a de vrai, consiste dans la force de l'organisation du supplicié, qui fit durer le supplice fort au de-là des bornes ordinaires. Mais écoutons M. *Sallé*, à qui je pense que l'on peut s'en rapporter.

- - - „On nous avoit flatté que le rétablissement de notre parlement auroit lieu à la *quasimodo* prochaine, & qu'on n'attendoit pour prendre des mesures efficaces à cet effet que le supplice du malheureux qui a attenté sur la vie du Roi. Cependant aujourd'hui que ce supplice a eu lieu, nos espé-

---

*) Voyez entr'autres son article dans le *nouveau dictionnaire historique* édit. de 1786, tome III, p. 196.

rances paroiſſent s'évanouir, ou du moins s'éloigner ſur cet objet qui intéreſſe généralement tout l'état, & ſurtout les bons citoyens.

A propos de notre monſtre, peut-être ſerez-vous curieux d'apprendre les particularités de ſon ſupplice. J'en ai été témoin oculaire, & j'ai été aſſez dupe pour donner un louis d'or d'une place à une croiſée dans la place de grêve, pour le voir à mon aiſe. Il faut avoir vu les tourmens qu'il a ſoufferts pour s'en faire une idée exacte. C'eſt lundi dernier qu'il a été exécuté. Il eſt arrivé à la place de grêve vers les trois heures & demie de l'après-midi; on l'avoit conduit d'abord vis-à-vis de l'égliſe cathédrale pour y faire amende honorable, la torche au poing. Ayant demandé en entrant dans la place de grêve à monter à l'hôtel de ville, on l'y a porté. Monſieur le premier-préſident, M. *Molé*, doyen des préſidens-à-mortier, les quatre conſeillers-rapporteurs & Meſſieurs les gens du Roi l'y attendoient. Il n'y reſta

qu'un peu plus d'une demi-heure. Etant descendu au lieu de son supplice, on l'étendit sur un lit formé par des piliers de charpente bien scellés en terre & couverts de planches épaisses, élevé seulement d'environ deux pieds, pour que le patient fut à la portée du cul des chevaux. On commença par assujettir le tronc du corps sur le lit par le moyen de deux demi-cercles de fer, dont l'un prenoit au-dessus des mammelles & passoit sous les aisselles, & l'autre enveloppoit le bas du ventre. L'un & l'autre étoient attachés aux planches du lit avec vis & écrous, de manière, que le corps ainsi enveloppé ne pouvoit être dérangé, quelques secousses que souffrîssent les quatre membres. On lia ensuite les membres sur le même lit avec des cordes qui y étoient clouées. L'homme en cet état, on lui brûla d'abord la main droite, tenant le couteau fatal. De-là un des bourreaux lui arracha avec des tenailles coupantes le gras des bras & des cuisses, les molets des jambes & les deux mammelles,

en emportant la pièce, & l'autre bourreau vint ensuite, puisant avec un cueiller de fer, dans une marmite bouillante, un composé de poix - résine, de souffre & de plomb fondu, qu'il versa dans les différentes parties ouvertes par le tenaillement. Malgré le courage dont je suis armé, l'humanité prit dans ce moment le dessus; les cris affreux que le patient jettoit, m'obligèrent à quitter la fenêtre pour un moment. Je repris cependant ma place, & je vis qu'on lui délioit les membres de dessus le lit, pour les relier en rond avec une grosse corde, de la même manière à-peu-près que l'on fait un tonneau à force de bras; ce qui arracha encore à ce malheureux des cris épouvantables. On attacha les quatre membres ainsi reliés au cul de quatre chevaux neufs, après quoi on fit tirer à ces chevaux quelques petites secousses. Le maître bourreau, en vertu d'ordres par écrit qu'il avoit à la main, fit cesser pendant cinq minutes, au bout desquelles il fit recommencer quelques autres secousses, qui furent

encore interrompues pendant cinq autres minutes. Mais, après ce nouveau délai, on fit tirer tout de bon les chevaux, qui déboitèrent bien les os; mais, sans qu'il parut, au bout de plus d'une heure de travail, que les chairs & les muscles voulussent quitter; de sorte que M. le premier-président fut obligé de donner ordre que l'on coupât en partie les membres, & par ce moyen les chevaux firent le reste. Ce misérable ne mourut qu'au dernier membre qui lui fut arraché, après sept quarts-d'heure de tourmens non-interrompus. On assure, que ni à la question qui lui fut donnée le matin, ni lorsqu'il monta à l'hôtel de ville, il n'a déclaré aucun complice. Cela est bien à souhaiter pour l'honneur de la nation; mais on a bien de la peine à se le persuader, par des allarmes où l'on est sur la sureté de la personne du Roi. . . ."

Si de pareilles horreurs pouvoient être égayées, les deux traits suivans sont au moins propres à faire sourire. Je crois qu'ils

ont

ont été imprimés l'un & l'autre; mais il restera toujours assez de lecteurs pour qui ils auront le mérite de la nouveauté.

J'ai oui raconter le premier à M. *Helvetius*, lorsqu'en 1764 il dîna chez moi avec quelques académiciens. Une dame étant à une fenêtre s'en retira pour un moment, comme M. *Sallé*, disant: *je ne puis plus voir cela*, & ajoutant peu-après: *ah! les pauvres chevaux.*

L'autre trait regarde M. *de la Condamine*, curieux & ardent, qui vouloit fendre le cercle de gardes qui entouroient la place du supplice: comme on le repoussoit, un des officiers qui commandoient ces gardes, l'ayant reconnu, dit: *laissez passer Monsieur, c'est un amateur.*

M. *Sallé* est mort en 1778.

M. DE REAUMUR.

(*Réné Antoine Ferchault*, Sieur.)

Il a joui d'une célébrité bien méritée. Voyez son article dans le *nouv. dict. hist.* Il étoit de la société royale des sciences de Berlin; mais il ne fut point fait mention de lui sous la présidence de M. *de Maupertuis.* Il faut qu'il ait été un des académiciens de Paris, pour lequel il avoit conservé le plus d'éloignement, comme on en jugera par la seconde lettre que je placerai ici. La première est une réponse à celle que je lui avois écrite, à la requisition, si je ne me trompe, de M. *Bose*. Je m'en tins-là, jusqu'à une nouvelle occasion, au commencement de 1755.

I.

à Paris,
le 26 août 1751.

Il n'y a rien, Monſieur, d'auſſi flatteur que d'être eſtimé par ceux pour qui on a une très grande eſtime. Si celle que j'ai pour vous, vous étoit aſſez connue, vous jugeriez combien j'ai été ſenſible aux témoignages de la vôtre pour moi, dont eſt remplie la très obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'avois de l'intérêt, & par conſéquent de la diſpoſition à croire que toute la ſociété royale de Berlin ne penſoit pas, ni ne parloit ſur mon compte d'après ſon chef. J'ai vu avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance que vos ſentimens reſſembloient plus à ceux qu'il a eus pour moi autrefois qu'à ceux qu'il a aujourd'hui; car il y a eu un temps où perſonne ne m'a montré plus d'attachement que lui. M. *Koenig*, qui eſt ici, comme vous l'avez ſoupçonné, & avec une ſanté dont je ſuis aſſez content, n'avoit pas attendu à m'entretenir de vous,

Monſieur, jusqu'au moment où je lui ai fait part de votre lettre; ſon coeur m'avoit déja fait votre portrait plus d'une fois, & cependant je l'avois jugé vrai. Il m'a chargé de vous faire mille amitiés de ſa part. Etant ami, comme vous l'êtes de Mrs. *Koenig* & *Boſe*, je me promets que je pourrai vous compter à l'avenir parmi les miens & je me ferai gloire d'être & me dire des vôtres, & d'être avec un attachement parfait, reſpectueux, & non ſujet à des viciſſitudes, &c.

de *Reaumur.*

II.

à Paris,
le 28 janvier, 1755.

Comme ce n'a été, Monſieur, qu'en bonne fortune que j'ai reçu vos premières lettres, je n'ai oſé me plaindre à vous, lorsque vous avez ceſſé de m'en écrire; je n'ai oſé vous demander à vous-même de vos nouvelles; il a fallu me contenter d'en apprendre

par la voix du public, qui ne m'en a appris que de très agréables. Je me suis d'ailleurs flatté que je n'avois pas cessé d'être dans votre souvenir. Enfin votre lettre du 7 janvier de cette année m'a non seulement bien assuré que j'y étois, mais elle m'a fait voir de plus que j'y étois comme je desire d'y être. Vos sentimens pour moi sont exprimés dans ce que vous avez dit dans vos feuilles périodiques des mémoires sur les insectes & de leur auteur, de manière à me convaincre que c'est votre coeur qui a parlé, & qu'il vous a trop séduit en ma faveur. Si vous m'eussiez communiqué des jugemens si obligeants avant que de les livrer à l'impression, il n'est point d'instance que je ne vous eusse faite pour vous détourner de les faire paroître au grand jour. Ce n'est pas seulement parce que je crains avec raison que le public n'ait trouvé qu'il y avoit beaucoup à rabattre des éloges dont vous m'avez comblé; c'est que pour les donner vous avez eu besoin d'un courage qui me cause de véritables allar-

mes, par rapport auxquelles je ne vois pas qu'il vous soit possible de me tranquilliser. Des assurances de vous à moi de votre estime & de votre amitié sont tout ce que j'eusse desiré. Si vous n'eussiez point cherché à immortaliser mes ouvrages, j'eusse reçu sans inquiétude & avec une grande satisfaction vos souhaits d'une mesure de jours à la *Fontenelle*. Vers le milieu du mois prochain il entrera dans sa 99 année. Sa vieillesse est accompagnée de grandes privations; ses yeux ne sont pas en état de lire, ils ne voyent que confusément même les gros objets; & il ne lui reste de l'ouie pour entendre que ceux qui lui parlent presque à l'oreille. Mais sa vieillesse est exempte de douleurs; son ame a conservé sa tranquillité philosophique & une gayeté qui, quand il est avec un petit nombre d'amis, rend encore sa conversation charmante, comme elle l'a toujours été: ç'a été une de ses parties privilégiées. Je dîne avec lui deux fois la semaine, il a conservé son appetit. A un de nos der-

niers dîners, nous bûmes ensemble à votre santé de bon coeur. Avant le dîner je lui avois dit tout ce que votre lettre contient d'obligeant pour lui; il en avoit été enchanté, parce qu'il a pour vous une vraie estime; il m'a chargé de vous en assurer, & de vous faire mille remercîmens de sa part. J'en ai pour le moins autant à vous faire de celle de M. *de Mairan*, à qui j'ai lu l'article de votre lettre qui le concerne; il mérite l'idée que vous avez de lui & est très flatté de vous la sçavoir; il est plein des sentimens qui vous sont dûs. Il faut pourtant vous faire remarquer que vous faites cas d'étranges gens de ce pays-ci, de M. *de Fontenelle*, *de Mairan*, & de moi. Un article de votre lettre dont je vous tiens beaucoup de compte est celui de votre santé dont vous me parlez, vous pouvez l'avoir bonne encore pendant bien des années que je ne verrai pas, & je le souhaite pour vous & pour le public. Lorsque vous commenciez à jouir du jour, j'étois déja pensionnaire de notre académie royale

des ſciences, rien ne me fait encore appercevoir de la vieilleſſe : je ne me ſuis jamais mieux porté. Heureuſement que mon ame eſt tranquille & au deſſus de mille petites miſères qui font le malheur & la honte des gens de lettres ; & que les idées agréables ſont celles dont elle cherche à s'occuper. Rien ne troubleroit la douceur de ma vie, ſi je n'avois pas à partager les peines de mes amis, & s'ils pouvoient tous me ſurvivre. Je déteſterois la philoſophie qui m'offriroit de m'ôter ou de diminuer cette ſenſibilité. Ici les éloges publics que vous m'avez donné, me reviennent ; je crains qu'ils n'ayent des ſuites, & combien en ſerois-je affligé, quelque petites qu'elles fuſſent, vous étant très dévoué, & me faiſant gloire d'être avec un attachement que l'eſtime à fait naître, &c.

de Reaumur.

III.

à Paris,
le 23 février 1756.

- - - - *) Le dictionnaire encyclopédique, Monsieur, m'a paru, ou trop long, ou de beaucoup trop court, pour répondre à son titre. Tout ce qui est traité dans les dictionnaires actuellement existens, & qui le seroit dans tous les dictionnaires possibles, devroit s'y trouver. Mais son étendue a été poussée beaucoup trop loin, si ce n'est pas dans un dictionnaire qu'on doive apprendre les sciences. Est-il fait pour enseigner l'algèbre, la géométrie &c.?

La réduction que vous en voulez faire est un projet qui me paroit devoir être agréable au public. Les suppressions que vous annoncez dans votre programme seront, je

*) Je n'insere ici que ce qui concerne mon projet d'une encyclopédie réduite, que je venois de répandre.

crois, du goût général. Je m'imagine néanmoins que les manoeuvres des arts ne seroient pas du nombre des articles sur lesquels le retranchement devroit le plus tomber. Peut-être est-ce parce que je m'en suis occupé pendant bien des années. Je les ai étudiées avec beaucoup de plaisir; j'ai travaillé à faire des descriptions très complettes d'un grand nombre d'arts, qui eussent paru au jour il y a bien des années, si j'eusse trouvé le temps de les faire imprimer; ou si je n'eusse pas voulu en donner à la fois une suite encore plus considérable, & qui les embrassât presque tous. J'ai fait graver plus de 150 planches *in folio* qui sont des tableaux agréables, & j'en ai beaucoup d'autres qui ne sont que dessinées. J'aurois pû faire retentir mes cris dans tout le monde littéraire du vol qui m'a été fait des premières, & prendre des voies de m'en faire rendre justice. L'infidélité & la négligence de mes graveurs dont plusieurs sont morts ont donné la facilité à gens peu délicats sur les procédés

de rassembler des épreuves de ces planches; & on les a fait graver de nouveau pour les faire entrer dans le dictionnaire encyclopédique. J'ai appris un peu tard que le fruit d'un travail de tant d'années m'avoit été enlevé. J'ai mieux aimé paroître l'ignorer que de troubler mon repos en revendiquant mon bien. - - - -

M. *de Reaumur*, né en 1683, est mort en 1757.

M. l'Abbé TRUBLET.

Il fut aggrégé à l'académie le 8 de mai 1744. On peut juger par la dédicace du tome III, de l'édition de Lyon des oeuvres de M. *de Maupertuis* des anciennes & étroites liaisons d'amitié qui exiſtoient entr'eux. Cependant elles furent fort affoiblies par l'extrême attachement de l'abbé pour M. *de Fontenelle.* Dans un voyage de M. de M. à Paris, l'abbé, en feuilletant ſur ſa table la grande édition des oeuvres du Roi, faite au donjon du château, y trouva des vers obligeans pour *Fontenelle*, qu'il copia en cachette, & dont il fit enſuite un uſage qui mit M. de M. aux champs. Mais ſa patience fut à bout, lorsque les mémoires ſur la vie & les ouvrages de M. de F. parurent. „Grâces à l'abbé

„*Trublet*, lui entendis - je dire, M. de F. „n'aura pas fait un p. . . dont la postérité ne „soit instruite."

Cependant ces petits mouvemens d'indignation n'auroient pas altéré la tranquillité de l'abbé, s'il n'avoit eu l'imprudence de critiquer *Voltaire* dans ses *Essais*, & ensuite la foiblesse d'être trop sensible aux traits que cet implacable ennemi ne cessa de lui lancer. Cela lui fit quitter Paris, pour aller mourir dans sa patrie. Cependant le sarcasme tant répété,

Il compiloit, compiloit, compiloit,

convenoit bien plus à V. qu'à T. Les *essais* sont l'ouvrage d'un *penseur*, qualité que V. n'a jamais possédée. Il n'étoit pas même capable d'en sentir la finesse & la délicatesse. Mais il étoit alors le dictateur de la république des lettres: on ne parloit & ne jugeoit que d'après lui: il avoit, pour ainsi dire, une meute qui aboyoit à ses ordres.

Tous ses traits sont rouillés à présent, & enfoncés dans la fange dont il les salissoit.

La correspondance de l'abbé *Trublet* est une de celles qui ont été les plus agréables & les plus utiles pour moi. J'y trouvois le langage de l'amitié que la censure sevère qu'il exerçoit sur mes productions me rendoit encore plus précieux. Je vais en mettre ici un échantillon; en attendant qu'on forme, comme on pourra le faire après ma mort, un recueil intéressant de toutes les lettres qu'il m'a écrites.

Paris,
le 16 mai 1750.

Je n'ai reçu, Monsieur, que depuis peu de jours vos *conseils pour former une bibliothèque* . . . . J'ai été infiniment flatté du jugement que vous avez porté de mon livre, quoiqu'il me soit trop favorable. Vous avez très bien rempli l'objet de votre brochure; & une bibliothèque composée sur vos *conseils*

le feroit très bien. Permettez-moi pourtant quelques remarques fur la partie de ces *confeils* dont je puis être juge, je veux dire, les livres de goût & de belles lettres.

La *grammaire de la Touche* eft peu eftimée. Je vous fai bon gré d'avoir loué celle de l'abbé *Girard*. Les principes en font excellens, & ce font les vrais; mais l'exécution eft très défectueufe, & l'ouvrage eft plein de ridicules. On le refera quelque jour, car il faut abfolument partir delà.

Vous indiquez p.26, les *lettres fur la critique* de M. *de la Motte*. L'ouvrage qui eft une replique au livre *des caufes de la corruption du goût*, a pour titre: *réflexions fur la critique*. C'eft un chef-d'oeuvre. Vous auriez du indiquer la *digreffion* de M. *de Fontenelle fur les anciens & les modernes*, autre chef-d'oeuvre.

Il falloit dire que les *obfervations* de l'abbé des *Fontaines* ne doivent être lues qu'avec précaution. L'intérêt & la paffion conduifoient fouvent fa plume.

Vous avez trop loué les *amusemens du coeur & de l'esprit*, & le *mercure de France.* Ce dernier ouvrage va être fait à commencer au 2 tome de juin, par l'abbé *Raynal*, auteur de l'*histoire du Stadthouderat*, & de celle *du parlement d'Angleterre.* On espère qu'il fera mieux fait. Au reste vous avez fort bien caractérisé les deux histoires de cet abbé. Il travaille à un recueil d'anecdotes militaires & politiques, depuis *Charles-quint* jusqu'à la paix d'Utrecht. Je suis persuadé que cela vaudra mieux que ce qu'il a déja donné.

Les romans de Madame *de Gomez* sont très inférieurs à ceux de Mademoiselle *de Lussan.* Vous auriez du indiquer Madame *de Luz* par *Duclos*, le comte *de Cominges* & les *malheurs de l'amour* par Madame *de Tencin*, qui est aussi auteur du *siège de Calais.* Tous ceux que vous avez indiqués p. 39, l. 17. sont très médiocres, de même qu'*Atalzaïde* & ceux du marquis *d'Argens.* Vous avez aussi trop loué les *lettres Juives* & autres.

J'en

J'en dis autant des *amusemens des eaux de Spa* & d'*Aix*. On est étonné que vous ayez mis ensemble les *confessions du comte D. . .* & le *noviciat du marquis D. . . .*

Les *amours de Catulle & de Tibulle* sont peu estimés.

Il y a quelques bonnes pièces parmi celles de l'abbé *Regnier des Marais*. Le plus grand nombre est au dessous du médiocre.

Julien de Scopon est à peine connu à Paris.

Votre mot sur les *fables de La Motte* est trop fort. Rien de plus foible que celles de *Richer*. Bien des gens sont revenus sur celles de *La Motte*, & on leur rend aujourd'hui plus de justice.

Il ne faut plus parler de *Segrais* ni de *Brébeuf*.

Vous paroissez donner la supériorité à *Massillon* sur tous nos prédicateurs. Bien des gens tiennent encore pour le père *Bourdaloue*, & je vous avoue que je suis du nombre. Je vous avoue encore que j'estime

moins que vous le livre *des moeurs*, & que je ne connois personne qui n'en ait pensé comme moi.

Vous dites que l'*institution d'un prince* par *Duguet* & les *leçons de la sagesse* sont de même trempe: je crois le premier fort supérieur, malgré tous ses défauts. L'un & l'autre sont trop diffus, mais le premier l'est plus agréablement.

Les beaux-arts réduits à un même principe sont peut-être un peu trop loués par l'épithete *d'excellent*, surtout jointe à un point d'admiration.

Les *lettres de l'abbé le Blanc* paroîtront trop louées aussi, de même que les deux ouvrages de l'abbé *Pernetti*, p. 62.

Les *lettres d'une Peruvienne* sont un livre du premier rang.

Je suis persuadé que je ne vous ai point blessé en vous disant librement ce que je pense de vos jugemens sur quelques uns des

ouvrages dont vous parlez. Cette liberté eſt une nouvelle preuve de l'eſtime très parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

Trublet.

Je trouve dans une lettre du même abbé un détail ſur la fin de M. *de Fontenelle*, qui, autant que je le ſçai, n'exiſte nulle part auſſi circonſtancié: ce qui me fait croire qu'on ne ſera pas fâché de le trouver ici.

Du 24 février, 1757.

- - - - „Vous me demandez quelques détails ſur M. *de Fontenelle:* en voici. Le premier jour de l'an au matin, (je l'avois vu la veille) ſans ſe trouver plus mal qu'à l'ordinaire, il dit, qu'il vouloit recevoir les ſacremens. Le curé de ſa paroiſſe l'avoit vu vers la fin de décembre, & le croyoit encore loin de ſa fin. On fut lui dire la demande du vieillard: il vint ſur le midi, trouva M.

de F. comme il l'avoit trouvé, le loua néanmoins de son empressement, & vint l'administrer sur les cinq heures du soir. M. de F. lui avoit dit le matin, *Monsieur, vous m'entendrez mieux que je ne vous entendrai. Je vous demande les sacremens, & vous déclare que j'ai vécu & veux mourir dans l'église catholique, apostolique & romaine.* Notez que depuis un mois le vieillard étoit devenu encore plus sourd qu'à l'ordinaire, & on avoit toutes les peines du monde à s'en faire entendre. Je ne lui parlois donc presque plus, mais il me parloit, & son esprit étoit très sain. L'affoiblissement de la tête n'étoit bien sensible qu'à l'égard de la mémoire qu'il avoit presque entièrement perdue. De là quelquefois une apparence de radotage & d'imbécillité. Il fut comme à l'ordinaire les jours suivans jusqu'au 8 janvier qu'il lui prit une foiblesse. On ne s'en allarma pas beaucoup, parce qu'il y étoit sujet depuis longtems, & qu'il en revenoit très bien, au moyen de quelques legers secours. Cette

fois-ci ils furent inutiles. Il ne revint du moins que très imparfaitement, & mourut le 9 sur les cinq heures du soir. Son agonie fut longue & laborieuse. Il avoit encore des forces, & on les augmenta par des élixirs, qu'on auroit du ne lui point donner, vu leur inutilité certaine, & comme l'avoit déclaré son médecin, M. *de la Sône*, son confrère dans l'académie des sciences.

M. *de Maupertuis*, l'antipode de l'A. T. sur le compte de M. de F. m'écrivoit de St. Malo, du 7 mars suivant.

J'ai pris à la lettre les bonnes dispositions dans lesquelles M. de F. est mort. Ce n'est pas seulement sur ses messes & sur sa soif des sacremens qui les lui a fait demander avant qu'on les lui procurât, mais plus d'un an avant sa mort il s'étoit mis entre les mains d'un capucin; & d'ailleurs je ne crois pas qu'il ait jamais été profond ni ferme dans aucuns principes. Je crois donc tout simplement qu'après avoir joui de la petite gloire d'esprit fort pendant sa vie, il a voulu à sa

mort jouir des ressources & des espérances du chrêtien. Et *Voltaire* mourra de même & je ne l'en estime pas davantage."

La prédiction à l'égard de V. n'a pas été justifiée par l'événement. Mais c'est M. de M. qui a voulu être assisté par deux capucins, entre les bras desquels il seroit mort, si les bons pères n'avoient pas été à table, lorsqu'il expira; en sorte que M. *Bernaulli*, à présent Membre ordinaire de l'académie de Berlin, qui n'avoit alors que quinze ans, & qui se tenoit auprès du lit du malade, reçut son dernier soupir. J'ai dit, dans l'article de M. de M. ce que je pensois de sa religion & de sa dévotion.

Ceci me conduit à tirer de la même lettre des considérations sur la néceſſité & la nature d'une réforme en fait de religion.

„Je crois bien que nous nous rapprocherions fort sur le plan d'une bonne réforme dans la religion. Je pense déja que ce qu'on appelle *catholicisme*, s'il étoit incompatible avec la sûreté des Rois & le bonheur des

peuples, devroit être aboli, comme ne pouvant être la véritable religion, quoique je pense qu'aujourd'hui en Europe c'est le systême le plus consistant. Je pense comme vous, que lorsqu'on a voulu réformer, ce ne devoit pas être en arrachant quelques branches qui ont laissé l'arbre difforme & peu affermi: mais je ne sçai s'il auroit suffi *d'étêter* l'arbre, & s'il n'auroit pas fallu aller jusqu'à la racine. Je sens pourtant comme vous le péril de faire un peuple philosophe; mais on aura beau faire; jamais un peuple ne sera philosophe; & à quelque simplicité qu'on ait réduit le systême, les désirs & les craintes feront bientôt reparoître les anges & les démons. Il ne peut y avoir de durable que le systême qui défend de raisonner. Si l'on admet une réforme, il faudra toujours de temps en temps réformer; le systême de la religion étant en cela semblable au systême du monde qui de temps en temps a besoin d'être réparé. Cependant une bonne réforme pourroit mettre la religion en état de servir

long-temps au bonheur des hommes: mais ce ne feroit pas un moine, ni un curé de village qui feroient capables de cet ouvrage: ce feroit une aſſemblée des plus grands eſprits du ſiècle, qui, après bièn des années, feroit peut-être un bon catéchisme. Le plan ſeroit plus complet, s'il renfermoit les loix humaines avec les loix divines; & qu'on ne crût point qu'il y ait pour régler les devoirs des hommes envers Dieu une autre raiſon que celle qui doit régler les devoirs auxquels ils ſont obligés les uns à l'égard des autres. Ce ſeroit là l'ouvrage le plus grand & le plus utile qui puiſſe être fait par les hommes & pour les hommes. Notre monarque eſt le ſeul prince de la chrêtienté, qui par ſon grand génie & ſon ame dégagée de toute ſuperſtition eût pu en former & faire exécuter le projet; & je l'aurois mieux aimé que la conquête de la Siléſie."

Il y a dans tout cela bien des notions confuſes & des vues chimériques. L'aſſemblée des notables en fait d'eſprit & de ſavoir ſeroit

un fabbat, un coupe-gorge. Le Roi de Pruffe réformateur! Il a été plus fage; il a été tolérant. Un degré de fageffe fupérieur encore auroit peut être été de ne pas afficher fi décidément fon éloignement, fon mépris pour la religion.

Si après plus de trente-trois ans écoulés depuis cette correfpondance, temps que je n'ai pas paffé fans réfléchir, & au bout duquel je ne trouve aucun affoibliffement dans mes facultés intellectuelles, on me demandoit un *conclufum*. je dirois: *laiffez aller le monde comme il va*. Dans quelque contrée que vous viviez, quelque religion que vous ayiez fuccée avec le lait, vivez en honnête homme, & que vos deux grands articles, finon de foi, au moins de pratique foient la *bienveillance* & la *bienfaifance*. Si après cela, comme l'a dit l'abbé *Regnier*,

L'important de tout
Eft le gîte au bout.

Ce gîte ne doit pas caufer un moment d'inquiètude à quiconque a bien vécu.

M. l'abbé *Trublet* ayant été reçu à l'académie françoise le 13 d'août 1761, & les discours prônoncés à cette réception ayant été imprimés, il consulta ses amis, s'il lui convenoit d'envoyer ces discours à M. *de Voltaire*, après les procédés de celui-ci à son égard. L'affirmative ayant prévalu, & l'abbé probablement espérant de se mettre par là desormais à l'abri des sarcasmes du poëte, il fit cet envoi qu'il accompagna d'une lettre fort courte dont il me manda qu'il n'avoit pas gardé de minute. Elle lui valut une très ample réponse, dont il m'envoya d'abord copie. Je ne me rappelle pas qu'elle ait été imprimée, & je vais la mettre ici, parce qu'on y voit tout le talent qu'avoit V. de dorer la pointe des flêches les plus aigues. L'amour propre de T. en fut la dupe, & il prit à la lettre tout ce qui portoit l'empreinte la plus marquée de l'ironie. En me l'envoyant il y joignit des notes que je placerai au bas du texte.

au château de *Ferney*,
le 27 août 1761.

Votre lettre & votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, & votre livre vous faisoit soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre. Vous avez imprimé que je vous faisois bailler *),

*) Ceci a rapport à ce qu'on lit dans le tome IV des *essais de littérature & de morale*, Chap. *de la poësie & des poëtes*, p. 232., voici le passage entier.

Le *télémaque* est encore plus lu que la *henriade*, non qu'il vaille mieux, mais il est en prose.

La *henriade* en est plus belle, plus admirable, plus étonnante, d'être en vers: le *télémaque* en est plus agréable d'être en prose.

On a osé dire de la *henriade*, & on l'a dit sans malignité. *Je ne sai pourquoi je baille en la lisant.*

On a encore appliqué à ce poëme ce mot de la *Bruyere* sur l'opéra: *je ne sçai comment l'opéra avec une musique si parfaite & une*

& moi j'ai laissé imprimer que je me mettois à riré. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, & que je suis un mauvais plaisant; mais enfin, en baillant & en riant, vous voilà mon confrère, & il faut tout oublier, en bons chrêtiens & en bons académiciens.

---

dépense toute royale a pu réussir à m'ennuyer; & l'on a dit: *je ne sai pas comme la henriade, avec une poesie & une versification si parfaites, a pu réussir à m'ennuyer.*

Ce n'est pas le poëte qui ennuye & fait bailler dans la *henriade*: c'est la poësie, ou plutôt les vers.

Ce ne sont pas les François qui *n'ont point la tête épique*, comme le disoit M. *de Malezieu* à M. *de Voltaire*: c'est notre versification qui n'est point épique, parce qu'étant d'une part très difficile, & de l'autre ennuyeuse à la longue, du moins dans les vers alexandrins, par l'uniformité de la mesure & le retour des mêmes rimes, elle n'est pas propre aux longs ouvrages.

Je ſuis fort content, Monſieur, de votre harangue & très reconnoiſſant de la bonté, que vous avez eue de me l'envoyer. A l'égard de votre lettre, *nardi parvus onyx eliciet cadum* *). Pardon de vous citer Horace, que vos Héros, Mrs. *de Fontenelle & de la Motte* ne citoient gueres. Je ſuis obligé de vous dire en conſcience que je ne ſuis pas né plus malin que vous, & qüe dans le fonds je ſuis bon homme. Il eſt vrai qu'ayant fait réfléxion depuis quelques années qu'on ne gagnoit rien à l'être, je me ſuis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela étoit bon pour la ſanté. D'ailleurs je ne me ſuis pas cru aſſez important, aſſez conſidérable, pour dédaigner toujours certains illuſtres ennemis qui m'ont attaqué perſonnellement pendant une quarantaine d'années, & qui les uns après les autres ont eſſayé de m'accabler, comme ſi je leur avois diſputé un évêché ou une place de Fermier-général. C'eſt donc par

*) Lib. IV. od. 12. *ad virgilium.*

pure modeſtie que je leur ai enfin donné ſur les doigts. Je me ſuis cru préciſément à leur niveau: *& in arenam cùm aequalibus deſcendi,* comme dit Cicéron.

Croyez, Monſieur, que je fais une grande différence entre vous & eux; mais je me ſouviens que mes rivaux & moi, quand j'étois à Paris, nous étions tous fort peu de choſe, de pauvres écoliers du ſiècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en proſe, quelques uns moitié proſe, moitié vers, du nombre deſquels j'avois l'honneur d'être, infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compoſiteurs de riens, peſant gravement des oeufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie. Je ſens parfaitement la valeur de ce néant, comme je ſens également le néant de tout le reſte. J'imite le *Vejanius* d'Horace.

Vejanius armis
*Herculis ad postem fixis, latet abditus agro *).*

C'eſt de cette retraite que je vous dis très ſincèrement, Monſieur, que je trouve des choſes utiles & agréables dans tout ce que vous avez fait; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je ſuis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que bonhommie vaut mieux que raillerie, que votre procédé me déſarme pour jamais, & que je ſuis, Monſieur, mon cher confrère, de tout mon coeur, avec une véritable eſtime, & ſans compliment, comme ſi de rien n'étoit,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Voltaire.

---

*) Lib. epiſt. I, ep. 4. Les citations avec leurs indications ſont de V. Puèrile, oſtentation d'une érudition très ſuperficielle.

La bonhommie étoit toute du côté de l'abbé, qui fit d'abord la réponse suivante.

Paris,
ce 10 mai 1761.

Mille grâces, Monsieur, & très illustre confrère, de la réponse dont vous m'avez honoré. Elle est aussi ingénieuse qu'obligeante, & ce qui vaut bien mieux encore, elle est très gaie. C'est la preuve de votre bonne santé, la seule chose qui vous reste à prouver. Puissiez-vous la conserver longtems, & avec elle tous les agrémens & tout le feu de votre génie! C'est le voeu de vos ennemis mêmes, & s'ils n'aiment pas votre personne, ils aiment vos ouvrages. Il n'y a point d'exception là dessus, & malheur à ceux qu'il faudroit excepter.

Pour

Pour moi j'aime tout, les écrits & l'auteur, & je suis avec autant d'attachement que d'estime, Monsieur, & très illustre confrère,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Trublet.

Ces lettres excitent véritablement l'indignation d'un côté & la pitié de l'autre. Je ne pus m'empêcher de marquer à l'abbé ce que je pensois de la lettre de V.; mais il ne voulut pas être détrompé, ou le paroître.

M. HELVETIUS.

Avant que d'en venir à celui qui doit faire le sujèt de cet article, je remonte à son bisayeul, le hazard me faisant rencontrer une anecdote qui le concerne, dans l'ouvrage périodique intitulé *cahiers de lecture*, décembre 1787, p. 349.

Jean Fréderic Helvetius, premier médecin de Prince d'Orange, ayeul de celui qui a été premier médecin de la Reine de France, avoit écrit contre la poudre de sympathie du chevalier *Digby*, & dans cet écrit avoit formé des doutes sur la possibilité de la transmutation des métaux. Le 17 décembre 1766, un inconnu vint lui faire visite à la Haye, & lui dit qu'il ne pouvoit décrier la

poudre de projection, sans avoir lu les ouvrages hermétiques, & appris par eux à la connoître. Il ouvrit en même tems une petite boëte d'ivoire, lui montra un morceau très pesant d'une couleur métallique de soufre & friable, en ajoutant qu'il y avoit là de quoi faire vingt tonnes d'or. M. *Helvetius* lui en demanda la grosseur seulement d'un grain de millet, avec lequel il fit lui-même la transmutation sur du plomb, qui fut converti en or extrêmement pur. Aussi se hâta-t-il de retracter tout ce qu'il avoit écrit contre les adeptes, en publiant l'ouvrage intitulé : *vitulus aureus*, où il raconte dans le plus grand détail le fait dont on vient de lire l'abrégé.

Adrien Helvetius, fils, du précédent, après avoir été reçu docteur en médecine en Hollande, vint à Paris, sans aucun dessein de s'y fixer, & pour y voir les objets les plus dignes de son attention. Il régnoit alors

une dyſenterie épidémique : quelques guériſons qu'il opéra firent que tous les malades eurent recours à lui & qu'ils en réchapèrent tous. Louis XIV inſtruit de ces ſuccès, & connoiſſant l'importance d'un ſemblable ſpécifique pour ſes armées, acheta le ſecret d'*Helvetius* pour mille louis. Depuis lors ce ne fut plus un ſecret, & l'on ſçut que l'*ypecacuanha* poſſédoit cette vertu. *Helvetius* demeura en France, devint inſpecteur-général des hôpitaux de Flandres, & dans la ſuite médecin du Duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut en 1721, âgé de 65 ans.

Jean Claude Helvetius, ſon fils, fut conſeiller d'état, premier médecin de la Reine, inſpecteur-général des hôpitaux militaires, membre de l'académie des ſciences de Paris, & de pluſieurs autres. Il fut aggrégé à celle de Berlin le 28 d'août 1754, & mourut en 1755 à 70 ans. Il étoit auſſi re-

ſpectable par ſes vertus que par ſes connoiſſances.

Il adreſſa un de ſes ouvrages à notre académie en 1753, & inſinua le deſir qu'il auroit d'y aggrégé. Je fus chargé de lui répondre en conſéquence: ſur quoi il m'écrivit la lettre ſuivante.

„Monſieur, je ne puis aſſez vous remercier de votre bonté & de votre attention. Votre académie eſt trop illuſtre & répand trop de lumière dans toutes les ſciences pour que tous ceux qui les cultivent ne lui doivent rendre leurs hommages dans toutes les occaſions qui ſe préſentent. C'eſt dans cette vue ſeule que j'ay pris la liberté d'offrir cet ouvrage à votre académie, je m'eſtimerois fort heureux s'il pouvoit mériter ſon ſuffrage & le vôtre, & je me croirois fort honoré ſi je pouvois mériter un jour d'être aſſocié à un corps auſſi célèbre.

Je ferai ce que vous me marquez; j'écrirai à M. *de Maupertuis*, ſi je ne puis pas le

voir avant qu'il parte pour St. Malo; car il eſt encore ici, mais ſur ſon départ.

Je vous remercie d'avance de l'honneur que vous voulez bien me faire en parlant de mon ouvrage dans la *bibliothèque impartiale*: oſerois-je vous prier de me faire ſavoir dans quelle ville elle s'imprime, car cet ouvrage n'eſt pas connu ici autant qu'il le devroit être, & je veux écrire a l'imprimeur de Hollande pour qu'il me l'envoye toutes les fois qu'il paroit. Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup de choſes inſtructives, & principalement celles que vous voulez bien y inſérer. Je ſuis avec l'eſtime la plus ſingulière & l'attachement le plus reſpectueux &c.

J. Helvetius.

à Verſailles,
ce 16 août 1753.

L'aggrégation de M. *Helvetius* n'eut lieu que le 28 d'août, 1754. Voici ſa lettre de remercîment.

Monſieur,

Je ne puis trouver de termes pour marquer à votre illuſtre académie ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance. Sa bonté ne m'aveuglè pas, & ne me fait point penſer que je ſois digne de l'honneur qu'elle m'a fait: elle m'avertit que je dois redoubler mon travail afin de m'en rendre digne.

Je n'ai point encore pu avoir la bibliothèque impartiale, quoique je l'aye demandée à nos libraires, mais je me ſuis adreſſé à un libraire de Strasbourg, qui a promis de me la faire venir.

Je vous remercie d'avance de l'extrait que vous avez bien voulu faire; mais je crains qu'il ne ſoit trop flatteur; il m'excitera à redoubler mes ſoins pour mériter votre eſtime que je ſouhaite ardemment. Je ſuis &c.

J. Helvetius.

à Verſailles,
ce 10 ſeptembre, 1754.

N 4

Claude Adrien Helvetius, fils du précédent né en 1715, mort en 1771, est également connu par les excellentes qualités de son coeur, & par l'imprudence qu'il eût de troubler le repos de sa vie, en publiant un ouvrage, qui ne méritoit pas assurement ce sacrifice, où les vérités, s'il y en a, sont présentées sous un faux point de vue, & accompagnées de trivialités & de sarcasmes indécens. Il fut aggrégé à l'académie de Berlin, le 5 de janvier, 1764, je le lui notifiai, & il me fit la réponse suivante.

Monsieur,

Je sens tout l'honneur que me fait l'académie en voulant bien me placer au nombre de ses associés. S'il est dans le monde un bien desirable, c'est l'estime des hommes illustres qui la composent, c'est la faveur de l'Auguste protecteur sous les loix desquels ils vivent. Je ne me flattois pas que mes foibles talens eussent mérité l'attention de

l'académie & de sa majesté. Mais elle ne dédaigne rien, parce qu'elle suffit à tout, parce que tout est également présent à ses yeux. Quelque éblouissant que sont l'éclat des talens des ministres & des généraux qu'elle forme, il ne lui cache point le mérite presque ignoré de l'homme de lettres qui n'est pas même né sous sa domination. Le choix d'un tel monarque, celui de l'académie, légitimeroient les prétensions de l'orgueil le plus grand; ils me donnent le droit de penser favorablement de moi. On sçait trop combien ce droit est agréable & cher à notre amour propre, pour ignorer qu'en cet état notre plaisir devient la mesure de notre reconnoissance. La mienne est infinie. En vous priant, Monsieur, de vouloir bien en assurer l'académie, qu'il me soit permis de vous remercier en particulier de l'estime que vous me témoignez, & de vous dire combien j'en suis flatté. Vos ouvrages, la place que vous occupez dans l'académie, le souverain qui vous y a nommé, font assez votre

éloge. Je fais le mien, en vous disant que je crois sentir une partie de votre mérite.

Je suis avec les sentimens de la reconnoissance la plus vive & la plus respectueuse, &c.

Helvetius.

à Paris,
le 23 janvier 1764.

En 1765, M. *Helvetius* vint à Berlin. L'auteur de l'*essai sur sa vie & ses ouvrages* qui est à la tête de l'édition des Deux-Ponts de 1784, raconte ainsi ce voyage. „Il céda l'année suivante aux instances du Roi & de plusieurs Princes qui depuis long-tems l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savoit qu'il pouvoit se déterminer à voyager, les instances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit pressé de se rendre à Berlin & de voir un grand homme. Le Roi de Prusse voulut le loger & ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent &

prit pour ſa perſonne & ſon caractère l'eſtime qu'il avoit pour ſon eſprit. Il fut accueilli avec la même conſidération chez pluſieurs Princes d'Allemagne, & ſurtout à Gotha."

En effet M. *Helvetius* ſéjourna à Potsdam chez le Roi jusqu'au 18 de mai.

Le 20 je fus invité à ſouper chez Meſſeigneurs les deux Princes de Brunswick (*Fréderic* & *Adolphe* alors vivant), avec Mrs. *Helvetius*, *Euler*, *Marggraf*, *de Catt*, *Mérian*, *Touſſaint*, *Lambert*, *de Caſtillon*, *de Beauſobre*, *Bernoulli* & *Thiebault*. Le lendemain 21, M. *Helvetius* me rendit viſite avec un de Mſſrs. les comtes *de Podewils*; qui avoit fait ſa connoiſſance à Paris. Le 22 je voulus le voir à ſon auberge, (la ville de Paris), & je ne le trouvai pas. Le 23, je lui écrivis un billet pour lui offrir à dîner chez moi, en le laiſſant maître du jour. Il accepta pour le 27, & j'invitai avec lui Mrs. *Euler*, le pere & fils, *Touſſaint* & *Thiebault*. Je lui trouvai l'air tout-à-fait blaſé, les yeux éteints, la bouche un peu béante, le teint

livide, avec beaucoup d'indices de chagrin & d'humeur, ſans qu'il y eût pourtant rien qui dérogéât aux loix de la politeſſe. Je n'entendis ſortir de ſa bouche aucun trait ſaillant, mais il fit quelques récits bien exprimés. Il témoigna de l'aigreur & du reſſentiment contre M. *de Maupertuis*, l'abbé *Trublet* &c. Cela ne fit pas un repas fort gai. Avant qu'on ſe mit à table, je l'avois tiré à part pour lui recommander un parent qui étoit employé dans les fermes en France. Il me dit: *je veux bien vous confier une choſe qui ne tardera pas à être connue, mais qui ne l'eſt pas encore, c'eſt que vous allez avoir des fermes dans votre pays; & qu'ainſi ce que vous pouvez faire de mieux, c'eſt d'y appeller votre parent.* Cela prouve aſſez, ce me ſemble, que ç'avoit été le motif de ſon voyage. On l'accuſa d'avoir dit au Roi, que les payſans des villages par où il avoit paſſé, lui ſembloient trop à leur aiſe; mais je ne l'ai jamais cru capable de ce propos, tant à cauſe de ſon caractère humain & bienfaiſant, que

parce que cela n'étoit rien moins que vrai, à moins qu'il ne les eût comparés aux paysans de France. Tel est le souvenir que j'ai conservé de son voyage; phénomène rapide, comme tant d'autres dont j'ai été témoin, mais dont les suites ont pourtant été longues & fâcheuses. M. H. partit au commencement de juin.

M. le Chevalier
DE JAUCOURT.

Il fut aggrégé à l'académie en même temps que M. *Helvetius*. J'en ai toujours eu l'idée la plus avantageuse; & lors que M. *d'Alembert* étant ici, me fit entendre qu'il n'accepteroit pas la préfidence de notre académie, je lui témoignai le defir qu'elle fût conférée à M. *de Jaucourt*.

Voici fa lettre d'aggrégation, je n'ai point eu d'autre relation avec lui. Il eft mort en 1780.

à Paris.
le 7 février 1764.

„Je vous rends, Monfieur, des remercîmens particuliers pour la lettre dont vous

m'avez honoré le 12 du mois dernier; & quoique je n'aye qu'un filet de voix, je m'efforce de le mêler à basses notes à vos concerts en l'honneur du protecteur de l'académie de Prusse. Tout éclairé que vous êtes, il vous seroit bien difficile d'en trouver un autre dans le monde qui fût comme lui, beau génie, savant, poëte, historien. Mais si tenant les rênes d'un empire, il étoit encore à la fois le législateur, le défenseur, le général, l'oeconome & le philosophe de sa nation, un tel mortel seroit un prodige du dix-huitième siècle. Cet homme miraculeux que vous approchez de près, & que vous avez sous vos yeux, est donc condamné à une renommée éternelle.

Puissiez-vous jouïr longues années du bonheur de l'avoir pour maître, vous, Monsieur, surtout, qui sous ses auspices, cultivez les lettres avec tant d'honneur & de célébrité; c'est un bel avantage & qui doit vous les rendre plus délicieuses; mais quant

à moi, ce sera toujours assez *moestas agitare inglorius artes.* Accordez moi cependant, Monsieur, la continuation de votre bienveillance. Je la mérite par le cas infini que j'en fais, par ma vive reconnoissance & par le parfait dévouement, &c.

Le chevalier *de Jaucourt*

M. DE LA CONDAMINE.

J'ai dit ci-deſſus qu'on pourroit un jour tirer de ma correſpondance toutes les lettres qu'il m'a écrites, & qui formeroient, à ce que je crois, un recueil intéreſſant. Mais, ayant auſſi fait mention de la lettre où il me communiquoit un projet de pacification, que je fis mettre ſous les yeux du Roi de Pruſſe, & de ce que ce monarque me fit dire à cette occaſion, ces morceaux me paroiſſent aſſez intéreſſans pour lui donner place ici. La lettre de M. *de la Condamine* étoit de Livri près Paris, le 19 janvier, 1760.

- - - - - „S'il ne convient pas à votre correſpondance de rouler dans les circonſtances préſentes ſur des réfléxions politiques, qui pourroient ſe reſſentir des préjugés nationaux, au moins eſt-il toujours permis, décent & convenable de faire des voeux pour

la paix. Me feroit-il auffi permis de vous demander tout fimplement, fi un certain plan de pacification, vrai roman politique, mais qui n'eft pas fans mérite, & dont j'ai entendu le projet il y a plus d'un an, eft parvenu jusqu'à vous. Je commence par vous prévenir qu'il ne feroit pas du goût des proteftans zêlés, mais d'ailleurs il concilieroit presque tous les intérêts des puiffances belligérantes, feroit honneur à l'humanité, & feroit très glorieux à S. M. pruffienne.

Le gouvernement de Pologne, fa conftitution, fa manière de faire les élections, de tenir les diètes, eft fi abfurde qu'elle ne peut fubfifter. Il faut tôt ou tard que cette conftitution change. Ne vaudroit-il pas mieux que ce changement néceffaire fût l'ouvrage de la raifon & de la politique que celui d'une révolution funefte que le temps amènera tôt ou tard? Ne vaudroit-il pas mieux que tous les Princes de l'Europe s'accordâffent pour remédier au principe du mal? En voici le moyen, qui procureroit en même temps la paix à l'Europe. Il faudroit rendre le royau-

me de Pologne héréditaire, & en assurer la possession à S. M. prussienne & à sa maison, aux conditions suivantes, où tout le monde trouveroit ses avantages, hors quelques grands de Pologne parmi lesquels votre monarque a bien des partisans qui y trouveroient aussi leur compte. La Silésie, la vraie cause de la guerre, retourneroit à l'impératrice Reine; la Saxe seroit restituée comme de raison à son souverain, qui abdiqueroit la couronne de Pologne, en conservant le titre de majesté, & on le dédommageroit d'une partie de sa perte par la cession des districts du Brandebourg les plus à sa bienséance, je n'ose dire, par le duché de Magdebourg: mais on n'acquiert pas un nouveau royaume pour rien. La Poméranie retourneroit à la Suède. Pour obtenir le concours de la Russie, la puissance la plus jalouse après l'Autriche de l'accroissement de celle de la maison de Brandebourg, il faudroit bien lui faire quelques avantages par la cession d'une partie au moins de la Prusse royale, Koenigs-

berg &c. Les états éloignés de S. M. Prussienne, à l'Ouest de l'Allemagne, Cleves, Juliers, Embden, seroient, les deux premiers à la convenance du Landgrave de Hesse qui aspire à la dignité d'électeur; Embden à celle de l'électeur de Hannover. Pour la France, elle seroit trop heureuse de ne rien donner après une guerre aussi malheureuse pour elle. Tout cela est sujet à réforme, mais vous voyez le projet en gros. S. M. Pr. resteroit Roi de Prusse, électeur de Brandebourg, avec la partie de ses états confinante à la Pologne jusqu'à Berlin & son territoire; il y joindroit le royaume de Pologne devenu héréditaire; il doit être rassasié de lauriers, & il lui resteroit une ample moisson de gloire d'un autre genre, en s'occupant uniquement à faire fleurir les arts & le commerce en Pologne, à cultiver ce royaume si fertile, à policer ses nouveaux sujets, en rendant la liberté à ce peuple, qui, à la honte de l'Europe, est encore esclave, & à s'ouvrir par cela seul une nouvelle route à l'immor-

talité. Je conçois les difficultés qu'on peut opposer à ce projet; mais en est-il, qui, dans l'état présent des choses, puisse concilier des intérêts si opposés, à l'avantage de toutes les parties contractantes? C'est là sûrement le motif le plus pressant; & quand le bien de l'humanité en général, celui de la Pologne en particulier, l'épargne du sang-humain qui reste à verser pour terminer cette guerre, une ligue défensive entre l'Autriche la Pologne & la Russie, pour servir de barrière à l'Europe chrétienne contre les Turcs; quand ce ne seroient pas là les vrais motifs déterminans des parties, ce sont au moins les plus nobles prétextes à prendre pour un plan de pacification où chacun trouve son intérêt. Sans cela la ruine totale d'un des deux partis peut seule faire accepter pour le moment une paix qui ne dureroit qu'autant que son impuissance à renouveller la guerre.

Voici présentement ce que m'écrivit le secrétaire des commandemens du Roi, de Freyberg, le 8 mars, 1760.

„Depuis ma lettre écrite, j'ai été chez S. M. Je lui dis que j'avois une lettre de M. *de la Condamine* fur un plan de pacification, & qu'elle vous étoit adreffée; que vous aviez cru devoir me la communiquer. *Lifez la toute*, dit le Roi. Je l'ai lue d'un bout à l'autre, fans en omettre une feule fyllabe. On parut content de la lettre: ainfi, Monfieur, quand vous aurez des nouvelles à me communiquer, littéraires & autres, j'en ferai ufage, comme de la lettre de M. *de la Condamine*. Ce doit être un excellent homme que cet académicien.

Enfuite dans une apoftille féparée.

„Je vous écris ce petit billet pour vous dire que S. M. m'ordonne de vous marquer, que le plan de pacification ne pourroit pas avoir lieu, qu'il occafionneroit de plus grands malheurs encore, & que d'ailleurs, quoiqu'on eût mauvaife opinion de fa croyance, elle ne voudroit pas renoncer à la foi. Voilà ce qu'elle me dit encore le lendemain.

M. le Comte
FRANCOIS ALGAROTTI.
né à Venise le 11 de decembre 1712,
& mort à Pise, le 3 mai 1764.

L'abbé *Michelessi* a écrit en Italien les mémoires de sa vie, imprimés à Venise en 1770. On a imprimé à Berlin une traduction françoise de ses oeuvres, & il s'en est fait diverses éditions en Italien.

Je vis pour la première fois le comte *Algarotti* chez M. *Jordan* le 31 de juillet 1740. Ce fut lui, & non le marquis d'*Argens*, qui accompagna le Roi en Prusse, lorsqu'il alla recevoir l'hommage à Königsberg. Le monarque & le comte étoient tête-à-tête dans la même voiture. Ce n'est point dans cette occasion qu'il a été question de savoir si

Louis XV représentoit bien. Cette idée de représentation n'a jamais été appliquable à Louis XV. qui ne s'en piquoit pas. Mais on sçait à quel point Louis XIV se plaisoit à imposer, non seulement par la splendeur de tout ce qui l'environnoit, mais surtout par son extérieur & sa figure. Comme on l'exaltoit à cet égard dans une conversation avec Fréderic II, c'est alors qu'il dit: *répresentoit-il mieux que Baron?* Les mêmes mots déplacés & dénaturés n'ont plus ni sel, ni grâce.

Le comte *Algarotti* s'est toujours soutenu à la cour de Prusse par une conduite sage & par cette politique qui fait le fort de sa nation, mais qui étoit exempte de toute fausseté. Sa personne étoit aimable & sa conversation spirituelle. Il m'a donné des marques d'estime & d'affection qui ne se sont jamais démenties, & il est le seul des savans & en même-temps courtisans d'alors à qui je puisse rendre ce témoignage. Il venoit souvent chez moi, lorsqu'il faisoit son séjour

à Berlin; & depuis ſon départ, il m'a écrit très fréquemment. Je donnerai un échantillon de ſa correſpondance, comme j'ai fait à l'égard d'autres illuſtres dans les articles précédens.

à Boulogne,
ce 23 février 1760.

Monſieur,

Je me flatte que vous aurez reçu à l'heure qu'il eſt ma lettre imprimée, dans laquelle je dis la plus petite partie de ce que je devois dire d'un homme qui fait, comme vous, tant d'honneur aux lettres & aux moeurs. M. *Zanotti* vient de recevoir une lettre de M. *Birch*, par laquelle il lui mande qu'il eſt aggrégé à la ſociété royale. Je vous en fais, Monſieur, les plus vifs remercîmens, & de ſa part auſſi. C'eſt vous de qui il reconnoit tenir cette grâce-là. Il eſt vrai que vous avez recommandé à la ſociété un ſujet qui en étoit digne. C'eſt pourquoi je vous prie de

vouloir bien ajouter une seconde grâce à la première; c'eſt de le faire recevoir à votre académie. Son oncle M. *François Zanotti*, qui eſt ſecrétaire de l'inſtitut; & dont vous connoiſſez tout le mérite par les actes de l'académie qu'il vous a envoyés, mérite bien d'en être auſſi, & vous le ferez recevoir ſans doute. Oſerois-je ajouter à ces deux ſujets un troiſième, qui le mérite bien auſſi? C'eſt M. *Caldani*, profeſſeur d'anatomie à Boulogne. Je ne connois point de plus habile anatomicien que lui. Il a fait dernièrement des leçons publiques d'anatomie avec un applaudiſſement dont il n'y a point d'exemple. Il eſt le plus grand défenſeur des découvertes de M. *Haller*. Il a même publié des ouvrages ſur cela que vous aurez vu traduits en François dans les recueils de M. *Haller* même. Voilà bien des candidats. Mais ils feront plus d'honneur à l'académie que M. *Roncalli* *), que je n'aurois jamais prévu

*) M. le comte *de Roncalli*, préſident du collège de médecine à *Breſcia*, avoit été aggrégé

capable d'écrire contre l'inoculation. Pour celui-là j'ai été pouſſé à le recommander. Ceux-ci, je les propoſe *motu proprio*, pour l'honneur de l'académie même. Je vous prie de vouloir bien ſolliciter pour cela de ma part M. *Euler*, & M. le comte de *Redern*, à qui je fais les plus humbles complimens, & à tous ceux qu'il faudra pour cela.

Je viens de recevoir une lettre pour vous d'un académicien qui a auſſi fait honneur à l'académie; je vous l'envoye. J'envoye à Veniſe trois exemplaires du livre qui eſt deſtiné pour vous; ils partiront la ſemaine prochaine pour Augsbourg à l'adreſſe de M. *Gullmann*, qui prendra ſoin de vous les faire tenir.

J'ai lu dans les nouvelles publiques que vous avez prononcé l'éloge de M. *de Maupertuis:* je me flatte que vous voudrez bien

---

à l'académie le 3 de juillet 1755. Mrs. *François* & *Euſtache Zanotti* & *M. Caldani* furent reçus le 3 d'octobre 1760.

me l'envoyer. Eſt-ce que M. *de Fouchy* fera auſſi un éloge en France? Avoit-il été remis dans le catalogue des académiciens de Paris avant ſa mort?

Aurons - nous bientôt un nouveau préſident? C'eſt-à-dire aurons - nous bientôt la paix? Car je crois bien que l'un n'ira pas ſans l'autre. Je ſouhaite, pour l'honneur de l'académie que le préſident ſoit tel qu'il aſſortiſſe bien avec le ſecrétaire.

Conſervez-moi votre précieuſe amitié, & ſoyez perſuadé de tous les ſentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Algarotti.

M. DE LA BEAUMELLE.

Je ne mets point ici son article pour rappeller tous ses démêlés avec M. *de Voltaire*. Je veux indiquer seulement son passage à Berlin. Il y commit plusieurs étourderies qui donnèrent beau jeu à *Voltaire* pour l'écraser. Sa physionomie étoit revenante; il s'exprimoit bien & l'on ne peut pas dire qu'il ait eu le dessous dans ses écrits polémiques contre V. Il opposoit à de perpétuelles injures des railleries tranchantes qui redoubloient les fureurs de son antagoniste. C'étoit à-peu-près le cas de *Fréron*. Il vint à Berlin vers la fin de 1751, je reçus sa visite le 14 de janvier 1752; & je me trouvai ensuite avec lui à divers repas, la plûpart

chez M. le conſeiller privé *d'Arnim*, fils & pere des deux miniſtres d'état de ce nom. Il y avoit auſſi alors un M. *Ward*, chargé de quelque commiſſion de l'Eſpagne qui nous invita avec d'autres, entre lesquels je me rappelle M. l'écuyer *de Brand*.

Après avoir quitté l'Allemagne, il ſe retira dans les provionces méridionales de France, où, ayant appris la mort de M. *de Maupertuis*, il m'écrivit pour me demander des matériaux qu'il pût employer à la compoſition de ſon éloge. Je ne crus pas qu'il fût de la prudence de lui en fournir; & m'étant excuſé le mieux que je pus, je reçus de ſa part une lettre que je placerai ici, comme un échantillon de ſa correſpondance.

De Toulouſe,
le 3 avril 1763.

Monſieur,

Je ne reçus qu'hier votre lettre du 27 d'octobre. M. *de la Condamine* qui eſt très

exact, me l'a expédiée de Paris le 20 du passé. Je suis très fâché de ce retandement: on ne peut recevoir trop tôt ce qui vient de vous. Votre commerce est propre à m'instruire comme à m'honorer; & je vais vous prouver combien je serois ravi de le cultiver.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre imprimé; & j'attens avec une extrême impatience votre éloge de M. *de Maupertuis*. *M. de la Condamine* me l'annonce en termes qui me décourageroient du mien, si je n'étois accoutumé à me voir inférieur à tous les grands hommes. Il m'écrit que personne ne le louera plus affectueusement.

J'ai lu votre lettre à Madame *de Calonges*, Sapho octogénaire, mais qui n'a jamais eu de Phaon, l'ainée *de Montesquieu & de Maupertuis*; l'unique & digne reste du sang de *Calonges*, si noble, si beau, si Huguenot, & du petit nombre des personnes de qualité parmi lesquelles les vérités évangéliques se sont conservées. Elle a été enchantée & des choses & des mots.

J'admire comme elle, votre fermeté au milieu des périls qui vous ont environné & qui vous menacent encore. Comment pouvez-vous écrire dans des temps où il eſt ſi difficile de penſer ? Il faut que vous ayiez autant de courage que d'eſprit.

Pour moi, j'ai ſuſpendu l'édition de mon Tacite, depuis nos derniers malheurs. Qui me liroit, tandis qu'on n'eſt occupé que des gazettes ? Qui m'achéteroit, tandis que les plus riches ſont réduits au pour néceſſaire. Tous les effets royaux tombent tous les jours ; & j'y ai déja perdu douze mille francs. Si la guerre continue, je me vois dépouillé de la médiocre fortune que je m'étois faite.

Tous les mois on nous promet la paix, & tous les mois nous ſommes, ou menacés, ou accablés d'un nouvel impôt. Nous crions toujours que nous ne pouvons le payer, nous le payons pourtant. C'eſt quelque choſe d'inconcevable que les reſſources de ce royaume. Mon Dieu! quel malheur pour l'Europe ſi votre Roi en avoit un pareil!

Nous

Nous avons enfin les oeuvres du philosophe de Sans-fouci. Qu'il y a de belles chofes! Qu'il y en a de fcandaleufes! Qu'il y en a d'inégales! Si je n'étois dans la plus fainte des femaines, je dirois que l'Apollon du philofophe de Sans-fouci couche trop fouvent avec la mufe du philofophe des délices.

Ces ouvrages font propres à irriter contre lui la nation angloife, l'impératrice de Ruffie, & l'impératrice Reine. Ce n'eft point un de fes amis qui l'a publié.

Je ne doute pas qu'il ne jette quelques fleurs fur le tombeau de M. *de Maupertuis*, quoique le Sr. . . . . ne paroiffe pas propre à l'y exciter, lui qui le difpofoit à protéger M. *de Maupertuis* à fon retour.

Votre correfpondance avec lui feroit fort curieufe: il parloit librement dans fes lettres, mais je crois que dans celles qu'il vous a écrites, il y auroit bien des chofes à fupprimer.

Je n'ai pas encore vu le difcours de M. *de Pompignan* à l'académie françoife: mais on écrit de Paris qu'on n'en a pas été content.

S'il étoit ici, il feroit fort fenfible à votre admiration pour fes poëfies facrées; c'eft fon foible & fon fort: il y eft au deffus de lui-même & au deffous de *Rouffeau.* Avez-vous l'examen qu'en a fait le marquis *de Mirabeau, l'ami des hommes* & le fien. C'eft une pièce fingulière, qui prouve jusqu'où peut aller le fanatisme de l'amitié.

M. l'évêque du Puy recevra fûrement avec reconnoiffance vos hommages: je ne les lui laifferai pas ignorer. Il n'a pu réconcilier la dévotion avec l'efprit. Il s'occupe à réconcilier les théatins & les feuillàntins dans l'affemblée du Clergé. C'eft ainfi qu'on appelle les évêques qui font de l'avis de feu *Boyer*, théatin, évêque de Mirepoix, & ceux qui tiennent pour la cour, ayant en perfpective la feuille des bénéfices.

Mon éloge funèbre de votre illuftre ami ne paroîtra qu'après tous les autres. Je veux qu'il foit le plus complet, puisqu'il ne peut pas être le plus beau.

Je n'ai pas encore vu celui de M. *de Tresſan*, qui paroît pourtant à Paris, & qu'il m'avoit promis de m'envoyer.

M. l'abbé *Trublet* travaille auſſi; mais il ne ſe preſſera point: ſa maxime eſt: *ſat cito, ſi ſat bene.*

J'ai fait en dernier lieu quelques petites poëſies dont la plus longue eſt de vingt vers. J'aurai l'honneur de vous les envoyer, ſi votre réponſe m'apprend que vous continuez quelque ouvrage périodique.

La famille *de Bonafous* ſubſiſte encore à Touloufe, & celle *de Graverol* à Nismes *), ainſi que celle *de Rapin Thoyras* à Montauban. Mais les *Graverols* ont changé de religion, au moins la plus conſidérable partie; il y en a actuellement un qui a poſſédé pendant quelque temps la charge d'avocat-général du Roi à la cour des Monnoyes de Paris.

*) Ma première épouſe appartenoit aux familles *Bonafous & Graverol.*

Les Rapins sont encore bons Huguenots & ouvertement.

A propos de Huguenots, je vous prie, Monsieur, si vous avez occasion d'envoyer quelque chose à Paris de vouloir bien y joindre la brochure de feu M. *de Beausobre* sur la révocation de l'édit de Nantes. Je vous en aurai une véritable obligation. Je rédige actuellement quelques mémoires sur cette matière, que le ministre avoit agréé que je lui adressâsse.

Tout ce qui concerne les protestans de France y est approfondi. Vous avez sans doute vu, Monsieur, avec indignation comment l'abbé *de Caveirac* les a traités. Je suis bien fâché pour M. l'évêque *du Puy* qu'il ait un pareil protégé: il n'a pourtant pu encore lui faire donner une pension par l'église de France.

Oserois-je bien vous supplier, Monsieur, de m'envoyer la liste des églises françoises, qu'on appelle les églises de la dispersion? *Caveirac* assure qu'il ne sortit de France que

cinquante-mille Huguenots avec un louis d'or dans la poche.

Où eſt actuellement Madame *de Maupertuis?* Elle répondit à toutes mes condoléances: elle a laiſſé ſans réponſe la lettre où je lui demandois des matériaux pour l'éloge de ſon mari. Ce que j'ai reçu de Madame *Magon* & de Madame *de la Primeraie* eſt bien peu de choſe. Je ſuis perdu, ſi vous ne venez à mon ſecours.

Le petit *d'Arnal* ne donne point de ſes nouvelles, nous craignons qu'il ne ſoit mort.

Je ſuis avec tout le reſpect poſſible,

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

La Beaumelle.

Comme perſonne ne fournit à M. *de la B.* les ſecours qu'il demandoit, il ne fit point l'éloge de M. de M. Je l'ai perdu de vue depuis ce temps-là.

Voici des anecdotes également curieuſes & authentiques ſur le paſſage & le ſéjour de M. *de la Beaumelle* à Gotha, après avoir quitté Berlin. Elles conſtatent à la vérité les accuſations que *Voltaire* a tant répétées, mais on y voit d'un autre côté que la vengeance de *Voltaire* le pourſuivoit par tout. L'avidité de *Voltaire* pour obtenir ou plutôt pour mendier des penſions s'y manifeſte également. Une autre manoeuvre bien ſingulière dans ce genre, & que je tiens de ſource, c'eſt que ſe rendant enſuite à Munich, il ſe propoſa d'y placer des ſommes conſidérables à un intérêt exorbitant. Pour réuſſir, il mit tout ſon art à ſe rendre agréable à l'électeur, & entr'autres choſes, il commença la compoſition de *Candide*, dont il liſoit les chapîtres à ce Prince, à meſure qu'ils étoient faits. Après avoir bien bataillé pour les intérêts qu'il exigeoit, & les avoir obtenus, il trouva tout de ſuite un prétexte pour s'en aller, laiſſant-là l'électeur, & emportant ce qu'il avoit fait de *Candide*. C'eſt ce que m'a

raconté & certifié l'envoyé de Saxe qui étoit alors à la cour de Munich, & qui est encore plein de vie, lorsque j'écris ceci. Quel *Micromégas* que *Voltaire* dans tout le cours de sa vie; mais toujours *micros* en effet, & jamais *mégas* qu'en apparence! Passons aux lettres que j'ai promises.

à Gotha,
le 1 juillet 1752.

. . . . M. *de la Beaumelle* est ici depuis plusieurs semaines. L'idée avantageuse qu'il s'étoit faite d'une cour où l'on cultive les sciences & les belles-lettres lui avoit fait espérer d'être bien accueilli; mais la réception qu'on lui a faite n'a pas répondu à ses espérances. La cour qui a cru qu'il ne venoit que pour recevoir un présent, ne s'est pas fort empressée à lui faire politesse; l'étiquette qui règne ici, n'a pas permis qu'on lui accordât ce qu'on accorde ordinairement aux gentils-hommes, de sorte que se voyant

fur un pied équivoque, il a pris le parti de paſſer la plûpart du temps enfermé dans ſon auberge où il s'occupe continuellement à écrire. Il nous a fait l'honneur de nous venir voir ſouvent & de nous lire pluſieurs morceaux de ſes ouvrages, entr'autres de celui qui eſt intitulé *mes penſées*, qui eſt écrit aſſez librement & hardiment, & qui pourroit bien en France faire mettre ſon auteur à la baſtille. Il l'a conſidérablement augmenté; & il l'auroit bien voulu faire imprimer ici; mais on lui en a refuſé la permiſſion, parce qu'il n'a point voulu ſe ſoumettre au jugement de quelques cenſeurs qu'on prétendoit lui donner. Il travaille auſſi à la vie de Zoroaſtre & à un recueil des ſentimens de ce philoſophe. Il dit avoir trouvé dans notre bibliothèque des ſecours qu'il n'avoit pas trouvés dans celle de Copenhague, ni dans celle de Berlin. Ce qu'il m'en a lu m'a paru bien écrit, mais le ſtyle, comme dans tous ſes autres ouvrages eſt épigrammatique, & rempli d'antithèſes. Il a auſſi deux ou trois

cents lettres de Madame *de Maintenon* qu'il veut faire imprimer. Je lui ai demandé s'il ne fourniroit point de preuves de leur authenticité, & il m'a répondu que les faits qu'on y liroit & le ſtyle même prouveroient ſuffiſamment qu'elles étoient de cette Dame. Il ſe propoſe de joindre aux ſiennes les 60 lettres qu'on imprime en Hollande. Il nous a lu de ſes poëſies, entr'autres ſa tragédie du comte *Julien* qu'il fera repréſenter dès qu'il arrivera à Paris. Comme c'eſt un homme à projets, il a conçu celui de donner au public une édition des auteurs claſſiques françois dans laquelle il ne fera entrer que ce qu'il y a d'excellent, par exemple, quatre des meilleures pièces de *Corneille*, la *Henriade*, &c. &c. Il compte que, ſi cela lui réuſſit, cela lui rendra 30000 livres, mais comme il lui faut 4000 écus pour faire les avances, je crains bien que ce projet ne s'en aille en fumée comme tous les autres. Il a préſenté à Madame la ducheſſe le poëme de

P 5

M. *Darnaud*, intitulé *): *la jérémiade*, de la part de l'auteur même qui avoit accompagné son présent des vers suivans.

Comme au plus sensible des coeurs
Jérémie à vos pieds vient mettre ses
allarmes
Si vous favorisez ses pleurs,
Il s'applaudira de ses larmes.

Cet ouvrage n'a pas été mieux reçu que les autres qu'il á envoyés. On fait plus de cas de ce qui vient de *Voltaire*, son grand ennemi. M. de . . . pour favoriser un jeune libraire a fait imprimer le *Micromégas* qu'il avoit acheté fort cher à Paris, & y a joint quelques autres pièces tirées des mercures, l'histoire des Croisades, & un essai sur l'hi-

*) Le vrai titre est *les lamentations de Jérémie.* Les quatre vers de l'envoi ne pouvoient être plus mauvais & d'un burlesque plus pitoyable.

ſtoire de l'eſprit humain. L'auteur a déja pouſſé le dernier ouvrage jusqu'au temps de *Charles-quint*, & il en a envoyé le manuſcript à Madame la ducheſſe. Dans une de ſes dernières lettres il a inſinué qu'il ne feroit pas fâché d'être attaché à cette cour par quelque penſion. Je ne ſai ce qu'on lui a répondu, ni ce qu'on lui a envoyé en préſent, mais je ſai bien qu'on en étoit fort embarraſſé.

Gotha,
ce 29 juillet 1753.

- - - - Une veuve, nommée *Sch*. . . . qui a fait quelque ſéjour à Berlin, vient d'être chaſſée d'une des meilleures maiſons de Gotha, où elle étoit ſur un excellent pied, pour avoir volé quelques bijoux, & pour s'être conduite comme une miſérable qui n'avoit aucun ſentiment d'honneur. M. *de la Beaumelle* s'eſt aſſocié à cette avanturière, de

ſorte qu'il eſt parti d'ici avec une mauvaiſe réputation, très juſtement méritée. Il a laiſſé des créanciers qui crient beaucoup contre lui. C'eſt un homme d'eſprit à la vérité, mais qui n'a ni moeurs, ni conduite.

Je viens d'entendre lire des vers de M. *de Voltaire* au cardinal *Querini*, qui m'ont bien fait rire.

Mr. D'ALEMBERT, né en 1717, mort le 28 d'octobre 1783.

M. *d'Al.* a tenu un rang distingué parmi les savans illustres de son siècle. M. *de Maupertuis* qui avoit vu son entrée dans le monde, & ses premiers pas dans la carrière qu'il a fournie, m'a dit qu'il étoit extrêmement facétieux, & qu'il amusoit beaucoup les compagnies par le talent de contrefaire. S'il a pris depuis plus de gravité personelle, il a au moins conservé le caractère facétieux dans ceux de ses écrits qui en étoient susceptibles, & surtout dans les éloges lûs dans les assemblées publiques de l'académie des sciences. Il remporta le prix de l'académie de Berlin sur la question des *vents*, & il lui fut adjugé dans l'assemblée publique de juin 1746, où M.

de Maupertuis fut déclaré préſident. Sa correſpondance avec le Roi a duré pendant une longue ſuite d'années; & le public en jouira dans peu par l'édition qu'on exécute des oeuvres poſthumes de Frédéric II. Il y a eu quelques temps nubileux dans cette correſpondance, mais ſans aller jusqu'à la rompre. M. *d'Alembert* montroit trop à tout venant les lettres qu'il recevoit, en donnoit des copies, ou même les laiſſoit tranſpirer par la voie de l'impreſſion. Il y avoit auſſi dans l'encyclopédie des articles où ſe trouvoient des perſonalités qui avoient déplu au Roi; mais elles avoient été miſes ſur le compte de *Diderot*; ce qui avoit fort prévenu le Roi contre lui.

Lorsque la *France littéraire* parut pour la première fois, l'ordre alphabétique plaçoit M. *d'Alembert* à la tête. J'étois chez M. *de Maupertuis*, quand il la reçut. En liſant *d'Alembert (Jean le Rond)* il dit avec ſa vivacité ſingulière, *Le Rond*, *le Rond*, pour-

quoi pas *le Quarré*, *le Quarré*. Cela ne demande point d'explication.

Il y eut entre M. *d'Alembert* & *M. Euler* des controverſes géométriques pouſſées jusqu'à l'aigreur. Lorsqu'en 1758 l'académie de Berlin propoſa la queſtion: *ſi la vérité des principes de la ſtatique & de la méchanique eſt néceſſaire, ou contingente, M. d'Alembert* envoya un mémoire au concours. Le prix fut renvoyé jusqu'en 1760, & ne fut point adjugé. Effet de l'*odium geometricum*, qui vaut bien les autres eſpèces.

J'ai paſſé une journée de ma vie avec M. *d'Alembert*. Il vint voir le Roi dans l'été de 1763. Le 14 juillet au matin, je reçus ſa viſite: il étoit accompagné de M. *de Catt* & de M. *Michelet*, négociant chez qui il logeoit. De chez moi nous allâmes chez M. *Euler* & *Marggraf*. Pour mettre la journée à profit, je dis à M. *Michelet* que je viendrois dîner chez lui. M. *d'Alembert* ne s'ouvrit pas beaucoup en converſation, & ſi je n'avois pas ſçu avec qui j'étois, je l'aurois pris

pour un commis du négociant. Enſuite à l'académie: puis en voiture avec M. *Gleditſch* au jardin botanique. A ſept heures nous étions à la porte de Berlin, où M. *d'Alembert* nous quitta pour aller à Charlottenbourg, où étoit le Roi.

Avant ce temps-là & depuis nous avons été en correſpondance dans des occaſions relatives aux affaires académiques, & j'ai toujours eu ſujet de me louer de ſes procédés, reſervés à la vérité, mais polis. J'ai vu avec peine l'acharnement de quelques critiques contre lui, mais il faut avouer qu'il y donnoit priſe par ſon deſpotisme académique, & par ſes manoeuvres contre la mémoire de J. J. *Rouſſeau*, dont les zêlés partiſans prirent feu, ſurtout depuis *l'éloge de Milord Maréchal*, où il n'y avoit ni juſtice, ni juſteſſe. Je donnerai ici une de ſes lettres pour échantillon de notre correſpondance.

Mon-

Monſieur,

Vous avez bien voulu me faire offre de ſervices, en voici un que je vous prie de me rendre, s'il eſt poſſible. Un de mes amis, M. le chevalier *Turgot*, très verſé dans l'hiſtoire naturelle, deſireroit avoir des morceaux des différentes mines d'or, argent, cuivre, fer, étain, plomb, cobalt, des mines du haut & bas Hartz, du pays de Heſſe, de la Miſnie, de la Luſace, de la Saxe, de la Siléſie, & des autres états de S. M. Pruſſienne, ainſi que de la Bohème & de la Hongrie, & du ſel foſſile de Pologne. Il deſireroit auſſi avoir, outre les métaux, les différentes pierres qui les accompagnent dans les mines, telles que le quartz, ſpath, fluor, ainſi que des grenats & des topazes, dans leurs matrices. Il deſireroit enfin, s'il étoit poſſible, qu'on put y joindre certains foſſiles, tels que les cames changés en mines de fer, le lapis encrinus, des empreintes de poiſſon du comté de Mansfeld, du ſuccin & autres bitumes. M. le chevalier *Turgot* croit

qu'on ne peut mieux s'adreſſer pour avoir ces différentes pièces d'hiſtoire naturelle, qu'à M. *Jean Gottlob Lehmann*, conſeiller des mines de S. M. le Roi de Pruſſe, & docteur en médecine à Berlin. Dans le cas où M. *Lehmann* deſireroit des productions naturelles de France ou de Malte, M. le chevalier *Turgot* ſeroit à portée de lui en procurer... *).

Pardon, Monſieur, de la peine que je vous donne; mais je ſerois charmé d'obliger M. le chevalier *Turgot*, à qui l'encyclopédie a beaucoup d'obligation. Vraiſemblablement elle n'en aura plus à lui, ni à d'autres, car les ſept volumes viennent d'être ſupprimés, & le privilège retiré. J'attens toujours la paix pour avoir l'honneur de vous voir & de vous réitérer les aſſurances de la parfaite conſidération avec laquelle &c.

d'Alembert.

à Paris,
ce 19 mars, 1759.

---

*) Ce ſont des détails ſur la manière de faire l'envoi & ſur les précautions à prendre.

Je placerai ici la remarque suivante. M. *d'Alembert* n'a eu aucune part à l'envoi de M. *le Begue de Villiers* à Berlin, pour être lecteur du Roi. Il étoit mort quelques mois avant qu'il en fût question. La négociation s'est faite par le canal de l'envoyé de Prusse, M. le Baron *de Goltze*. M. *le Begue* vint à Potsdam au commencement de l'été de 1784, & y passa quelques mois. Le Roi le faisoit appeller tous les jours, il passoit une couple d'heures avec S. M. en conversation de littérature, sans faire aucune lecture. Le Roi ne lui a jamais montré ses appartements, encore moins le portrait de l'empereur *Joseph*, en disant le mot qu'on rapporte, & qui peut avoir été dit à quelque autre dans une autre occasion. Ainsi c'est pure calomnie que tout ce qu'on rapporte des prétendues indiscrétions de M. *le Begue*, & du tort que les Italiens lui ont fait auprès du Roi. Il n'a jamais reçu d'eux que des témoignages non équivoques de leur estime & de leur amitié. Il se loue surtout de M. le marquis *Lucchesini*

qui n'a pas peu contribué par ſes bons offices à déterminer la généroſité du Roi, à aſſurer au dit *le Begue* le ſort honnête de mille écus de penſion, que ſon auguſte ſucceſſeur lui a gracieuſement confirmé. Cela n'annonce point un mécontentement cauſé par des indiſcrétions. M. *le Begue* vit à Berlin, eſtimé & chéri de tous ceux qui le connoiſſent: ce qui le met bien au deſſus de tous les aſſauts de la malignité.

Je viens d'apprendre qu'il a pris des arrangemens pour ſe retirer en France avec l'agrément de S. M. & en conſervant l'équivalent de la penſion que le feu Roi lui avoit accordée.

ACHMET EFFENDI,
internonce de la porte à Berlin.

J'ai conservé un souvenir trop distinct de cette singulière ambassade pour ne lui pas donner place ici. Cet envoyé avec sa suite arriva en octobre 1763. Il s'arrêta d'abord pendant quelque temps à Weissensée, où les curieux se rendoient en foule, toujours prêts à s'écrier: *comment peut-on être Turc?* Il fit son entrée à Berlin, le 9 de novembre. Je la vis des fenêtres de M. le Baron *de Geuder*, qui logeoit sous les arbres de la ville-neuve. Rien de plus en désordre que tout le train des chariots qui formoient cette marche: il s'en exhaloit même une assez mauvaise odeur. *Achmet* & ses satellites firent des visites dans toutes les grandes maisons, avec fort peu de décence. Ils deman-

doient, ou même prenoient ce qui ſe trouvoit à leur bienſéance. Je me ſuis convaincu dans cette occaſion que les peuples imparfaitement policés ſont au deſſous des ſauvages; parce que ce qu'ils ont d'acquis leur ſert à exercer d'autant mieux leurs manoeuvres inſolentes & leurs pillages. Sous ce point de vue j'adopterois le paradoxe *de Rouſſeau*, & je ſerois diſpoſé à quitter bien des contrées de l'Europe & de l'Aſie pour aller en Amérique, ou dans les isles de la mer du ſud.

Mais ce que je veux principalement raconter ici, c'eſt l'aſſemblée extraordinaire de l'académie que le Roi fit indiquer pour le 31 décembre 1763, afin de régaler *Achmet* de tout ce qui pourroit l'intéreſſer ou l'amuſer. S. E. M. *de Hertzberg* vint en preſcrire le cérémonial. Il ne s'y trouva de la maiſon royale que M. le Marggrave Henri, depuis de Schwedt, qui exigea qu'on ne fit aucune attention à lui.

Trois académiciens allèrent recevoir *Achmet* à la deſcente du carroſſe: deux autres

l'attendirent à la porte de la ſale. J'étois l'un de ceux-ci, & au moment qu'il entra, je lui fis un compliment d'une minute, ſachant qu'il n'entendoit pas la langue dans laquelle je parlois. Sa réponſe fut de m'appliquer deux doigts ſur le front. C'eſt ce qui me fit dire à Mſgr. l'évêque *de Warmie*, qui, en badinant, vouloit me mener à l'égliſe catholique, pour recevoir la confirmation qu'il alloit y adminiſtrer, que j'avois déja été confirmé par *Achmet*.

Cet envoyé qui avoit une belle tête & une heureuſe phyſionomie, s'avança dans le parquet, & s'aſſit dans un fauteuil qu'on lui avoit préparé. Mais un moment après, il ſauta fort agilement ſur la table, & s'y aſſit vis-à-vis de moi. M. le directeur *Marggraf* commença par des expériences de chymie. Celles où par le mélange de deux liqueurs froides, on produit des efferveſcences & des détonations, firent voler quelques étincelles ſur la fourrure qui doubloit l'habillement *d'Achmet*, de ſorte qu'il recula en pouſſant

ſon derrière plus loin. Mrs. *Meckel & Sulzer* firent enſuite diverſes expériences de phyſique, en particulier avec la pompe pneumatique. *Achmet* ouvroit de grands yeux, tout cela étoit également nouveau, & probablement inſipide pour lui. Son interprète, qui ne s'y connoiſſoit guères mieux, lui en rendoit raiſon comme il pouvoit. Mais l'attention *d'Achmet* fut réveillée par la petite phiole qu'on appelle *le diable de Deſcartes.* Il vit monter & deſcendre la petite figure d'émail, comme un enfant verroit un jouet; & cela l'occupa ſi long-tems, à proportion de ſon importance, que je conſeillai à voix baſſequ'on lui en fit un préſent qu'il accepta de grand coeur. On lui annonça enſuite les expériences d'électricité que M. *Euler* le fils devoit exécuter. La machine électrique étoit à l'autre bout de la ſale. *Achmet* ſe leva & trotta le long de la table jusqu'à ce qu'il fut à portée du ſpectacle. On procéda aux expériences, mais on s'attacha à tirer des étincelles d'un turc qui ſervoit de bouffon à

l'envoyé. Celui-ci faisoit toutes sortes de grimaces & de contorsions qui divertissoient singulièrement son maître. Enfin M. *Gleditsch* le mena dans le cabinet des curiosités naturelles qui fut bientôt vu. L'assemblée avoit commencé après dix heures & finit vers une heure. L'envoyé fut reconduit avec le même cérémonial.

Dans l'assemblée ordinaire suivante, du 12 janvier 1764 un académicien qui parloit ordinairement avec emphase dit: *il faut que cette famille des effendi soit bien nombreuse: ce nom revient souvent.* On peut juger de l'effet que cela produisit.

M. GRESSET,

fut aggregé à l'académie le 2 de novembre 1747.

Il avoit été question de l'attirer à Reinsberg, avant l'avénement du Roi au thrône; mais cette négociation ne réussit pas; & le chantre de *Ververt* auroit assurément été déplacé au milieu de la cour orageuse de Sans-souci. *Voltaire* lui a décoché dans l'éloignement quelques traits, qui auroient été bien plus acérés s'ils avoient été dans quelque rivalité.

Je mettrai ici une lettre qu'il m'écrivit, d'Amiens le 25 de fevrier, 1750.

Monsieur,

L'honneur que j'ai d'être de l'académie royale de Prusse authorise aujourd'hui ma

confiance, & excufera près de vous cette importunité. On m'a mandé dans une folitude où je fuis depuis long-tems que vous avez bien voulu parler de moi dans un ouvrage, intitulé: *confeils pour former une bibliothéque choifie.* Recevez, Monfieur, tous mes remercîmens de l'honneur que vous m'avez fait, & permettez-moi de vous demander où je dois m'adreffer pour avoir un exemplaire de ce livre, auffi bien que de votre ingénieufe differtation fur les fonges *).

J'ai eu l'honneur d'envoyer, il y a quelques jours, une épître en vers à S. M. le Roi de Pruffe, & j'ai fupplié très humblement S. M. de permettre que cette pièce foit lue dans une féance de fon académie royale, au cas

*) Ce mémoire inféré dans le premier volume de ceux de notre académie, eut un fuccès fort fupérieur à mon attente. M. *de Buffon* m'en écrivit dans les termes les plus obligéans, & au bout de près de 40 ans, M. l'abbé *Raynal*, lorsqu'il eft venu à Berlin, m'en a encore parlé fur le même ton.

que ce foible ouvrage, si fort au dessous du sujet, soit honoré du suffrage de S. M.

Quis dignum possit pollenti pectore carmen
Condere pro rerum majestate.

Il ne m'est point donné de partager les travaux de votre célèbre compagnie; je me range du moins à ses premières vues, & je partage sa reconnoissance en chantant son auguste protecteur. Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici mes complimens & mes hommages pour M. *de Maupertuis*, notre illustre président.. J'ai l'honneur d'être &c.

Gresset.

Je ne trouve dans les régistres de l'académie aucune mention de la lecture de cette épître.

M. DE FONTENELLE, né en 1657, & mort en 1757.

J'ai toujours été à son égard dans les mêmes dispositions où Erasme étoit à l'égard de Socrate lorsqu'il disoit : *sancte Socrates, ora pro nobis.* Ce Socrate moderne n'auroit point bu la cigue s'il avoit vécu à Athènes ; au lieu d'irriter les Sophistes & les prêtres par des disputes sans fruit, il auroit joui tranquillement des douceurs de la vie, cultivant son esprit, déployant ses talens, mais ne s'engageant daus aucune controverse, & laissant tomber à ses traits les pieds que l'envie & la malignité lui décochoient. Voilà mon saint : ne pouvant l'égaler par d'autres endroits, je me le suis constamment proposé pour modèle dans les différentes situations où j'aurois eu d'injustes & violens adversaires à combattre. Je

ne ſai ſi cette conduite a contribué à prolonger ma carrière fort au delà de mon attente; mais je ſai bien que je n'en changerai jamais.

M. *de Fontenelle* n'étoit aſſurément pas le Saint *de Maupertuis*, il n'a peut-être jamais exiſté de caractères plus oppoſés. Tout ce qui tenoit de l'imitation de M. de F. déplaiſoit à M. de M. qui avoit pourtant fait la tentative manquée de l'imiter dans ſa *Venus phyſique* & dans ſa *lettre ſur la comète.* Lorsque je compoſai & publiai le premier volume des mémoires de notre académie, pour l'année 1745, avant l'arrivée de M. *de Maupertuis*, j'avois mis à la tête l'hiſtoire; mais le préſident fit auſſi tôt discontinuer cet uſage, que j'ai repris avec les *nouveaux mémoires*, commencés en 1770.

Quoiqu'il en ſoit, M. *de Maupertuis* fit aggréger M. *de Fontenelle* à ſon académie, le 4 de décembre 1749, avec Milord *Macclesfield* & l'abbé *de Condillac.* C'étoit proprement une petite niche qu'il faiſoit à ce Neſtor, alors dans ſa 93 année. En faiſant ma

fonction de secrétaire, je profitai de cette occasion pour exprimer de mon mieux les sentimens dont mon coeur étoit pénétré depuis si long-tems: & voici la réponse.

Monsieur,

La lettre dont vous m'avez honoré est pour moi une circonstance bien glorieuse & bien agréable de la grâce que votre académie m'a faite. Il y a long-tems que je connois votre nom illustre dans la littérature, la grande étendue & la grande variété de vos connoissances, & enfin ce qui dit tout, le choix qu'un Roi, grand connoisseur en tout genre, & qui est en grande vénération à toute l'Europe, a fait de vous pour être un acteur principal dans une académie dont il est le père & un père très tendre. Il est vrai que cette lettre qui me touche tant est beaucoup trop obligeante & trop flatteuse, ma vanité même ne peut s'empêcher d'en convenir; il faut en rabattre, & j'en rabats en effet, bien persuadé cependant que je n'en

rabats pas assez. Il y a au contraire un article que je voudrois grossir en ma faveur, c'est celui où vous me faites voir de l'estime pour les gens de lettres qui auroient des moeurs. J'avoue que je serois très flatté de n'être pas tout à fait indigne de la vôtre par cet endroit-là; mais comme vous auriez raison de la tenir à un haut prix, je serois peut-être trop téméraire d'y aspirer: du moins serai-je toujours avec beaucoup de reconnoissance & de respect, Monsieur, &c.

Fontenelle.

à Paris,
le 11 janvier 1750.

On voit qu'il n'est fait aucune mention de M. *de Maupertuis* dans cette réponse: aussi n'eus-je garde de la lui montrer.

M.

M. le Préſident
DE MONTESQUIEU.

Il fut aggrégé à l'académie le 30 juin 1746. Je ne reçus ſa réponſe que l'année ſuivante, ſans doute à cauſe de ſon ſéjour en province, lorsque la notification lui parvint.

à Paris,
le 3 juin 1747.

L'honneur infini que l'académie m'a fait, Monſieur, augmente beaucoup par l'idée que c'eſt de vos mains que je le reçois. Je vous aurai une véritable obligation, ſi vous voulez bien témoigner à l'académie, & ma ſenſibilité & ma reconnoiſſance. J'eſpère que parmi toutes les marques d'amitié que M. *de Maupertuis* m'a toujours données, il voudra bien y ajouter celle de me procurer la

vôtre; & je ne ſuis point aſſez étranger pour ignorer les choſes qui doivent me le faire deſirer. Comme je voudrois fort répondre, autant qu'il eſt en moi, au choix qu'a fait une académie que je nommerois *illuſtre*, ſi je n'en étois pas membre, & que je ne puis le faire qu'en envoyant quelque ouvrage, j'eſpère que vous, ou M. *de Maupertuis*, aurez la bonté de me faire ſçavoir en quel genre je dois envoyer, quoiqu'il n'y en ait qu'un dans lequel je puiſſe faire quelque choſe qui ſoit digne de vous; je ne pourrois guères donner que quelque morceau de belles-lettres, ou quelques petites obſervations que j'ai faites dans mes voyages. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect infini,

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Montesquieu.

Lorsque je fis dans la *bibliothéque impartiale* des extraits de son *esprit des loix*, il en fut si satisfait, qu'il m'honora d'une lettre que je ne saurois me résoudre à supprimer, convaincu cependant qu'elle est trop flatteuse & que j'en fus principalement redevable à sa politesse.

Je n'ai, Monsieur, lu que très tard le bel extrait de l'esprit des loix qui est dans la bibliothèque impartiale que j'ai fait venir de Hollande sur la seule réputation de votre nom, ayant toujours recherché vos écrits, comme l'on a coutume de chercher la lumière. Il y a long-tems que je desirois l'honneur de votre amitié, & ce n'étoit pas assez pour moi que celui d'être votre confrère. Or, Monsieur, j'ai cru voir dans cet extrait que vous aviez de la bonté pour moi; & je me suis flatté que vous n'auriez pas tant dit de bien du livre, si vous n'aviez pas eu quelque sentiment de bienveillance pour

l'auteur. Voilà, Monſieur, ce qui me détermine à vous écrire : les grands hommes comme vous ſont recherchés : on ſe jette à leur tête. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentimens de la plus parfaite eſtime,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Montesquieu.

à Bordeaux.
ce 30 ſeptembre, 1751.

M. BARBEYRAC (*Jean*),

Né à Beziers en 1674, & mort à Groningue en 1729. Il peut être placé parmi mes ſouvenirs, puisque je l'ai vu avec ſa famille à Berlin en 1724, lorsqu'il vint encore voir ſon beau père, M. le profeſſeur *Etienne Chauvin* & les autres parens de ſa femme. Cependant j'étois trop jeune alors pour avoir aucune relation perſonelle avec lui; & ce que je vais en dire eſt fondé ſur ce que j'ai appris de contemporains bien inſtruits. M. *Barbeyrac*, après avoir fait de bonnes études, ſe deſtinoit au S. miniſtère; & avoit pris en attendant une place de régent au collège françois. Après avoir fait ſes claſſes, il ſe rendoit ordinairement chez M. *Chauvin*, qui avoit pluſieurs filles aimables, dont il de-

manda & obtint l'une. Là il continuoit à lire ou à méditer, dans des appartements fort resserrés où les dames s'amusoient au jeu, d'une manière fort bruyante, & avec toute la vivacité de leur terroir natal. Il s'élévoit souvent des disputes sur le jeu, & l'on consultoit M. *Barbeyrac*, qui interrompoit sa lecture, ou sa méditation, pour juger & décider. Ces petites circonstances ne sont rien moins qu'indifférentes, puis qu'à force de réflêchir sur les coups qui étoient soumis à sa décision, il conçut le dessein de son *traité du jeu*, par lequel il a posé les premiers fondemens de sa réputation, & qui lui a valu dans la suite les vocations à Lausanne & à Groningue.

Cependant il ne pensoit pas alors à quitter Berlin: au contraire il se préparoit toujours au ministère, & quand il se crut en état de subir les examens, il se présenta: sa capacité étoit assurément plus que suffisante, mais on lui fit des difficultés sur l'orthodoxie, & l'on exigea des signatures qui le rebutèrent,

& lui firent prendre la résolution de chercher ailleurs un meilleur sort. Ces mêmes difficultés rebutèrent alors divers autres aspirans, entr'autres M. *Godefroy* & M. *Demissy*, morts l'un & l'autre dans un âge fort avancé, le premier à Dresde, le second à Londres. M. *Barbeyrac* se rendit d'abord à Lausanne, dont il fit fleurir l'académie par ses Harangues, par ses leçons & par ses ouvrages.

Il y demeura depuis l'année 1710, jusqu'à l'année 1717, où il accepta la vocation de professeur en droit à Groningue. C'est là où il a tenu un rang distingué parmi les jurisconsultes d'alors, & a été employé dans des ouvrages de droit public qui lui ont valu des récompenses considérables & honorables, de sorte qu'il a laissé une fortune à ses héritiers. Il avoit un grand fond d'érudition & travailloit avec facilité: mais son style étoit dur, & cette dureté se faisoit aussi sentir dans la manière dont il traitoit les controverses. Ses traductions de *Grotius* & de *Puffendorf* qui ont eu un grand cours, sont

aujourd'hui beaucoup moins recherchées, parce que les auteurs même qu'il a traduits, ont perdu de leur crédit. Sa *morale des pères* est intéressante par la réunion des passages qui prouvent combien ces anciens docteurs étoient peu judicieux & raisonnoient mal. Tout cela ne fait plus aucune sensation aujourd'hui.

M. *Barbeyrac* étoit fort laid & faisoit beaucoup de grimaces. Cela frappoit au premier abord. Il fit un voyage à Genève; & M. *Alphonse Turretin* lui fit les honneurs de l'académie & de l'église avec toutes les attentions dont la réputation qu'il avoit acquise, le rendoit digne. Comme ils traversoient ensemble l'église de St. Pierre, M. *Turretin* s'apperçut que les étudians suivoient en foule, & se moquoient de la figure de M. *Barbeyrac*, sur quoi il leur fit un signe très impérieux, qui contint leur pétulance.

Il avoit à Groningue les auditoires les plus nombreux dont il exigeoit le ſilence & le reſpect. Un jour il s'apperçut que les étudians n'étoient pas tranquilles & que pluſieurs rioient. Il ſe fâcha, & voyant que cela continuoit, il ſe leva pour deſcendre de chaire. Alors l'un d'eux lui fit ſigne de tâter ſa perruque dans un tel endroit. Il le fit & y trouva une ſouris morte: ſur quoi il prit la perruque & la jetta au milieu de l'auditoire. On peut juger qu'il fut alors permis de rire & qu'on s'en donna au coeur joie.

Quand il ſortoit du ſtyle didactique pour prendre celui des complimens, comme dans les dédicaces, il écrivoit alors, non ſeulement pitoyablement, mais riſiblement.

Le nouv. dict. hiſt. place ſa mort à l'année 1747, c'eſt un anachroniſme de 18 ans.

M. *Barbeyrac* avoit un frère paſteur à Tornov, près de Freyenwalde, où il mourut

en 1732, & une ſœur mariée à M. *Theremin*, paſteur de Groſszieth, dont le fils né en 1710, deſſert encore actuellement la même cure. Nous ſommes liés de l'amitié la plus étroite depuis le mois de mars 1727, où nous fûmes reçus enſemble à la communion par M. *Forneret*. Je me fais un devoir & un plaiſir d'immortaliſer cette amitié, autant que j'en ſuis capable, en l'aſſociant à mes plus chers ſouvenirs.

M. CHRISTOPHLE LOUIS DE STILL.

Il étoit général-major de cavalerie & devint curateur de l'académie, en même tems que M. *de Keith*, lorsque S. E. M. *de Viereck*, résigna cette place, & que S. E. M. *de Borcke* mourut. M. *de Maupertuis* notifia ces nominations dans l'assemblée du 13 d'avril 1747. M. *de Still* mourut le 19 d'octobre 1752, à 56 ans. Le Roi fit son éloge. Mais il ne faut pas dissimuler, qu'il lui avoit en quelque sorte donné le coup de mort par des paroles désobligeantes qu'il lui avoit dit à la face des troupes dont il faisoit la revue. *Ce n'est pas le tout*, lui dit-il: *d'étudier; il faut avoir soin de son régiment &c.* C'étoit un de ces momens d'humeur auxquels le monarque n'étoit que trop sujet & qui, dans cette

occasion étoit très déplacé, les études de M. *de Still* ne le détournant point de ses devoirs militaires. En faisant son éloge, le Roi crut apparemment dédommager les manes de ce digne officier de l'affront sensible qu'il avoit reçu. Il m'avoit accordé son estime & son amitié, dont j'ai des témoignages touchans dans plusieurs de ses lettres. En voici une qui servira d'échantillon.

Monsieur,

Excusez de grace le retardement de ma réponse à votre obligeante lettre du 27 du mois passé. L'exercice que nous avons été obligés de faire pendant tout l'été & une manoeuvre solennelle que le Prince d'Anhalt a fait exécuter à Magdebourg par plusieurs régimens, tant de cavalerie que d'infanterie, m'ont dérangé de façon à interrompre tout autre commerce. A présent que je commence à respirer, je ne remets point à vous remercier, Monsieur, de vos soins à me communiquer les productions ultérieures de l'académie, & plus sensiblement encore des

marques que vous voulez bien me donner de votre eſtime & bienveillance.

J'ai une haute conſidération, Monſieur, pour vos talents, mais je révére ſurtout vos ſentimens à l'égard de la religion & de la vertu qui en eſt le plus beau fruit. Votre *philoſophe chrêtien* m'a appris les idées que vous en avez. Une troiſième lecture que j'en fais actuellement ne m'a rien ôté du goût qui j'y trouve. Jugez après cela ſi je ne dois pas être flatté des ſentimens que vous me témoignez, & ſi je ne ſuis pas en droit de briguer & de cultiver l'amitié d'un philoſophe auſſi eſtimable. Auſſi ferai - je tout pour y réuſſir, étant avec un attachement inviolable &c.

de Still.

Acherſleben, ce 22 août 1751.

Ce ſont probablement ces ſentimens religieux, dont M. *de Still* faiſoit une profeſſion déclarée, qui l'avoient expoſé à des traits dont il auroit du mépriſer l'atteinte. Mais un coeur honnête eſt en même tems ſenſible.

M. MATY.

M. *Maty*, D. en med. à Londres, Garde du cabinet de Sloane, fut reçu à l'académie de Berlin le 15 janvier 1755. C'étoit un des hommes les plus estimables, & dont la correspondance m'a fait le plus de plaisir. Il l'entama dès l'année 1751 à l'occasion d'un écrit de son père qu'il me fit parvenir. Ce père avoit été ministre catéchiste à Amsterdam & avoit fait imprimer une explication du mystère de la trinité, qui lui attira la persécution des théologiens, & particulièrement de M. *de la Chapelle*. Il se retira auprès de son fils à Londres, où il est mort dans un âge très avancé. Voilà la lettre sus-mentionnée.

Monſieur,

Il y a long-tems que je ſouhaitois de vous connoître autrement que par vos ouvrages; & je ſuis charmé qu'il ſe préſente une occaſion d'entamer le premier avec vous un commerce dont je recueillirai tout le fruit. La lettre & le mémoire que j'oſe vous prier de vouloir bien remettre à M. *Euler* me la fourniſſent. C'eſt en liſant l'excellent journal qu'on vous attribue, & que nous ne manquons pas de nous procurer ici, que mon père ſe ſentit porté à apliquer à la belle découverte de votre ſavant ami, un calcul qu'il avoit employé avec ſuccès en d'autres occaſions, & qui lui a procuré encore la démonſtration de la propoſition trouvée par M. *Euler*. Il a cru lui en devoir la première communication, & je me ſuis flatté qu'en qualité de confrère dans la même carrière, il m'étoit permis de faire paſſer ce petit paquet par vos mains. Les expreſſions obligeantes & peu méritées dont vous vous êtes ſervi à mon égard dans vos lettres à M.

Deſchamps m'ont inſpiré une nouvelle confiance, & j'ai cru que vous ne refuſeriez pas le commerce de celui à qui vous avez accordé quelque eſtime. Ami des lettres & ſurtout de l'humanité, s'il ſuffit pour devenir le vôtre de joindre aux ſentimens du coeur l'envie la plus ſincère de ſe rendre utile, j'oſe me flatter, de pouvoir prétendre à ce titre malgré l'éloignement des ſituations & des circonſtances. Rapprochons, s'il ſe peut, les unes & les autres, & en me fourniſſant les moyens de pouvoir vous rendre ici quelque ſervice, permettez-moi de vous prouver combien je ſuis, &c.

Maty.

Londres,
ce 20 d'août 1751.

Lorsque M. *Maty* fut aggrégé à l'académie de Berlin, il m'écrivit la lettre ſuivante.

De

De Londres,
ce 22 février 1755.

Monſieur,

Je voudrois qu'il me fût poſſible de vous exprimer combien je ſuis ſenſible à la grâce que l'académie de Berlin vient de me faire, & aux témoignages de cordialité, que vous me donnez dans votre lettre. Si jamais la vanité fut excuſable, c'eſt lorsqu'un corps reſpectable daigne ſans ſollicitation accorder ſes honneurs. Le plaiſir le plus pur, c'eſt celui qu'on goûte en étant loué d'un homme qui l'eſt de toute l'Europe. J'ai beſoin de me tenir en garde contre des ſentimens auſſi flatteurs, & de me dire inceſſamment que ce qu'on m'accorde eſt plutôt un engagement à mieux faire qu'une récompenſe de ce que j'ai fait. Du côté du zêle & des efforts, je me crois moins en défaut que de celui des talens & des forces. Le travail auquel je ſuis engagé ne me permet pas d'acquérir ce qui me manque; & je paſſe les années de la vie

où l'on peut apprendre dans une succession rapide d'objets qui amusent l'ame sans la nourrir. Ne me souhaitez de grâce, Monsieur, ni un esclavage durable, ni une vie poussée au dernier période. Si j'avois des desirs à faire, ils seroient d'un autre genre; & au lieu de l'art d'Esculape que, Dieu merci, je tâche d'exercer *parcissime* sur moi-même, j'aurois recours à celui des fées. Souvent je me mets en possession de leur baguette, & je vole de lieu en lieu jouir pour quelques instans du commerce & des lumières de ceux qui veulent bien me lire. Mes nouveaux confrères seroient les premiers que je voudrois visiter. Vous seriez mon introducteur aux séances académiques. Ici j'admirerois ce génie vaste qui parcourt d'un coup d'oeil la nature, & dont la route marquée comme celle de la messagère des dieux par des éclairs, illustre & embellit tous les objets qu'elle touche. Là le mathématicien se proportionnant à ma foiblesse, m'apprendroit, sinon les mystères & les finesses de

l'analyse, du moins l'esprit de ce calcul & la hardiesse de l'employer aux sujets qui paroissent le plus s'y refuser. Le physicien me prêtant ses microscopes ou plutôt sa patience & ses mains me découvriroit de nouveaux mondes dans les moindres atomes, & les opérations les plus secretes de l'économie animale dans des vaisseaux infiniment déliés. Le littérateur, remontant de siècle en siècle & de peuple en peuple, me dévoileroit leur relation, leur consanguinité & leur origine. Interprête commun de tant de savans, vous m'instruiriez à les entendre. J'aurois recours à vos lumières & à votre expérience pour m'apprendre à soutenir un fardeau que je trouve si pesant & qui vous pèse si peu. Vous me diriez comment, au milieu de tant de charges, d'occupations & d'honneurs, vous avez pu fournir une carrière aussi variée & aussi vaste. Philosophe, critique, littérateur, vous avez montré dans tous les genres l'art d'être exact sans sécheresse, & aimable sans legéreté. L'attelier du maître seroit

ouvert au disciple; il vous presseroit, pour l'intérêt du public & pour le sien, de ménager votre santé & vos efforts, vous l'exhorteriez à redoubler les siens. *Disce a me virtutem verumque laborem*, lui diriez-vous: & dans le sentiment de ma foiblesse, je vous répondrois avec deux poëtes: *parce, precor, quid enim contendat hirundo cycnis?*

Pardon, Monsieur, si je me suis laissé aller à une aussi douce illusion. La correspondance dont vous me flattez sera, je l'espère, une réalité. Ce sera avec un plaisir véritable que j'embrasserai les occasions de vous être utile dans nos quartiers; & je prendrai la liberté de m'adresser à vous pour apprendre des nouvelles de ce qui m'intéresse le plus dans le nord, je veux dire, de l'académie.

Fourni depuis long-tems des volumes qu'elle publie, j'en attens impatiemment un nouveau. Celui de 1752 est je crois, le dernier qu'elle ait publié. Quand celui de 1753 doit-il paroître? En quel nombre de volumes

consiste le recueil des pièces pour les prix? J'espère que ceux qui ont travaillé pour le nouveau, je veux dire sur le *tout est bien* de Pope, ont lu les essais posthumes de son philosophe & de son guide. C'est, quoi qu'en dise *Warburton*, le meilleur commentaire de *l'essai sur l'homme*. Le titre de la pièce lue à votre dernière séance publique, sur l'exagération des plaintes qu'on fait contre le cuivre, a fort piqué ma curiosité. Il y a long-tems que je crois qu'on pousse sur ce sujet les craintes à l'excès. Cette dissertation paroîtra-t-elle séparément & bientôt. J'ai quelques informations à vous demander sur notre mathématicien *Moivre* qui, avant sa mort, m'avoit prié d'écrire sa vie, & qui m'avoit promis des mémoires dont il n'a pu me dicter que le commencement. Il étoit de votre académie: quand y fut-il admis? A-t-il donné quelque mémoire. Si à votre loisir vous daignez m'honorer d'une réponse sur ces diverses questions, vous me fourni-

riez de nouveaux motifs de reconnoiſſance & d'attachement.

J'ai écrit à mon libraire de la Haye d'envoyer inceſſamment trois exemplaires de mon journal reliés à Berlin & de vous les adreſſer. L'un eſt pour l'académie, le ſecond pour le préſident, daignez accepter le troiſième.

Je n'ai pas manqué, Monſieur, de m'acquitter des commiſſions que vous m'avez données pour vos amis de Londres. Tous ſont extrêmement ſenſibles à votre ſouvenir & aux marques de tendreſſe que vous leur donnez. Tous m'ont prié de vous aſſurer des leurs. M. *des Champs* a été un peu indiſpoſé cet hiver, mais ſe porte actuellement bien. Minerve & Vénus partagent ſes inſtans; je ne ſais quelle des deux divinités emporte la balance. Son épouſe eſt très aimable; il a déja un fils, & ſa famille pourroit bien s'augmenter dans peu. M. *Demiſſy* eſt du plus aimable caractère qu'on puiſſe ſouhaiter. Il vit ſans ambition, tout entier à la littérature. Quelques ſingularités relè-

vent la bonté essentielle de son caractère. Le D. *Birch*, avec qui & M. *Demissy* j'ai une société hebdomadaire, est un homme infiniment instruit de toutes les parties de la littérature, & surtout de la moderne. M. *Durand* . . . mais vous le connoissez par ses écrits & par ses lettres. Je lui ai envoyé votre lettre, & la lui aurois portée moi-même, sans l'espace prodigieux qui nous sépare. Adieu, mon cher Monsieur, pardonnez-moi le longueur de cette épître. Je ne saurois finir sans vous témoigner ma reconnoissance de ce que vous me dites au sujet d'un père à qui je dois tout. Je lui ai fait part de ce qui le regarde, & il me charge de vous témoigner combien il honore vos talens & a de reconnoissance de votre manière de penser. Que les gens de votre robe ne vous ont-ils ressemblé! Mais je m'oublie; adieu, encore un coup, Monsieur, je suis sans réserve avec les sentimens d'une respectueuse estime &c.

M. Maty.

P. S.

J'ai appris par les nouvelles qu'on avoit commencé à inoculer à Berlin. Oserois-je vous demander, si l'opération a pris, & si l'on a dessein de la reprendre au printems? Quel a été le plus grand froid chez vous? Quelques observateurs ont trouvé 14 par le Therm. de Fahrenheit, & l'on parle même de 7. Je n'ai eu que 20 le 8 de février.

Les éloges que M. M. me donne sont une effusion de son amitié, qui ne s'est jamais démentie à mon égard, & que j'ai payée d'un parfait retour. Les particularités littéraires sur mes correspondans de Londres sont intéressantes. M. *Maty*, après M. *de la Condamine*, a été le champion le plus zèlé de l'inoculation. Quoique père de famille, il osa s'inoculer lui-même, ayant déja eu la petite verole, pour vérifier si l'on pouvoit l'avoir deux fois. Les succès de l'inoculation à Berlin ont toujours été fort équivoques. Le feu Roi n'en étoit pas partisan, & a perdu

par la petite vérole le frère cadet du Roi régnant. Après avoir eu la douleur de perdre six enfans par la petite vérole, je me crus obligé de faire inoculer mes deux fils, les cadets de la famille. M. *Meckel* se chargea de l'opération, dont le succès n'a rien laissé à desirer.

Je n'ai pas noté l'année de la mort de M. *Maty*, je cherche son article dans le *nouveau dictionnaire historique*, & je ne l'y trouve pas. Il auroit pourtant bien valu celui de *Methusalem*.

M. DE MONCRIF,
(François Augustin Paradis.)

L'un des XL de l'académie françoise &c. Né en 1687, mort en 1770, il fut aggrégé à celle de Berlin, le 4 de mai 1747. Je ne trouve pas son remercîment dans ma correspondance. J'ai mis dans l'article de *Voltaire*, la tracasserie qu'il me fit à son occasion & l'espièglerie par laquelle il se tira d'affaire. Voici une lettre de M. *de Moncrif* qui n'est pas indigne d'être conservée.

à Compiègne,
le 9 juillet 1752.

M. *de Maupertuis*, Monsieur, vient de m'envoyer une feuille où vous faites mention

de mes ouvrages. C'eſt me donner une preuve bien marquée de l'intérêt qu'il prend à ma ſatisfaction que de me confirmer dans la confiance que vous avez bien voulu m'inſpirer ſur les jugemens très flatteurs que vous portez de ces mêmes écrits. Agréez que j'aye l'honneur de vous renouveller mes remercîmens très ſincères. Nous avons appris par les papiers publics tout ce que votre dernière aſſemblée publique a eu d'auguſte, & combien le diſcours que vous avez prononcé a attiré les éloges unanimes. J'ai ici un garant de la ſenſibilité avec laquelle j'ai vu la continuation de vos ſuccès. Mylord *Maréchal* que je vois preſque tous les ſoirs chez la Reine *) étoit préſent, quand ſa

*) M. *de Montrif* étoit lecteur de la Reine. Le diſcours dont il parle eſt celui que je lus dans l'aſſemblée publique de janvier 1752 ſur l'obligation de ſe procurer les commodités de la vie. Mylord *Maréchal* eſt le frère du maréchal *de Keith*, qui eſt mort à Sans-ſouci dans

Majeſté a lu la feuille qui concerne notre illuſtre préſident & moi. S. M. a été extrêmement contente de l'eſprit dans lequel cet ouvrage périodique eſt compoſé. La lettre de M. *de Maupertuis* à M. *de Velaer* lui a beaucoup plu auſſi. Je vous prie d'être perſuadé que, parmi tous vos confrères, aucun ne deſire plus que je fais de mériter l'honneur de votre amitié, & ne vous a voué un attachement plus ſincère que celui avec lequel &c.

de Moncrif.

P. S.

Monſieur le chevalier *de la Touche* a compté venir ici avant ſon départ pour Berlin. Je lui remettrai deux médailles frappées à l'occaſion du mariage de Monſeigneur

---

un âge très avancé, & dont M. *d'Alembert* a fait l'éloge.

le Dauphin. Je ferai bien aife que vous partagiez le tribut qu'on paye à l'académie françoife, en diftribuant ces fortes de médailles à chaque membre.

La feuille que M. *de Maupertuis* avoit envoyée à M. *de Moncrif* étoit le No. XXIII, du tome V, de l'ouvrage périodique que je publiois alors fous le titre *l'Abeille du Parnaffe.* Cette feuille étoit pour le famedi 5 de juin 1752.

M. COURT, (fils,)
depuis si connu à Paris sous le nom de
Court de Gebelin.

Il vivoit à Lausanne avec M. son père, ministre refugié, & m'a écrit alors plusieurs lettres, dont je vais donner cet échantillon.

Monsieur,

Monsieur *Keipp*, ministre prussien, qui retourne dans sa patrie, pour remplir une vocation qu'il en a reçue, ne peut se résoudre à passer à Berlin, sans avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs, & vous témoigner le respect & le parfait attachement que vos vertus & votre nom excitent chez tout le monde. J'ose me flatter, Monsieur, que le mérite personnel de M. *Keipp*, & les services qu'il a eu occasion de rendre à la religion

par l'emploi qu'il vient de quitter en France, vous engageront à le recevoir avec votre bonté ordinaire. Je lui envie le bonheur de vous aſſurer de ſon dévouement.

J'eſpère, Monſieur, que vous aurez reçu favorablement un exemplaire du premier volume des *mémoires de phyſique* que les éditeurs m'avoient chargé de vous faire parvenir, il y a quelque temps, par la voie de Mrs. *Haude* & *Spener*, avec prière de vouloir bien donner à cet eſſai quelque place dans vos excellens journaux. Ils attendent avec beaucoup d'impatience le jugement que vous en aurez porté. S'il eſt favorable, ils s'en tiendront bien glorieux.

Nous ne languiſſons pas moins de voir ce que vous aurez dit de la nouvelle édition du *patriote*: mais nous ſommes dans des climats ſi éloignés que les livres demeurent fort long-tems en chemin: c'eſt ce qui nous prive de l'avantage de vous témoigner notre reconnoiſſance ſur ce dernier article.

Mon cher père me charge, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous présenter les assurances de son respect & de son dévouement: nous adressons sans cesse à Dieu les prières les plus ferventes pour la conservation d'une santé aussi précieuse que l'est la vôtre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

Court, fils.

à Lausanne,
le 21 juillet 1757.

M. *Court*, père & fils, tous deux ministres du St. évangile ont passé quelques années à Lausanne. Ils étoient connus par leur zêle pour les réformés de France, & par les bons ouvrages que ce zêle leur avoit dicté, surtout par le *patriote françois & impartial* dont on fit deux éditions. Ils se proposoient de donner une *histoire des églises réformées de France: depuis la révocation de l'édit de Nantes*, & pour pressentir le goût des lecteurs, ils avoient publié le prospectus d'un livre moins étendu: c'est *l'histoire des troubles*

des

des Cévennes, ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis le Grand, degagée des ténèbres & des erreurs, où l'ignorance, le préjugé, la partialité & la fiction l'avoient ensévelie jusqu'ici en 3 vol. in 12. M. *Court* fils, depuis qu'il eſt allé à Paris, où il a fini ſa carrière, s'eſt occupé de tout autres objets; ſon *monde primitif* eſt marqué au coin de l'érudition la plus profonde: & c'eſt peut-être le grand travail qu'il a exigé, qui a vers la fin affoibli l'eſprit de l'auteur, & l'a jetté dans les chimères du magnétisme animal, dont il a été la dupe & la victime.

M. l'abbé DE CONDILLAC.

Il avoit été aggrégé à l'académie, le 4 de décembre 1749. Je n'ai pas la lettre qu'il écrivit en conséquence. Il est mort en 1780. Mais voici deux de ses lettres qui me paroissent assez intéressantes pour leur donner place ici.

I.

La sagacité, Monsieur, avec laquelle vous traitez les matières philosophiques enrichit l'encyclopédie, assure la réputation de vos ouvrages & le succès de ceux que vous approuvez. C'est le suffrage d'un petit nombre de philosophes que j'ambitionne. La multitude ne frappe par son approbation qu'autant qu'elle est l'écho des esprits qui jugent comme vous. J'ai lu avec d'autant plus

de plaisir ce que vous dites du *traité des sensations*, que cet ouvrage est plus à une amie que je regrette qu'à moi; car je desire bien plus de rendre la mémoire de Mademoiselle *Ferrand* respectable à toutes les personnes qui pensent & qui sentent, que de m'approprier une gloire à laquelle je ne serois point parvenu sans elle.

Je vous sais même beaucoup de gré, Monsieur, d'avoir rendu justice aux sentimens que je partage avec vous pour M. *de Maupertuis.* J'espère que cette façon de penser qui nous est commune pourra commencer entre nous une liaison qui me donnera occasion de mériter un jour votre amitié.

Les réflexions que vous avez faites sur le *moi* sont très justes, très fines & très bien développées. Il seroit bien à souhaiter que les journalistes fussent comme vous, ajouter de nouvelles lumières aux matières dont ils rendent compte. Il ne manque aux éloges que vous me donnez, Monsieur, que de

communiquer les obſervations critiques que vous avez ſans doute faites ſur un ouvrage dont les défauts n'ont pas du vous échapper. C'eſt une marque de confiance à laquelle je ſerai très ſenſible; & vous ne devez pas vous en faire une peine; car vous pouvez vous appercevoir que je ne tiens pas à mes opinions. Je ſuis avec reconnoiſſance & reſpect, &c.

Condillac.

à Paris,
le 2 août 1755.

II.

Je ſouhaite fort, Monſieur, qu'un ouvrage que je viens de faire imprimer, mérite votre ſuffrage. M. *de Maupertuis* à qui je l'envoye, vous en remettra un exemplaire: je me flatte que vous voudrez bien l'agréer. J'en ai auſſi joint un pour M. *de Beauſobre* *);

*) M. *Louis de Beauſobre*, né en 1730, que le Roi avoit fait voyager à Paris, & qui fut en-

je suis infiniment reconnoissant de son souvenir. L'estime personnelle dont il m'honore me flatte plus que celle qu'on peut avoir pour mes ouvrages, & je sens tout ce que je lui dois, puisqu'elle vous a déterminé à étendre sur moi l'estime que vous avez pour mes écrits. J'espère qu'il contribuera de plus en plus à notre liaison.

Je vous suis très obligé du nouvel extrait que vous avez envoyé à la *bibliothéque impartiale;* je n'ai pas encore eu occasion de le voir, mais je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement bien.

Vous avez de la peine à croire que le développement d'un seul sens puisse mener à des opérations intellectuelles. Cependant il me semble que la statue bornée à l'odorat est capable d'attention; elle a de la mémoire, elle compare, elle juge; elle a tout cela avec

suite membre de l'académie, & conseiller privé, mort en 1783.

un seul sens, comme elle l'a avec les cinq ensemblé. En ajoutant les autres sens à l'odorat, on ne donne pas ces facultés à la statue; on donne seulement à ces facultés un exercice plus étendu. Je crois que, puisque les cinq sens nous rendent capables d'opérations intellectuelles, ils y contribuent chacun, & que par conséquent ces opérations auroient lieu, quand même nous serions bornés à l'odorat; mais vous pensez que le concours de quatre sens, & surtout de l'ouie, y sont nécessaires; je vous avoue que je n'en vois pas la raison *).

M. l'abbé *Trublet* m'a donné de vos nouvelles. Je suis inquiet de votre santé, Monsieur, & je desire fort d'apprendre qu'elle

---

*) Je ne vois encore actuellement dans tout cela que pétition de principe. Une statue humaine bornée à l'odorat ne me paroîtroit pas supérieure à une huître. M. *Bonnet* a proposé d'une autre manière l'hypothèse de la statue, & en a poussé plus loin l'analyse.

foit meilleure. Il me paroit que votre tempérament demande beaucoup de ménagement; mais je compte beaucoup fur votre philofophie, & fur la gaité qui vous eft naturelle. J'ai l'honneur &c.

Condillac.

Paris,
le 20 feptembre 1755.

J'ai eu encore quelques lettres de l'abbé *de Condillac*; mais, outre qu'elles font difficiles à déchiffrer, je n'y trouve que des controverfes ftériles.

Le bruit courut en 1764, qu'il étoit mort de la petite vérole; l'abbé *Trublet* & M. *Bonnet* me l'écrivirent; mais ils me mandèrent enfuite fa réfurrection.

M. ETIENNE CHAUVIN.

M. du St. Ev. & professeur de philosophie au collège françois, est mort en 1725. Il a été le second professeur dans ce collège, ayant succedé à M. *Sperlette*, qui fut appellé à Halle où il mourut. M. *la Croze* a remplacé M. *Chauvin*, & j'ai succédé en 1739. à M. *la Croze* dont j'avois été le disciple. J'ai vu plusieurs fois M. *Chauvin*, étant chargé comme écolier de messages chez lui. C'étoit alors un vieillard également aimable & respectable, qui m'accueilloit toujours avec la plus grande affabilité. Il avoit toutes les connoissances philosophiques qu'on pouvoit acquérir de son temps. S'étant attaché au Cartésianisme, qui étoit dominant à la fin du siècle passé, il en faisoit la base de ses leçons, & pendant le séjour qu'il fit en Hollande,

après la révocation de l'édit de Nantes, il y fit imprimer un dictionnaire philosophique, en latin, *in folio*, en 1692, qui fut assez bien accueilli, pour qu'on en fit une seconde édition, à Leuvarden, qui est véritablement splendide. A Berlin il donna des leçons de physique expérimentale aux princes de la maison électorale, depuis royale, & publia quelques volumes d'un journal des savans. Il faisoit aussi soutenir de temps en temps des thèses; & je me souviens encore de celles de 1720, dont le répondant se nommoit *Guiraud*. Voici une anecdote assez singulière à son sujet. En avançant en âge, sa vue avoit souffert l'affoiblissement ordinaire, auquel il avoit remédié par l'usage progressif des lunettes. Un jour, un de ses amis, entrant chez lui, trouva que, contre son ordinaire, il avoit l'air morne. *Qu'avez-vous*, lui dit-il? *Ah! je suis désolé: les lunettes me sont désormais inutiles; & il faudra que je me passe de lire & d'écrire le reste de ma vie. — Comment cela? — Voyez,*

Là dessus il baisse sonnés & les lunettes sur un livre, où il ne voyoit en effet rien, mais en les baissant par hazard encore davantage, il s'écria: *est il possible? Je lis sans lunettes.* Il étoit arrivé un changement dans ses yeux qui en rétablissoit ainsi la vision.

A sa mort, un docteur en médecine, nommé *Pascal*, obtint sa place & fit sa Harangue inaugurale dans l'auditoire, en présence du ministre d'état *de Knyphausen*, alors chef du département françois, du comte *de Rothenbourg*, envoyé de France, & d'autres personnes de distinction. On trouva moyen de le débusquer, sous prétexte qu'il avoit été Moine, & de donner la place à M. *la Croze*, autre Moine, & assurément moins versé dans la philosophie que lui. M. *Lenfant.* se prêta aux manoeuvres faites dans cette occasion, & s'attira des chagrins qui rendirent le reste de sa vie fort amer.

M. l'abbé BATTEUX.

Né en 1713, il est mort en 1782. J'ai une lettre de lui qui peut tenir place dans mes *souvenirs*.

Monsieur,

La grande & excellente réputation que vous vous êtes faite dans la république des lettres, & les témoignages flatteurs dont vous avez bien voulu m'honorer dans différentes occasions, m'avoient inspiré, il y a long-tems, la pensée de vous écrire, pour vous faire des remercîmens & pour vous dire combien j'applaudis à votre manière de dire & de penser. Les gens de lettres devroient être tous comme les lettres elles-mêmes; vrais, simples, honnêtes, uniquement occupés de verser dans la société de l'agrément

& des vertus. C'est toujours sous cet aspect que je vous ai vu dans vos ouvrages. Vous devinez sans peine, Monsieur, quels sentimens doivent tenir à cette idée. Je vous prie d'en recevoir l'hommage.

J'ai été infiniment flatté de la lettre obligeante que vous avez bien voulu m'écrire & du présent qui l'accompagnoit. J'aurois eu l'honneur d'y répondre sur le champ; mais je voulois y joindre une bagatelle qui devoit être finie de jour en jour, & qui, par les embarras survenus à l'imprimeur, a été retardée jusqu'en juillet. Je puis vous assurer, Monsieur, que depuis ce temps-là vous avez été ma pensée de tous les jours. J'ai prié M. l'abbé *Trublet* de vous le dire & de vous faire agréer mes excuses.

J'ai lu la traduction de nos deux anciens philosophes avec autant de plaisir que de profit. Etudiant ces auteurs par état, je les avois traduits moi-même l'un & l'autre. L'*Ocellus* étoit même imprimé dans les mémoires de l'académie des belles-lettres, lorsque je reçus

l'exemplaire de la traduction publiée par M. le marquis *d'Argens*; si je n'avois pas fait le premier pas, je ne ferois pas le second. Les deux traductions sont exactes, fidèles, & aussi aisées que le comportoient la nature & le texte. On auroit desiré dans ce pays-ci que les notes fussent plus réduites & moins chargées d'une érudition dont le texte n'a pas toujours besoin. Je prierai de temps en temps M. l'abbé *Trublet* d'être mon interprête auprès de vous & de vous assurer de l'estime singulière, & du respect avec lequel je serai toujours, Monsieur &c.

Batteux.

Je ne me rappelle pas quel est l'ouvrage que j'avois fait parvenir à cet abbé. Je reçus de sa part le traité *de la construction oratoire.*

M. LOUIS RACINE.

Ce fils du grand *Racine*, eſt connu par divers ouvrages de poëſie & de proſe, qui lui ont acquis de la réputation. Il étoit de l'académie des inſcriptions. Né en 1692, il mourut en 1763. Je mettrai ici la lettre qu'il m'écrivit, de Paris, le 4 de juillet, 1752.

M. *Heerkens*, médecin à Groningue, m'a adreſſé, Monſieur, quelques exemplaires d'un poëme latin qu'il vient de faire imprimer, & m'a recommandé de vous en envoyer un, ſi j'en trouvois l'occaſion. J'en trouve une d'autant plus favorable que M. *Lohmann* qui part pour Berlin eſt charmé de ſe charger d'une commiſſion qui lui procurera l'honneur de ſaluer une perſonne auſſi célèbre que vous & ſera très empreſſé de vous

remettre le poëme de ſon compatriote, dans lequel vous vous trouverez nommé à la page 49 avec les éloges que vous méritez.

A cet ouvrage j'oſe en joindre un des miens qui vient d'être imprimé: je l'aurois fait relier ſi le départ de M. *Lohmann* m'en avoit laiſſé le temps. Je ſerois bien glorieux, ſi mes ouvrages étoient goûtés de vous, comme je goûte les vôtres. Mais celui-ci roule ſur des matières qui méritent peu de diſtraire un homme toujours occupé de plus grands objets.

On vient d'imprimer le mémoire que *Boindin* a laiſſé en mourant, dans lequel il a révélé le myſtère d'iniquité des fameux couplets dont *Rouſſeau* a été la victime. Le temps, comme dit Sophocle, eſt un vengeur lent, mais à la fin il découvre la vérité.

Je voudrois pouvoir vous être utile ici à quelque choſe & avoir des occaſions de vous prouver, Monſieur, le reſpectueux attachement, &c.

Racine.

J'ai encore deux lettres de M. L. *Racine* du 20 & 24 août 1757. Il avoit eu le malheur de perdre un fils tendrement chéri, lorsque la chaussée de Cadix fut submergée pendant le tremblement de terre de Lisbonne. Il m'écrivit le 20: „depuis la perte que j'ai faite, la vie m'est devenue très ennuyeuse. J'ai perdu courage pour tout; & je n'attens point du temps ma consolation, puisqu'au contraire plus j'avancerai en âge, plus je regretterai le secours qui manquera à ma vieillesse. . . le 24. A l'âge où je suis, & surtout après la perte que j'ai faite, je me trouve dans cet état appellé par Caton dans le traité de la vieillesse, *satietas vitae*, & je desire, comme il le dit encore, *ad meliora proficisci.* Je suis heureux de trouver une occasion de confier mes sentimens à un ami honnête homme, & de lui adresser une lettre, qui est comme mon testament littéraire.

M.

M. l'abbé COYER.

Il est connu par divers ouvrages ingénieux, & plus avantageusement encore par l'histoire du Roi *Sobieski.* Il eut une occasion de m'écrire, qui mérite de trouver place dans mes *souvénirs.* Je placerai, avant sa lettre, celle que m'écrivit M. *Darget* pour me recommander la demande de l'abbé. La mémoire de M. *Darget* m'est chère; je l'ai toujours mis au nombre de ces vrais amis, dont le nombre est si petit; & il n'y a pas eu l'ombre de variation dans ses procédés à mon égard. Ayant quitté le service du Roi en 1752, il m'écrivit la lettre suivante.

à Paris,
le 24 octobre 1762.

Monsieur mon cher & ancien ami,

Je me flatte qu'un éloignement de plus de dix ans ne m'a pas banni de votre souvenir & de votre amitié. Vous m'avez marqué trop de sensibilité pour la mienne dans les temps où j'étois assez heureux pour vous en donner des témoignages, pour que je ne compte pas encore solidement sur tous les sentimens qui ont été entre nous.

Permettez, Monsieur & cher ami, que je les reclame, & de la manière la plus pressante, pour vous engager à procurer, & à donner vous même, si cela est possible, les renseignements les plus exacts & les plus détaillés sur le mémoire que M. l'abbé *Coyer* vous envoye. Il intéresse une maison très considérable, à laquelle j'ai voué, ainsi que lui, le plus respectueux attachement.

Je l'ai fort assuré que vous feriez honneur à la société toute naturelle qui exist,

entre deux hommes aussi célèbres que vous. Il a d'ailleurs un droit singulier à votre attention, c'est qu'ayant bien des choses de vous dans la gayeté, la facilité & la tournure de l'esprit, il vous ressemble encore de physionomie autant qu'un frère peut vous ressembler. Mon cher beau frère *César* que j'embrasse le plus tendrement, pourra vous le dire: je crois qu'il l'a vu dans un voyage ici.

Mon Dieu! cette vilaine guerre ne finira pas! Et me fera-t-elle toujours trembler pour des têtes qui me seront éternellement cheres & précieuses!

Assurez, je vous en prie, Monsieur & cher ami, de mon souvenir, de mon amitié & de mon attachement le plus véritable toutes les personnes qui veulent bien m'en conserver encore. J'attens avec bien de l'impatience que la correspondance soit rouverte pour m'y rappeller moi-même; & cela autant que mes mauvais yeux pourront le permettre. Ils sont menacés de cataractes, le gauche même en est deja affecté, & je n'écris

plus de ma main que les choses absolument indispensables. J'ai mis de ce nombre les assurances les plus sincères que cette occasion me procure de vous donner de tous les sentimens d'attachement, d'amitié & de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur,
votre très-humble & très-obéissant serviteur,
Darget.

Voici présentement la lettre de l'abbé.

à Paris.
le 26 octobre 1762.

Je suis charmé, Monsieur, qu'un mémoire à consulter me procure l'honneur de vous assurer de la haute estime que j'ai depuis long-tems pour vos connoissances & vos talens. L'académie de Berlin a bien sçu ce qu'elle faisoit lorsqu'elle vous a choisi pour son grand ressort: vous justifiez son choix aux yeux de toute l'Europe.

Je ne vous dis rien, Monſieur, du mémoire en queſtion, puiſque le mémoire lui-même & la lettre de notre ami commun M. *Darget* vous inſtruiſent ſuffiſamment. En réfléchiſſant ſur cet ami commun, je voudrois bien être à portée de gagner l'amitié de ſes amis, de ceux ſurtout qui reſſembleroient à l'illuſtre ſecrétaire de l'académie de Berlin: le nombre en eſt bien rare. Avant cette maudite guerre, j'ai eu l'honneur d'être le correſpondant littéraire du Prince Henri, peut-être que cette correſpondance m'auroit procuré un jour le plaiſir de voir Berlin & les perſonnages qui s'y diſtinguent. Dieu nous donne la paix!

Je n'ajoute qu'un mot touchant le mémoire, comptant que vous voudrez bien prendre la peine de cette perquiſition à cauſe de M. *Darget*; c'eſt d'adreſſer votre réponſe à M. *Teluſſon*, banquier, rue *Michel le comte*, pour remettre à M. l'abbé *Coyer*, à l'hôtel.

de Bouillon. J'ai l'honneur d'être, en admirant votre plume, &c.

l'abbé *Coyer.*

C'eſt quelque choſe de ſingulier que le tortillage de ſtyle des écrivains néologues, parmi lesquels cet abbé s'eſt diſtingué.

Mémoire à conſulter.

On a vu dans les journaux qu'un homme âgé de 28 ans, mélancolique au point d'être inſenſible aux coups de fouët, aux piquures d'éguilles, toujours immobile, ne répondant à aucune queſtion, qui ne mangeoit que lorsqu'il y étoit contraint, & qui avoit le pouls foible & lent; fut guéri par M. M.. . . . à l'hôpital de Berlin, par l'inoculation de la galle.

M. M.. . . qui avoit employé inutilement les remèdes les plus irritans, fit faire aux

bras & aux jambes du malade des incisions profondes, & les remplissant de la matière exprimée de pustules scabieuses, les serra fortement avec des bandes. Quelques jours après, la fièvre vint, le pouls battoit avec vîtesse; le malade eut des inquiétudes, une respiration génée; les sueurs succédèrent à la fièvre; des pustules rouges parurent sur la peau: le neuvième jour la parole & la raison revinrent au malade, qui, depuis deux ans qu'il étoit à l'hôpital, n'avoit vu ni entendu; il en étoit sorti parfaitement guéri.

Les faits copiés mot-à-mot des journaux ayant frappé des personnes considérables qui sont intéressées à en savoir la vérité, on desireroit qu'on fit à Berlin les recherches les plus exactes & les plus scrupuleuses, pour savoir,

1) Si le fait est vrai?

2) Si le malade étoit dans cet état depuis sa naissance?

3) S'il étoit tombé dans cet état après une maladie?

4) S'il y étoit tombé tout d'un coup, ou par gradation? Comment cela a commencé, & à quel âge?

5) Si M. M. . . qui a fait la cure vit encore, il feroit plus en état que perfonne de répondre à toutes les queftions.

On defireroit d'autres témoignages pour conftater la vérité du fait.

J'envoyai tout de fuite ce mémoire à M. M. en le priant inftamment d'y répondre, & lui alléguant toutes les confidérations qui pouvoient l'y engager. Cependant il garda le filence; & tout fe réduifit, au bout de quelques femaines, à un billet dont voici la teneur.

Monfieur,

Il y a dejà quelques femaines que mon beau frère, le profeffeur M. . . me donna la commiffion de vous dire à la première oc-

occaſion, qu'il ne pourroit point préſentement travailler à la deſcription du cas médicinal que vous lui avez demandée. Il eſt occupé à faire imprimer la ſeconde partie de ſes obſervations, & il ne manquera point d'inſérer le même cas & d'en inſtruire le public. J'ai l'honneur d'être &c.

F. W. St.

J'avoue que je fus extrêmement ſenſible à un refus auſſi dur. Il fallut cependant que j'en rendiſſe compte à mes correſpondans, après avoir fait encore quelques autres démarches pour obtenir des renſeignements.

Au bout d'un temps aſſez conſidérable, le hazard fit tomber entre mes mains une diſſertation qui auroit pleinement ſatisfait aux queſtions ſus énoncées. C'étoit la thèſe inaugurale d'un jeune médecin Suiſſe, (*Jean Ulric Teggenburger*), ſoutenue à Strasbourg, le 6 août 1760. Ce médecin s'étoit trouvé à Berlin en 1756, & y avoit exactement

ſuivi le traitément du malade en queſtion, dont il rend compte. J'ai été d'abord tenté de copier ce morceau, dans la penſée qu'il pourroit être utile dans des cas ſemblables; mais ſa longueur m'en a empêché; & la thèſe doit encore ſe trouver à Strasbourg, où elle fut imprimée chez le libraire de l'univerſité, *Jean Henri Heitz.*

L'abbé *Coyer* me témoigna ſa reconnoiſſance des peines que j'avois priſes, par la lettre ſuivante.

à Paris,
le 19 janvier 1763.

Il y a long-tems, Monſieur, que je vous devois de l'eſtime & de l'admiration; je vous dois à préſent de la reconnoiſſance & bien des remercîmens pour tous les ſoins que vous vous êtes donnés. Les perſonnes de la plus haute conſidération que la conſultation regarde, quoique peu contentes du docteur conſulté, le ſont infiniment de vous. Votre ſupplément que je viens de recevoir marque

bien votre zèle à suivre l'objet. Votre docteur muet n'auroit jamais servi d'oracle à Esculape : il me semble vous voir le presser, le conjurer, *Stat marpesia cautes*. On prend le parti de lui faire donner la question par un ministre. Si, en attendant, Monsieur, vous croyez pouvoir le faire accoucher de toutes les réponses rélatives au mémoire, nous nous recommandons encore à votre bonne volonté. Le certificat ne suffit pas, & la lettre du professeur en chirurgie, au lieu de donner du goût pour tenter l'avanture, en éloigne; même en se souvenant du *figulus figulum odit*.

J'ai fait remettre exactement toutes vos lettres à leur adresse; & puisque vous êtes en commerce réglé avec M. l'abbé *Trublet*, vous pourrez employer cette voie, si vous m'honorez encore de quelque épître.

Je dînai avanthier avec notre ami *Darget* sur son théatre militaire; nous parlâmes beaucoup de vous; & plus nous en parlions, plus il me donnoit d'envie de vous connoître.

Bien des choses assurément m'attireroient à Berlin; & ce ne seroit pas un petit plaisir que de voir un auteur, que j'ai lu avec envie de le relire.

Dois-je prendre à la lettre cette phrase si obligeante de votre lettre; que mettre mon nom dans la liste de votre académie, seroit une des plus agréables fonctions de votre secrétariat. Sans cette malheureuse guerre qui a suspendu la correspondance littéraire dont l'autre héros de la Prusse m'avoit honoré, j'aurois peut-être osé demander la couronne dont vous me parlez. Je ne lui serois pas tout à fait étranger, puis que j'ai l'honneur d'être connu du Prince Henri & du Roi lui-même. Je conserve leurs lettres comme des monumens précieux qui m'enorgueilliroient, si je ne connoissois leur zèle à encourager les moindres talens. Je m'en rapporte à vous pour me proposer à votre académie dans le temps que vous le jugerez à propos, si vous êtes assez hardi pour cela. Voir mon nom à côté de tant de noms illustres seroit

un des plus beaux jours de ma vie; & la satisfaction d'être votre confrère ajouteroit encore aux sentimens avec lesquels je suis &c.

l'abbé *Coyer*.

On jugera de l'ardeur avec laquelle l'abbé aspiroit à l'aggrégation susdite par cette dernière lettre.

Monsieur,

La dernière lettre dont vous venez de m'honorer, en date du 18 mars, me fait douter si vous avez reçu ma dernière par la voie de M. l'abbé *Trublet* que vous m'aviez indiquée. J'y répondois à une phrase obligeante de votre première lettre dans laquelle vous paroissez m'inviter à demander l'honneur d'être reçu dans votre académie. Je vous disois, Monsieur, que j'en serois infiniment flatté; que je vous priois de me proposer; & j'ajoutois que je ne devois pas être tout à fait inconnu, ni au grand Prince

Henri, ni au grand Roi. La correſpondance dont le Prince m'a honoré, & une lettre du monarque que je conſerve précieuſement, me le font croire. Après cet exposé, je m'attendois que dans votre réponſe vous me parleriez académie relativement à moi. Pas le mot, ni en bien, ni en mal.

Permettez-moi de vous demander, ſi la phraſe obligeante de votre lettre qui m'a inſpiré cette belle ambition n'a été qu'un compliment à la françoiſe que j'aurois pris bonnement pour trop bon. J'aime mieux ceux qui ſe ſentent de la franchiſe allemande. J'imagine que les places ne ſont pas comptées dans votre académie, & qu'il n'eſt pas beſoin d'attendre une mort comme dans la nôtre. Je me flatte que vous me ferez ſavoir le plutôt qu'il vous ſera poſſible, ſi vous aurez agréable de me propoſer, ou non, & de me donner vos conſeils là deſſus.

Je ſuis touché des ſouhaits que vous me faites pour l'académie françoiſe; mais, quand même je ſerois un des XL, je n'ambitionne-

rois pas moins d'être associé à tant d'illustres qui composent la vôtre.

Voulez-vous savoir qui remplace *Marivaux*, c'est un abbé que vous ne connoissez assurément pas; l'abbé *de Rodonvilliers*, sous-précepteur de M. le Duc *de Berry*. Vous voyez que cela est dans la règle.

La scène comique de votre médecin muet m'a amusé comme vous. J'imaginois bien que le maréchal d'Ecosse (Milord *Maréchal*) y feroit moins que vous; mais on a recours à tout pour n'avoir rien à se reprocher, & je suis bien aise que vous n'en jettiez pas encore votre bonnet par dessus les moulins. On ne s'en rapporteroit pas à ce qui diroient nos Hippocrates de Paris, on voudroit l'oracle de celui qui a opéré & le procédé.

Je comprens à merveille que vous devez tous soupirer après le retour de votre grand Roi. Quelle longue absence! Et quelle gloire! Que fera-t-il s'il est aussi grand dans la paix! Je m'en rapporte bien à lui.

J'ai l'honneur d'être &c.

l'abbé *Coyer*.

J'avois fait très sincèrement à l'abbé le compliment que je serois charmé de l'inscrire dans la liste de notre académie; mais ce n'étoit pas une raison de me prendre à la gorge tout de suite pour m'obliger à l'y faire entrer; droit d'ailleurs qui ne m'appartenoit pas. La grande cause de ma réticence, c'est que le Roi avoit déjà fait insinuer plusieurs fois à l'académie par le marquis *d'Argens* qu'il étoit mécontent du grand nombre des élections, jusqu'à ce que l'année suivante, 1764, il défendit positivement d'en faire aucune, se reservant le droit de nommer à toutes les places d'académiciens tant ordinaires qu'externes.

L'abbé *Coyer* est mort en 1782.

S. Em.

S. Em. M. le cardinal PASSIONEI.

Ce prélat, l'un des plus illustres qui ait été décoré de la pourpre fut aggrégé à l'académie royale de Prusse, le 16 d'octobre 1755. Voici d'abord la réponse qu'il fit à la lettre par laquelle je lui notifiai cette aggrégation.

Rome,
ce 16 décembre 1755.

J'ai reçu, Monsieur, ces jours passés, & dans un temps où une incommodité assez considérable me retenoit au lit, votre lettre du 16 d'octobre, avec l'acte de mon aggrégation à votre illustre compagnie. Je suis si pénétré de l'honneur qu'elle vient de me faire, que les termes me manquent pour lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoissance, & que je crois ne pouvoir rien faire

de mieux que de vous prier, Monsieur, de vouloir bien être auprès d'elle l'interprête de mes sentimens, auxquels je suis sûr que vous donnerez une énergie que je ne saurois leur donner moi-même. Je sens tout le poids qu'elle vient de m'imposer, mais je sens encore mieux combien j'ai besoin de son indulgence à mon égard; & je me flatte d'autant plus de l'obtenir, que les occupations continuelles & inséparables de ma charge de secrétaire des brefs ne me permettent pas de donner aux lettres tout le temps que mon goût & mon inclination me porteroient à leur consacrer. Cependant je ne m'en regarderai pas comme moins comptable de mes occupations littéraires envers l'académie; & c'est en conséquence que vous trouverez ci-joint un prospectus imprimé, qni lui donnera une idée des arrangemens que j'ai pris pour que les écrivains de la vaticane donnâssent quelques ouvrages au public. J'y en ajoute confidemment un second qui n'est que mscpt. (n'étant pas d'usage d'imprimer ceux-

là) qui indique le travail assigné à chacun des écrivains de la bibliothèque. Ce prospectus est en Italien, langue que je me persuade ne vous être pas étrangère. Il ne dépendra, ni de moi, ni de mes soins, que la vaticane, qui avoit été un peu négligée, ne soit remise sur un bon pied; & je serai bien charmé si la place de bibliothécaire, me met à même d'être utile à d'illustres confrères, dont je chercherai toujours à cultiver l'amitié, ainsi que la vôtre en particulier que je vous demande, Monsieur, avec empressement, & dont vous ne sauriez me donner de plus flatteuses marques qu'en me donnant de vos nouvelles, lorsque vos occupations vous le permettront. Je compte sur cette attention de votre part avec autant de confiance que je suis du meilleur de mon coeur, & avec une estime distinguée, Monsieur, entièrement à vous.

D. card. *Passionei.*

Je vais à présent insérer ici les lettres dont ce cardinal m'a honoré pendant la durée de notre correspondance.

I.

à Rome,
le 21 février 1756.

Je serai toujours bien flatté, Monsieur, quand vous voudrez me faire le plaisir de me donner de vos nouvelles, & me faire part en même temps de vos travaux littéraires, comme vous faites par votre dernière du 9 janvier, qui contenoit votre prospectus de la réduction du grand dictionnaire encyclopédique. Je ne doute pas que le projet s'exécutant sous vos yeux, l'exécution ne réponde à vos intentions. Vous mettrez effectivement, comme vous l'observez très bien, une infinité de personnes à portée de se procurer un ouvrage qu'elles n'auroient pu se procurer sans la réduction que vous en faites,

& la modicité du prix que vous y mettrez, qui leur en rendront l'achat facile *).

Comme je ne sors point, ou presque point depuis long-tems, & que je ne suis pas en situation de recevoir les personnes qui se présentent chez moi, soit à cause de mes occupations ou des attaques de goutte & de gravelle auxquelles je suis sujet, cela m'a empêché de voir M. *Marschall* **) depuis très long-tems; mais je ne manquerai pas de lui faire part de vos sentimens la première fois que je le verrai; & je serai toujours très

*) Ce projet ne fut point exécuté; & j'avoue que je n'aurois du, ni le concevoir, ni le répandre. Les encyclopédistes, auteurs & libraires, se soulevèrent fortement contre ce dessein, & je l'abandonnai.

**) M. *de Marschall*, fils & gendre de ministres d'état Prussiens, aggrégé à l'académie le 11 juin 1750, avoit été obligé par le dérangement de ses affaires à quitter Berlin, & s'étoit retiré à Rome, où je crois qu'il vit encore.

charmé quand j'aurai des occasions de vous témoigner l'entier & sincère dévouement avec lequel je suis du meilleur de mon coeur, Monsieur, très parfaitement à vous.

D. card. *Passionei.*

II.

à Rome,
ce 17 juillet 1756.

Les bontés que vous m'avez fait l'amitié de me témoigner, Monsieur, à l'occasion de mon aggrégation à votre illustre compagnie, font que je m'adresse à vous avec confiance pour vous prier de vouloir bien vous informer, si M. *Martin Kahle* à qui j'écrivis au mois de décembre dernier à Berlin, a reçu ma lettre & une note de quelques livres qui y étoit incluse. Comme je n'ai reçu aucune réponse de lui, je crains que ma lettre ne se soit égarée, & ne soit pas parvenue à sa destination. Je vous serai très obligé de vou-

loir me donner quelque éclaircissement là dessus; si en revanche vous me croyez bon ici à quelque chose pour vous témoigner mon dévouement, je vous prie de compter sur moi, & d'être bien persuadé qu'on ne peut rien ajouter aux sentimens d'estime avec lesquels je suis du meilleur de mon coeur, Monsieur, très parfaitement à vous, & sans aucune réserve,

D. card. *Passionei.*

III.

Rome,
le 4 septembre 1756.

Je suis toujours également sensible, Monsieur, aux nouvelles marques d'attention que vous voulez bien me donner, puisque je vois par votre lettre du 9 août, datée de votre retraite, l'empressement que vous avez eu d'écrire à M. *Kahle* pour me donner aussi promtement que vous avez fait quelque

réponſe ſur ce que je vous avois demandé. Je ſuis tranquille maintenant ſur la lettre que j'avois écrite à M. *Kahle*, & je me flatte que, lorsque les affaires le permettront, il voudra bien me donner un mot de réponſe.

Je ſuis fâché que vous trouviez autant d'obſtacles au projet que vous aviez formé de nous donner une *encyclopédie réduite*, qui n'auroit pu qu'être bien exécutée; mais j'eſpère qu'il n'y aura rien de perdu, & que l'exécution de cet ouvrage, pour être différée, ne ſortira de votre plume que plus parfaite. En attendant, je vois que vous dédommagez la république des lettres par deux ouvrages qui ne peuvènt être reçus qu'avec plaiſir, & que je verrai en mon particulier avec ſatisfaction, je veux dire *le triomphe de l'évidence*, & votre *dictionnaire des auteurs françois vivans.* Je vous ſuis infiniment obligé de la manière gracieuſe dont vous m'offrez l'un & l'autre, & je vous prie de me les envoyer le plutôt que vous pourrez, pour contenter l'avidité que j'ai de lire tout ce qui

ſort de votre plume. Vous adreſſerez, s'il vous plaît, ces ouvrages à Monſignor *Brancïforte*, archevéque de Theſſalonique, nonce à Veniſe, que je préviendrai ſur cela, & qui me les fera paſſer d'abord qu'il les aura reçus. Je ſerois bien flatté ſi en revanche vous me mettiez à même de vous être utile ici à quelque choſe, ſoit pour vous, ſoit pour vos amis; mon zele à vous y obliger vous convaincroit de l'étenduë de mon dévouement.

J'attends inceſſamment de Paris les deux nouveautés dont vous me parlez, & que vous me dites être intéreſſantes. Je ſuis en relation avec l'auteur de la *vie de Pithou*, qui s'appelle M. *Grosley* de Troyes en Champagne, qui même m'a écrit dernièrement, pour me marquer qu'il m'envoyoit cette vie, & pour me prier en même temps de faire faire des recherches dans nos archives touchant les lettres d'URBAIN IV, qui étoit de Troyes auſſi, & dont il voudroit nous donner la vie. Je lui ai envoyé une notice de

ce qu'on avoit trouvé dans les archives secretes de la vaticane.

Je finis, Monsieur, en vous assurant de l'estime distinguée, avec laquelle je suis du meilleur de mon coeur, très parfaitement, entièrement à vous, sans aucune réserve *).

D. card. *Passionei*.

Avant que de passer à la quatrième lettre, je dirai ici qu'ayant fait à M. l'archevêque de Thessalonique l'envoi dont j'avois été chargé par le cardinal, j'en reçus à cette occasion la lettre suivante.

Monsieur,

J'ai reçu les livres que vous m'avez adressés, & j'ai envoyé à M. le cardinal *Passionei* les deux brochés en carton, & ai fait tenir les autres à M. le comte *Algarotti*.

---

*) Les mots *sans aucune réserve* à la fin des lettres, étoient toujours *propria manu*.

Pendant le peu de jours que les premiers sont restés dans mes mains, j'ai parcouru quelques pages de votre *triomphe de l'évidence*, & j'y ai trouvé tant de raison & d'esprit que je ne saurois me refuser au plaisir d'en avoir un exemplaire. Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien me l'envoyer, & m'en marquer tous les fraix, afin que je puisse les acquitter. Je souhaite que vous suiviez mon exemple, & me fournissiez des occasions à vous prouver que c'est avec toute l'estime qui est due à votre mérite, que je suis,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

A. Archev. de Thessalonique.

à Venise,
ce 29 décembre, 1756.

Ayant envoyé à ce prélat ce qu'il me demandoit; j'en reçus le remercîment dans une

lettre du 30 mars 1757, dont je ne ferai pas usage, parce qu'elle ne contient que des expressions de politesse.

IV.

à Rome,
le 8 décembre 1756.

Je reçus hier au soir, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire, en date du 22 d'octobre dernier, & les deux ouvrages qui l'accompagnoient. J'ai jetté avidement les yeux sur votre *triomphe de l'évidence*, ce que j'en ai pu lire jusqu'à présent m'a satisfait infiniment; il est écrit avec force & avec clarté, & je continue de le lire avec plaisir. La *france littéraire* me paroit d'un grand secours pour connoître les auteurs de plusieurs ouvrages, & ne peut que faire beaucoup de plaisir aux amateurs de la littérature. Je vous suis très obligé, Monsieur, de m'avoir procuré ces deux ouvrages sortis de votre plume, qui ne démentent point vos

autres productions littéraires. Je voudrois bien pouvoir vous témoigner les ſentimens de reconnoiſſance que je dois aux marques de votre attention, trouver les occaſions de vous obliger, & de contribuer à vos travaux littéraires. Je vous offre donc comme bibliothécaire de la vaticane tout ce qui peut dépendre de moi pour votre ſervice & celui de vos amis; & je deſire également dans toute autre conjoncture de vous convaincre de mon dévouement.

Vous eûtes la bonté de me dire par votre pénultième lettre que M. *Kahle* devoit me donner quelque nouvelle touchant les livres que je lui avois demandés; mais, comme je n'en ai plus entendu parler, je vous ferai très obligé, ſi vous voulez bien lui renouveller mes inſtances à cet égard.

Je ſuis (avec les formules accoutumées)

D. card. *Paſſionei.*

V.

Rome,
le 27 février 1757.

Je ne fais que rendre justice à vos productions littéraires, Monsieur, lorsque je leur donne les louanges qu'elles méritent, & surtout quand je vous assure que je les lis avec plaisir. J'attendrai avec impatience celles que vous m'annoncez: je suis persuadé qu'elles ne démentiront point celles qui sont dejà sorties de vous. Je vous suis très obligé de l'attention que vous avez eue de parler à M. *Kahle*; j'attendrai maintenant sa réponse à sa commodité, & que des circonstances plus favorables lui permettent de reprendre ses correspondances au dehors; je vous prie de l'assurer de mes sentimens de reconnoissance de toutes les peines qu'il s'est données pour mes commissions.

Je vous offre de nouveau ici, Monsieur, tout ce qui peut y dépendre de moi pour vous donner des marques du dévouement

sincère & de l'amitié distinguée avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très humble & très-obéissant serviteur,

D. card. *Passionei*.

VI.

à Rome,
ce 26 mars 1757.

Au moment même d'après la reception de votre lettre, Monsieur, j'ai écrit en droiture à M. le professeur *Frisius*, pour lui donner avis de ce que vous me marquez au sujet de la médaille d'or qui lui fut adjugée l'année passée par l'académie royale de Prusse, & lui dis qu'à la prochaine foire de Francfort elle sera remise à M. *Millo* & compagnie, négocians de Turin à qui il n'aura qu'à la faire demander quand il le jugera à propos. La lettre lui sera remise par un de mes amis intimes, & des premiers sujets de l'état de

Florence, que je ne doute pas que vous n'ayiez connu pendant son séjour à Berlin, M. le marquis *Nicolini*. Je souhaite de tout mon coeur qu'il se trouve dans la suite des occasions plus convenables de vous témoigner toute l'étendue de mon dévouement à vous obliger.

Madame *du Boccage* m'avoit depuis quelques mois envoyé un exemplaire de son poëme *de la Colombiade*, dont j'ai porté le même jugement que vous; & je suis également de votre avis touchant les deux poëmes *de la Pucelle de Chapelain* & de V., ce sont de ces ouvrages, le dernier surtout, qui doivent être ensévelis dans l'oubli, l'un comme ridicule, l'autre comme digne d'un opprobre éternel.

Nous sommes effectivement à la veille des grands événemens; mais il seroit encore plus à desirer que ces grands préparatifs nous produisissent une bonne paix, & qu'en cela Dieu exauçât nos voeux, sans quoi il y aura bien du sang répandu.

Sa

Sa ſainteté n'eſt point parfaitement rétablie; & quoique la belle ſaiſon puiſſe lui être d'un grand ſecours pour ſe remettre, néanmoins ſon grand âge & l'affoibliſſement de ſon tempérament ne nous donnent pas de grandes eſpérances. Cependant elle peut encore aller loin, s'il n'arrive rien de nouveau.

Je vous répête, Monſieur, que vous pouvez toujours diſpoſer de moi en tout ce que vous me croirez propre pour vous témoigner & vous convaincre que c'eſt du meilleur de mon coeur que je ſuis

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D. card. *Paſſionei.*

VII.

à Rome, le 9 juillet 1757.

Ce n'eſt que dans le moment, Monſieur, & à mon retour de la campagne où j'ai paſſé

tout le mois de juin &. plus, que je reçois la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire en date du 3 juin, par laquelle vous me donnez une bien petite occasion de vous témoigner mon zèle & mon empressement à vous obliger. Et c'est en conséquence que j'écris dès aujourd'hui en deux endroits différens pour avoir quelque notice de ce livre: vous pouvez compter que s'il existe vous l'aurez, ou il sera introuvable. J'en ai envoyé le titre en entier, tel que vous me l'avez envoyé vous même, savoir: *Battera recensio fungorum agri ariminensis*, *in 8vo*. Je n'épargnerai aucune recherche pour que vous soyiez satisfait; & si je trouve cet ouvrage, comme je l'espère, je ne manquerai pas de vous l'envoyer par la voie que vous m'indiquez.

Vous me donnez une nouvelle qui me fait beaucoup de plaisir, puisqu'elle m'apprend que j'aurai le plaisir de voir M. *de Maupertuis*, président de notre académie; vous devez être bien persuadé que je n'ou-

blierai rien pour rendre son séjour ici le plus agréable qu'il me sera possible; vous aurez souvent part à nos conversations, & je me flatte qu'il vous en rendra compte dans le temps *).

Je n'ai point encore vu les volumes historiques de *Voltaire*, mais je m'en rapporte bien à ce que vous me dites; & il y a apparence qu'il est trop occupé de ses *Délices* pour donner son temps à l'histoire. J'entens par ses *Délices* sa maison de campagne qu'il nomme ainsi dans une lettre qu'il a écrite ici & que j'ai vue il y a deux jours.

J'ai beaucoup connu *Rousseau* autrefois en Suisse, & je puis dire que ce fut moi qui le plaçai auprès du prince *Eugène* où il auroit pu se comporter avec plus de prudence qu'il ne fit. Je suis bien aise que vous preniez le parti de le justifier autant que l'équité le

*) M. *de Maupertuis* m'avoit écrit de St. Malo, qu'il pensoit à aller passer l'été en Italie

demande, & je verrai avec plaisir ce nouvel ouvrage sortir de votre plume *).

Je vous prie, Monsieur, de compter sur mes sentimens pour vous & d'être persuadé qu'on ne peut rien ajouter à l'estime distinguée avec laquelle je suis, &c.

D. card. *Passionei.*

VIII.

à Rome.
le 23 juillet 1757.

Je suis bien flatté, Monsieur, d'avoir réussi dans la première & petite commission que vous m'avez donnée. Je viens de recevoir dans le moment l'ouvrage que vous desirez, & qui a pour titre: *Fungorum agri ariminensis historia a Johanne Antonio Bat-*

---

*) J'avois formé le projet de tirer du *dictionnaire de Chaufepié* les articles *Rousseau & Saurin*, & de les fondre ensemble avec quelques additions.

tara &c. Faventiae 1755, in 4to de 80 feuilles, avec XL planches. Je l'enverrai à Venise cette semaine; je l'adresserai à Monsignore *Branciforte*, archevêque de Thessalonique & nonce apostolique à Venise, avec avis de le remettre à qui le lui demandera de votre part. Ce sera maintenant à vous de prendre vos mesures pour l'avoir de là. J'ai pris ce parti, parce qu'il y a quelques années que j'adressai un paquet à peuprès semblable à M. le comte *de Gotter* à Berlin; & ce paquet a demeuré deux ans en route; on a été longtemps qu'on l'a cru perdu, & c'est ce qui m'empêche de vous l'adresser en droiture par la voie de Nurenberg. Comme il y a un résident de Berlin à Venise, on pourra prendre des mesures plus justes que celles que je prendrois moi-même.

Je serai bien charmé si dans la suite vous me fournissez quelque occasion plus propre à vous témoigner tout mon zèle & tout mon empressement à vous obliger, étant &c.

D. card. *Passionei.*

P. S.

Je n'ai jamais reçu la moindre nouvelle de M. *Kahle*.

XX.

à Rome,
le 24 septembre 1757.

Je suis bien aise, Monsieur, que vous ayiez agréé la petite marque d'attention que j'ai eu occasion de vous donner en faisant les recherches nécessaires pour vous procurer l'ouvrage de *Battàra*, qui reste toujours à votre disposition entre les mains de M. l'archevêque de Thessalonique, à qui j'ai écrit de nouveau pour qu'il le retint jusqu'à ce que vous lui indiquiez une voie sûre pour vous le faire passer.

Je recevrai avec plaisir le nouvel ouvrage que vous me destinez: & je suis persuadé d'avance que la préface & les notes répondront à l'idée que j'ai de vous, Monsieur,

& ne pourront que faire honneur à l'ouvrage de M. *Hume*.

M. *de Maupertuis* n'a point encore paru ici, quoiqu'on ait dit qu'il s'étoit mis en route, mais je n'ai pas de nouvelle bien certaine qu'il ſoit en Italie. Je l'attends cependant avec impatience, pour avoir la ſatisfaction de le voir, de faire connoiſſance avec lui, & de lui témoigner mes ſentimens d'estime: il fait très bien de venir en Italie, ſurtout pour y paſſer la ſaiſon de l'hiver, qui eſt plus favorable aux perſonnes dont la ſanté eſt altérée; car la douceur du climat ne peut que lui faire du bien. Dès qu'il ſera ici, je ne manquerai pas de vous en donner avis, ſâchant l'intérêt que vous prenez à ce qui regarde un ſi digne académicien.

Je vous répéte, Monſieur, que je ne ſerai jamais plus flatté que quand vous me donnerez des occaſions de vous convaincre de toute l'étendue de mes ſentimens pour vous; étant &c.

D. card. *Paſſionei.*

X.

à Rome,
ce 11 de mars 1758.

Je suis toujours très sensible, Monsieur, au plaisir de recevoir de vos nouvelles, & vous ne sauriez m'obliger d'avantage qu'en m'en donnant souvent. Je fais partir dans le moment même la lettre que vous m'avez adressée pour Madame la comtesse *de Somaglia*, & vous pouvez compter qu'elle la recevra très sûrement.

Je ferai écrire de nouveau pour être informé si le père *Frisi* de Piso a enfin la médaille que vous avez remise pour lui au nommé *Milla* négociant de Turin, & dès que j'aurai eu la réponse je vous en ferai part.

Il faut sûrement que M. *Algarotti* n'ait pas fait demander à M. le nonce de Venise le paquet qui vous est destiné, contenant l'ouvrage qui a pour titre: *recensio fungorum agri ariminensis*. M. le nonce l'a toujours entre les mains, comme je le lui avois

recommandé, & il ne manquera pas de le remettre au premier avis qu'il aura de votre part par la voie de M. *Algarotti*: & j'écris aujourd'hui à M. le nonce pour qu'il prenne lui-même des mesures pour que l'ouvrage vous parvienne par la voie que vous indiquez.

J'eus, il y a quelques semaines, des nouvelles de M. *de Maupertuis*, qui m'écrivit de Toulouse où je lui ai répondu, en lui envoyant même une lettre de sa sainteté à laquelle il avoit écrit & à qui j'avois remis la lettre. Je suis véritablement mortifié que la santé de cet illustre académicien ne lui ait pas permis de pousser jusqu'en Italie où je l'attendois avec impatience; je lui ai bien marqué de ne pas renoncer à son projet, attendu surtout que notre climat étoit plus propre à contribuer à un plus promt rétablissement de sa mauvaise santé.

Je suis très flatté de l'attention que vous voulez bien avoir de m'envoyer vos productions littéraires, à mesure qu'elles paroissent. Je les lis toujours avec satisfaction & avec

profit. La voie la plus sûre pour me les faire parvenir est celle de Venise, quand vous aurez quelque occasion favorable pour cela, en les adressant à M. le nonce *Branciforte*.

Je vous prie, Monsieur, de compter toujours sur la sincérité de mes sentimens pour vous, & sur le desir que j'ai de pouvoir vous convaincre de l'estime distinguée avec laquelle je suis,

D. card. *Passionei*.

XI.

à Rome,
le 19 mai 1758.

Je me flatte, Monsieur, que le traité *de fungis* dont j'avois fait un paquet qui étoit entre les mains de M. le nonce *Branciforte* à Venise, sera parvenu à l'heure qu'il est entre vos mains, puisque M. le comte *Algarotti*, qui vous est très bien connu, l'a par votre ordre retiré des mains de M. le nonce,

je vous ferai très obligé de vouloir bien m'en donner avis quand vous l'aurez reçu.

Comme je suis sur le point de me renfermer au conclave, ce ne sera qu'après que j'en serai sorti que je prendrai la liberté de profiter de vos bontés, pour vous prier de faire faire la recherche de quelques ouvrages qui sont imprimés dans des villes fort peu éloignées de Berlin.

Je vous offre toujours ici, Monsieur, tout ce qui peut y dépendre de moi pour votre service, n'ayant rien plus à coeur que de pouvoir vous témoigner &c.

D. card. *Passionei.*

XII.

à Rome,
le 22 juillet 1758.

Je viens de recevoir dans le moment, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite en date du 29 avril avec l'exemplaire de vo-

tre recueil d'*éloges* qui m'a été envoyé par le comte *Algarotti*.... Je vous suis mille fois obligé, Monsieur, des marques d'attention dont vous me comblez, & j'ai été extrêmement sensible aussi à la manière flatteuse dont vous vous exprimez sur mon compte à la p. 320 du premier tome de votre ouvrage.

Nous n'avons aucune nouvelle intéressante pour le présent, si ce n'est l'élection d'un nouveau pontife, dont les nouvelles publiques vous auront appris toutes les particularités.

On attend d'un moment à l'autre des nouvelles bien intéressantes, soit de la Moravie, soit du Rhin. Dieu veuille que les opérations de la campagne soient un acheminement à la paix qu'on ne sauroit trop desirer.

Je compte que vous aurez reçu à présent le petit traité *de fungis*, & je serai bien aise d'apprendre qu'il vous soit parvenu.

Je suis avec des sentimens que je ne saurois assez vous exprimer &c.

D. card. *Passionei.*

XIII.

à Rome,
ce 30 septembre 1758.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 8 de ce mois, qui est l'unique par laquelle j'aye appris que vous ayiez reçu le petit traité *de fungis*, dont je suis très aise; car c'est une misère quand on doit envoyer quelque chose dans un endroit aussi éloigné que Berlin l'est de nous.

J'ai fait partir ce matin les deux lettres que vous m'aviez adressées, & elles arriveront sûrement à leur destination.

Il y a déja quelques semaines que nous possedons ici M. l'avocat *Grosley*, qui est un homme de mérite & que j'estime beaucoup.

Il est ici présent & vous fait mille tendres complimens.

Vous avez bien raison de dire qu'il nous faudroit une bonne paix ; elle est à desirer pour tout le monde, & nous faisons des voeux bien sincères pour cela.

Je ne sai pas pourquoi je n'ai plus entendu parler de M. *Kahle*, quoique vous m'eussiez dit depuis plus d'un an que j'aurois de ses nouvelles.

Je vous prie, Monsieur, de compter toujours sur l'étendue de mon dévouement &c.

D. card. *Passionei.*

XIV.

à Rome,
ce 10 février 1759.

Je suis trop persuadé de vos sentimens, Monsieur, pour n'être pas sensible, comme je le dois, aux marques de souvenir que vous me donnez & aux voeux que vous avez l'attention de faire pour moi. Je les mérite

assûrément par le cas que je fais de votre amitié, & par l'attachement bien sincère que je vous ai voué, & qui me fait partager la juste douleur que vous ressentez de la perte de vos deux enfans, & surtout de l'aînée. Le détail domestique dans lequel vous entrez à cette occasion, bien loin de m'être indifférent, n'a servi qu'à me toucher davantage, & à augmenter mes regrets. Je souhaiterois bien que cela pût diminuer les vôtres & vous persuader combien je vous estime & vous honore, & combien mon amitié me rend sensible à tout ce qui regarde mes amis. Je souhaite que la nouvelle année & celles qui la suivront vous soient plus favorables & ne vous fassent éprouver aucune de ces disgraces qui soient capables de répandre la moindre amertume sur vos jours qui doivent être chers à vos amis & à la république des lettres que vous ne cessez d'enrichir tous les jours par vos travaux littéraires.

Je sens tout le prix du projet que vous m'avez fait passer, & votre ouvrage ne peut

qu'être goûté. Je souscrirai volontiers pour avoir cette feuille périodique, & j'en ferai remettre le prix à Venise à qui vous voudrez bien m'indiquer. Si vous me faites passer quelques uns de vos avertissemens, je les communiquerai & distribuerai à une vingtaine de nos savans à Venise, Florence, Milan &c. J'en parlerai aussi à quelques amis qui ont du goût pour la littérature, mais ils sont en très petit nombre.

Je suis très flatté de ce que vous voulez bien penser à m'adresser une de vos *lettres sur l'état présent des sciences & des moeurs;* & je l'accepte avec bien du plaisir.

On ne peut être l'ami des hommes sans desirer bien sincèrement, comme vous faites, qu'il plaise à Dieu de nous accorder une paix solide & durable: nos voeux doivent être des plus ardens pour cela.

M. *Grosley* doit vous paroître suspect dans ce qu'il vous a écrit de moi; & il aura donné trop d'éloges aux attentions que je me fais un plaisir d'avoir pour ceux qui cultivent les

les lettres: il eſt de ce nombre, & a mille autres bonnes qualités qui lui captivent l'amitié de ceux qui, comme moi, connoiſſent tout ce qu'il vaut & tout ce qu'il mérite; c'eſt une juſtice que je lui dois & que je lui rends de bon coeur.

Je vous prie, Monſieur, de compter toujours ſur mes ſentimens pour vous, & de me donner des occaſions où je puiſſe vous convaincre de leur étendue, ainſi que de l'eſtime diſtinguée & de l'entier dévouement avec leſquels je ſuis du meilleur de mon coeur, inviolablement à vous, & ſans la moindre réſerve.

D. card. *Paſſionei.*

XV.

à Rome,
le 9 d'octobre 1759.

Je viens, Monſieur, de recevoir dans ce moment votre lettre en date du 12 ſeptem-

brè & je n'ai rien de plus pressant que d'y faire réponse sur le champ, pour ne point différer jusqu'à mon retour de la villégiature d'octobre, pour laquelle je pars demain, & d'où je ne reviendrai que dans les premiers jours de novembre.

J'ai eu un vrai plaisir de recevoir de vos nouvelles, dont je commençois à être inquiet, n'en ayant point reçu depuis longtems. J'ai une vraie satisfaction de savoir, *Monsieur*, que le trouble de votre capitale n'ait altèré en rien la tranquillité de votre ame, & que le bruit des armes, loin de vous distraire, vous ait laissé toujours la même liberté d'esprit pour pouvoir penser & reflé-chir, aussi sérieusement, & aussi utilement que je vois que vous l'avez fait. Votre ouvrage sur les lettres de Pline en est une preuve bien convainquante, & je m'attens à le lire avec une véritable satisfaction. Il suffit, Monsieur, qu'il sorte de votre plume pour avoir toute la solidité & toutes les grâces que l'on peut souhaiter dans un

auteur, non seulement pour se faire lire, mais pour se faire lire avec fruit & avec plaisir.

On ne peut être plus sensible que je le suis à l'offre gracieuse que vous me faites d'un exemplaire de cet ouvrage, & je vous en fais de tout mon cœur mes sincères remercîmens. Puisque vous avez donc si bonne intention, la distance des lieux ne doit pas être un obstacle ; & vous devez compter que je recevrai sûrement cet exemplaire en donnant ordre de le faire remettre à M. *Blondel* à Utrecht ; il est mon correspondant en Hollande, très honnête homme de la dernière exactitude, & je ne puis assez m'en louer.

La république des lettres a réellement fait une perte & une perte considérable dans la personne de M. *de Maupertuis* ; j'y ai été très sensible en mon particulier, & l'éloge que vous en faites avec tant de justice dans votre lettre périodique, renouvelle en moi tous les sentimens d'estime & d'amitié que

j'avois pour une perſonne qui en eſt ſi digne. Continuez moi la vôtre, je vous prie, & croyez-moi, Monſieur, entièrement à vous & ſans aucune réſerve.

D. card. *Paſſionei.*

P. S.

Je ne dois pas oublier de vous marquer, Monſieur, que j'ai fait remettre votre lettre ſur le champ à M. *Bayard* *).

XVI.

à Rome,
le 28 juin 1760

Une perſonne de votre mérite, Monſieur, ne doit pas craindre de m'importuner; & ce

*) M. *Octave Antoine de Bayard*, prélat à Rome avoit été aggrégé le 5 d'avril, 1759. S. E. M. le comte *de Podewils* s'étoit intéreſſé à cette aggrégation & m'avoit requis de la procûrer. Ce prélat m'écrivit une lettre latine de huit

ſera toujours avec un vrai plaiſir que je lirai les lettres qu'il lui plaira de m'écrire ; penſant ſur cet article à votre égard de même que M. le comte *Algarotti*, dont j'ai lu la lettre imprimée avec une entière ſatisfaction. N'uſez donc pas, je vous prie, à l'avenir de tant de discrétion, lorsque vous le pourrez ſans rien déranger de vos occupations ; elles ſont trop utiles à la république des lettres pour que je ſouhaitaſſe que l'intérêt public cédât à ma ſatisfaction particulière ; mais il ſe trouve de temps en temps quelques momens de loiſir ; & je ſerai bien aiſe de voir que vous ne m'oubliez pas entièrement.

Puisque votre libraire de Leyde vous manda l'année paſſée qu'il avoit fait remettre à M. *Blondel* d'Utrecht un exemplaire de votre *philoſophe payen*, je ne manquerai pas de

pages. grand in 4. menu caractère & ſans marges, qui peut repoſer dans ma correſpondance.

le recevoir, & je vous en fais d'avance de tout mon coeur mes très sincères remercîmens. M. *Blondel* est un homme d'un vrai mérite, & dont je ne puis trop louer l'exactitude. Il me fait le plaisir de se charger de l'achat de différens livres, dont je lui donne la commission; & comme il a dû en faire partir une caisse pour moi que j'attens avec bien de l'impatience, il aura sans doute voulu profiter de l'occasion pour m'envoyer en même temps le livre que votre libraire lui a remis. Je suis fort tranquille sur cet article, & vous pouvez compter que je le recevrai infailliblement, de même que ceux de vos ouvrages dont vous voudrez bien me faire part, & pour lesquels je vous promets dans ma bibliothèque une place distinguée, tant pour leur propre mérite que pour celui de leur auteur, dont on ne peut trop estimer & louer les rares talens.

Je connois, Monsieur, l'édition des *oeuvres du philosophe de Sans-souci*, je les ai même en ma possession; mais je ne connois

point celle des *poëſies diverſes* imprimées à Berlin, je crains qu'il ne me ſoit bien difficile de l'avoir: ſi vous me la pouvez procurer, je vous en ſerai très obligé.

Je ſuis très ſenſible aux voeux que vous voulez bien faire pour la conſervation de ma ſanté; je vous en fais mes plus tendres remercîmens, & prie également le ſeigneur pour qu'il vous accorde la même grâce, & toutes celles dont vous avez beſoin; c'eſt dans ces ſentimens, Monſieur, que je ſuis entièrement à vous, du meilleur de mon coeur, & ſans aucune réſerve,

D. card. *Paſſionei.*

Le cardinal *Paſſionei*, né en 1682, eſt mort en 1761. Voyez ſon article dans le *nouveau dictionnaire hiſtorique.*

SUR QUELQUES QUESTIONS proposées pour les prix de notre académie.

Je crois avoir dejà fait mention de tracasseries excitées à cette occasion; mais comme je retrouve des détails curieux à ce sujet, je vais en faire usage.

On proposa en 1749 la question suivante.

Les événemens de la bonne & de la mauvaise fortune dépendant uniquement de la volonté ou du moins de la permission de Dieu.

On demande,

Si ces événemens obligent les hommes à la pratique de certains devoirs, & quelle est la nature & l'étendue de ces devoirs?

Il eſt certain que cette queſtion étoit fort ſingulière, pour ne rien dire de plus. Feu M. *Heinius*, directeur de la claſſe de philoſophie ſpéculative, l'avoit fournie; & j'ai ſoupçonné un peu de malice dans M. *de Maupertuis* de l'avoir agrée. Quoiqu'il en ſoit lorsque le programme fut répandu en 1749, on écrivit de France que l'on ne comprenoit rien à cette queſtion & l'on demanda des éclairciſſemens. M. *de Maupertuis* me chargea d'en fournir à M. *d'Alembert*, & je ne ſavois de bonne foi que lui dire. J'écrivis cependant, & comme je ne garde point de copie de mes lettres, je ne ſçai comment je ſatisfis à la demande. Mais voici ce que M. *d'Alembert* m'avoit écrit, & qu'on ne ſera peut-être pas fâché de lire? Je mets ici la lettre entière, qui renferme bien d'autres choſes intéreſſantes.

à Blancmesnil, près Paris,
le 19 septembre 1749.

Monsieur,

Je suis très sensible à votre souvenir & aux soins que vous avez bien voulu prendre pour me faire parvenir le nouveau volume de vos mémoires. Je ne l'ai point encore reçu: peut-être est-il arrivé; mais il y a déjà quelques jours que je me suis réfugié à la campagne pour prendre un peu de repos, & je m'en trouve très bien. Je compte retourner bientôt à Paris, & mon premier soin sera de vous lire si le volume est arrivé. Je serai bien charmé de voir comment vous avez traité une matière aussi importante & aussi négligée que celle qui fait le sujet de vos deux mémoires. Il y a long-tems que je suis persuadé comme vous, Monsieur, qu'on ne fait point assez d'attention aux notions communes, & au parti qu'on pourroit en tirer pour jetter de la lumière sur une grande quantité de questions métaphysiques. Je dis

plus; il me semble, que toutes nos connoissances se réduisent là; remontez aux premiers principes des choses; vous verrez que le philosophe n'en sçait pas plus là-dessus que l'homme du peuple: tout l'avantage que le philosophe peut avoir, c'est de savoir réduire les notions à un petit nombre, d'y mettre de l'ordre, & de faire voir comment les autres en découlent. La nature du mouvement, par exemple, l'impénétrabilité, l'essence de la matière, la force d'inertie, &c. sont pour tous les hommes des énigmes inexplicables; l'idée qu'un philosophe a de toutes ces choses n'est pas plus nette que celles d'un homme qui ne les connoit que par ce que ses sens lui en ont appris: mais le philosophe fait pourtant un heureux usage de ces notions, tout imparfaites qu'elles sont. Enfin l'avantage des notions communes se fait voir, ce me semble, dans l'examen d'une infinité de questions purement métaphysiques, comme celles qui concernent l'entendement humain, la liberté &c.

A propos de liberté, permettez-moi, Monſieur, de vous témoigner mon étonnement & celui de tous les gens de lettres de Paris, ſur la queſtion de morale que votre académie vient de propoſer pour le prix de 1751. D'un côté, la queſtion du bien & du mal moral ſuppoſe, ce me ſemble, la liberté; de l'autre la volonté divine, maîtreſſe abſolue de tous les événemens, ſemble rendre tout néceſſaire; c'eſt pourquoi il me paroît que votre queſtion bien entendue ſe réduit à celle-ci: *attendu qu'il eſt fort douteux que nous ſoyons libres, on demande ſi nous le ſommes?* En un mot, la dépendance où nous ſommes de la volonté divine, formant une objection très forte, & peut-être inſoluble contre la liberté & la queſtion du bien & du mal, il me ſemble que cette dépendance ne devoit pas ſervir de donnée pour traiter cette queſtion: c'eſt tourner le dos où l'on veut aller. L'impreſſion que votre programme a fait ici, a été ſi générale, qu'il me ſemble qu'il eſt de la dernière néceſſité que

l'académie l'explique clairement par un programme nouveau que je vous conſeille de répandre le plus qu'il vous ſera poſſible. J'en ai dejà écrit à M. *de Maupertuis*, mais je n'entens plus parler de lui. Vous pouvez, Monſieur, faire l'uſage qu'il vous plaira de cet endroit de ma lettre, & le lire même à l'académie, ſi vous le trouvez bon. Quoiqu'il en arrive j'attens une réponſe de vous ſur ce ſujet. Il me paroît impoſſible de faire quelque choſe de raiſonnable ſur la queſtion dont il s'agit, de la manière dont elle eſt propoſée, à moins que vous ne laiſſiez la liberté de dire qu'il n'y a ni bien ni mal moral: & je ne crois pas que ce ſoit là votre intention.

La détention de M. *Diderot* eſt devenue beaucoup plus douce; cependant elle dure encore, & l'encyclopédie eſt ſuspendue. Je n'ai jamais prétendu me mêler que de ce qui regarde la partie de mathématique & d'aſtronomie phyſique; je ne ſuis en état de faire que cela, & je ne prétens pas d'ailleurs me

condamner pour dix ans à l'ennui de 7 à 8 *in folio*. Je compte que dès que M. *Diderot* sera libre, (& ce sera bientôt selon toutes les apparences), on travaillera au prospectus, & qu'on ne sera pas long-tems sans mettre sous presse. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien quelquefois continuer notre commerce, & me croire avec la plus grande considération,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

d'Alembert.

De semblables incidens se renouvellèrent à l'occasion de la question que la classe de philosophie spéculative proposa en 1777 pour le prix de 1779. En voici l'énoncé.

Dans toute la nature on observe des effets: il y a donc des forces.

Mais ces forces, pour agir, doivent être déterminées; cela suppose qu'il y

a quelque chose de réel & de durable, susceptible d'être déterminé; & c'est ce réel & durable qu'on nomme *force primitive & substantielle.*

En conséquence l'académie demande.

Quelle est la notion distincte de cette force primitive & substantielle, qui lorsqu'elle est déterminée, produit l'effet? Ou, en d'autres termes: quel est le Fundamentum Virium.

Or, pour concevoir comment cette force peut être déterminée, il faut, ou prouver qu'une substance agit sur l'autre, ou démontrer que les forces primitives se déterminent.

Dans le premier cas, on demande en outre:

Quelle est la notion distincte de la puissance passive primitive? Comment une substance peut agir sur l'autre? Et enfin, comment celle-ci peut pâtir de la première?

Dans le ſecond cas, il faudra expliquer diſtinctement.

D'où viennent à ces forces les bornes qui limitent leur activité? Et pourquoi la même force peut tantôt produire un effet, & tantôt ne le peut pas? Comment, par exemple, quelqu'un peut concevoir diſtinctement ce dont un autre l'inſtruit, & qu'il n'a pas pu l'inventer lui-même? Pourquoi on ne peut pas reproduire dès qu'on le veut les idées qu'on a oubliées, quoi qu'on ait pu les produire autrefois, & que l'axiome ſubſiſte toujours, que du vouloir & du pouvoir réunie l'action doit ſuivre? Ou enfin, quelle différence réelle il y a, ſi la force primitive tire tout de ſon propre fond, entre ſe repréſenter diſtinctement une muſique ſavante d'un grand compoſiteur à laquelle on aſſiſte, la ſolution d'un problême difficile, trouvée par un géomètre du premier ordre; & être ſoi-même l'auteur de cette muſique, de cette ſolution; ou du moins

être capable de composer une musique, de résoudre un problème de la même force, dès qu'on le voudra bien sérieusement?

Dès que ce programme fut répandu, il n'y eut qu'un cri à Paris sur son obscurité & sur son inutilité. On le regarda comme un vrai grimoire, un pur galimathias. Cela paroissoit en effet tel à ceux qui en portoient ce jugement: cependant ceux qui avoient proposé la question, y attachoient des idées très distinctes; & tout ce qu'on pouvoit leur reprocher, c'étoit d'avoir cru que la solution pourroit être utile. Mais il en est ainsi de presque toutes les questions de métaphysique. Quoiqu'il en soit, M. *d'Alembert* en écrivit au Roi, de manière à lui faire croire que l'académie se deshonoroit en proposant de pareilles questions.

En conséquence S. M. écrivit une lettre que le secrétaire perpétuel lut dans l'assemblée du 23 d'octobre 1777, par laquelle il étoit enjoint à l'académie de proposer,

comme une question de la classe de philosophie spéculative.

> *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise dans de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est?*

Cet ordre jetta d'abord dans un assez grand embarras? Falloit-il retirer la question précedente, pour y substituer celle-ci; ou les proposer toutes les deux? On obtint la permission de conserver la première question, & les choses allèrent ensuite leur train.

Le prix sur la force primitive fut adjugé dans l'assemblée publique du 31 mai 1779, à une dissertation latine qui le méritoit, & qui fut imprimée sous le titre de *dissertatio de vi substantiali, ejus notione, natura & determinationis legibus; auctore Josepho Pap de Fagaras, H. L. M. philosophiae doctore, & ecclesiae reformatae saxopolitanae V. D M., in Hah-Waros, urbe Transylvaniae.* Ce

ſavant s'étant fait connoître avantageuſement de cette manière, fut promu à une place de profeſſeur de philoſophie & de mathématiqua à Vaſushely dans ſa patrie, mais il n'en jouit pas long-tems, la mort l'ayant enlevé peu d'années après.

Le prix ſur l'autre queſtion fut adjugé le 1 de juin, 1780.

Comme, parmi les pièces qui avoient été envoyées, il s'en trouvoit qui ſatisfaiſoient également à la queſtion en l'enviſageant ſous des points de vue différens, l'académie jugea que chacune de ces deux ſortes de pièces avoient un droit égal au prix, & en conſéquence le partagea, en couronnant la meilleure de chacune de ces deux eſpèces.

De cette manière, M. *Fréderic de Caſtillon*, profeſſeur en mathématiques à l'académie royale des gentilhommes, obtint la moitié du prix, relative à la déciſion affirmative: & M. *R. Z. Becker*, gouverneur

de M. le baron *de Daſchenrœde* à Erfurt en Thuringe, eut l'autre moitié relative à la décifion négative.

Le ſouvenir de ces tracaſſeries, qui cauſoient beaucoup de fermentation dans leur temps, n'eſt plus qu'un ſonge amuſant, comme le ſouvenir de viciſſitudes beaucoup plus importantes ſur la ſcène variée de ce monde.

LETTRES
occasionnées par la bataille de Rosbach.

I.

Monsieur & très illustre confrère,

Une aussi belle ame que la vôtre, un coeur aussi sensible, connoit toute la force de l'amitié; j'implore le secours de la vôtre, mon cher confrère, pour me rendre le service le plus touchant pour moi.

Un de mes meilleurs amis, un des plus vertueux hommes & des plus aimables qui respirent, a été criblé de coups à la bataille de Rosbach: c'est M. le marquis *de Montjouvant*, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de *Lameth*. Mon cher & malheureux ami est resté sans connoissance sur le champ de bataille & compté parmi les morts:

ce n'est qu'au bout de 36 heures qu'on l'a transporté à Merfebourg, où il a été plus d'un mois paralitique de tout le côté gauche. On craignoit que cette paralisie ne provint d'un affaissement dans le cerveau; mais cet accident mortel étant dissipé, on commence à en avoir quelque espérance.

Dès que je le sçus à Merfèbourg, j'écrivis à mon confrère M. *Meckel*, pour le supplier d'aller voir mon ami, ou de lui envoyer un chirurgien habile; je n'en ai point eu de réponse; mais j'apprens aujourd'hui que mon ami va mieux, & qu'un très habile chirurgien de S. M. Prussienne en prend des soins infinis & en espère beaucoup.

Je vous supplie, mon cher & illustre confrère, de recommander encore M. le marquis *de Montjouvent*; jamais vous ne pouvez faire rien de si touchant pour moi que de rendre service à cet ami que j'adore, & qui réunit tout ce qui peut mériter l'amour, & j'ose le dire, la vénération des honnêtes gens.

M. son frère, comte de Lyon, est fort en peine, si son frère a reçu des lettres de change qu'il lui a envoyé sur Leipzig; il vient de m'envoyer une lettre pour un capitaine du régiment de Piémont, qui est prisonnier de guerre, & qui est resté à Mersebourg pour prendre soin de M. *de Montjouvant*.

Comme j'ai peur que cette lettre & celle que j'ai l'honneur de vous écrire ne puissent pas passer par une autre voie, je prens la liberté de vous adresser celle pour M. le chevalier *de Raçhais*, ouvrez-là, & comme je suis persuadé que vous n'y trouverez rien que de très circonspect, je vous prie de la faire passer, & de recommander mon ami au chirurgien qui en prend soin & au commandant de Mersebourg.

Ce n'est pas que je ne sache tous les soins qu'on prend de nos blessés: & comment une nation aussi brave, aussi éclairée, ne seroit-elle pas généreuse? Conservez-moi votre

amitié, & soyez persuadé de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très humble & obéissant serviteur,

le comte *de Tressan*.

Lieutenant-général des armées de France, membre de l'académie royale de Berlin.

trois évêchés,
à Toul,
ce 27 décembre 1757.

II.

Monsieur,

Vous serez avec raison étonné de voir que j'aie osé écrire celle ci à un que je n'ai pas l'honneur de connoître; mais si vous réfléchirez, Monsieur, que vos ouvrages vous ont fait connoître de la plus grande partie du monde, vous ne vous étonnerez plus voyant qui écrit. Il est vrai que je ne suis que un

petit moucheron de ce beau monde qui vous estime & respecte ; mais ceux-là y ont aussi leur place ; ainsi que je prétens pouvoir aussi vous le dire, & faire savoir que je suis pleine de vénération pour votre mérite & pour vos sublimes connoissances. Je jouis de cette occasion pour vous prier de faire avoir la lettre ci-jointe à l'officier de ce nom qui est devenu prisonnier de S. M. le Roi votre auguste maître. Voilà encore ce qui m'a fait oser à vous écrire après tant de tems que je le souhaitois, & que je ne savois comment m'y prendre. Oui, Monsieur, le plaisir de faire avoir & d'avoir des nouvelles d'un ami, m'a aussi fait celui de pouvoir vous présenter mes respects, & l'assurance de la vénération la plus parfaite avec laquelle je me dis,

Monsieur,

votre très-humble servante,

Antoinette Somaglia, née *de Belgiojoso*.

à Milan,
ce 14 janvier 1758.

III.

de Merſebourg,
le 15 janvier 1758.

Monſieur,

J'ai reçu hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec celle dont vous avez bien voulu vous charger pour moi. Mon reſpectable ami, le marquis *de Montjouvant* eſt mort depuis le 1 du mois dernier, mes ſoins & mon attachement n'ont pu lui rendre la vie; ſes bleſſures étoient trop conſidérables. J'ai fait part de ce triſte événement à ſa famille; & M. le comte *de Treſſan* doit en être inſtruit maintenant. Je ſuis ſenſible comme je le dois à l'intérêt qu'un homme comme vous veut bien prendre à mes malheurs. La manière obligeante dont vous me le témoignez me donne de la confiance, & j'oſe m'adreſſer à vous pour obtenir de la générosité & de l'humanité du Roi de Pruſſe la liberté d'aller en France vaquer à des affaires eſſentielles qui ſouffrent beau-

coup de mon absence, & dont la tournure bonne ou mauvaise fait toute ma fortune. D'ailleurs m'étant dévoué ici au soulagement de mes camarades blessés, ma santé déjà mauvaise par elle-même est détruite à un point qu'il n'y a que l'air natal qui puisse me remettre de l'avis même des médecins du pays. J'espère que si un homme de votre considération veut bien déduire & appuyer mes raisons auprès d'un Roi qui commande à nos coeurs & à nos sentimens, il sera touché en ma faveur. Si vous ne trouvez pas, Monsieur, de l'indiscrétion à ma demande, permettez - moi d'y en joindre une seconde pour un autre moi-même. J'ai ici un parent & un ami, capitaine dans mon régiment, qui a eu cinq blessures dont deux mortelles & une troisième dont il reste estropié. Consultez en notre faveur la bonté de votre coeur; sollicitez notre liberté; que ne vous devrons-nous pas? Cet ami & ce parent est M. *de Marigny*: il est connu très particulièrement de M. le comte *de Tressan*.

Mes tristes occupations ne me rendant plus utile ici, je compte partir pour Leipzig dans deux jours; je serai bien flatté, si vous voulez me faire l'honneur de m'y écrire: j'y ferai surement des connoissances utiles, si vous avez la bonté de m'y en procurer.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

le chev. *de Rackair,*
capit. au rég. de Piémont.

IV.

Leipzig,
le 2 février 1758.

Monsieur,

Vous m'avez enhardi par la bonté que vous avez eue d'envoyer la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire à S. E. M. le comte *de Finckenstein.* Je souhaite vivement qu'à

votre recommandation il daigne avoir égard à ma juste demande; & j'ose d'autant mieux l'espérer que les circonstances paroissent être favorables pour nous. Son altesse royale, en nous faisant partir pour Berlin, a bien voulu se charger de demander en faveur de quelques uns de nous la liberté que nous desirons tous. Mon séjour à Mersebourg m'ayant privé de l'honneur de lui faire ma cour, il ne m'a pas été possible de me faire insérer dans son mémoire, ses bontés sur cet article n'ayant été sues que fort tard. J'ai recours à vous, Monsieur, & peut-être ne me refuserez-vous pas d'en écrire derechef à Monsieur le comte *de Finckenstein.* Je ne doute pas que si mes raisons eussent été connues de S. A. R. Elle n'eut étendu ses bontés jusqu'à moi. Je ne vous répéterai point ici les motifs que j'ai eu l'honneur de vous déduire dans ma première lettre, j'y ajouterai seulement que je viens de perdre un oncle qui me servoit de père, & qui me laisse des discussions d'intérêt qui souffrent tou-

jours quand on les néglige. Je compte de partir le 4 de ce mois pour me rendre à Berlin : mon premier soin en y arrivant sera d'aller vous assurer de toute ma reconnoissance & de cultiver de mon mieux, pendant le séjour que j'y ferai, la connoissance d'une personne de votre considération & de votre mérite.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

votre très humble & très-obéissant serviteur,

Rachais.

S. E. M. le comte *de Finckenstein* me fit l'honneur de répondre à la lettre que je lui avois écrite en faveur des officiers susdits. Sa réponse étoit datée de Breslau le 8 février, & renfermoit ce qui suit. . . . Je suis mortifié, Monsieur, de ne pouvoir pas être utile aux personnes pour lesquelles vous vous intéressez. Les mauvais procédés de Mes-

ſieurs les François ont tellement irrité le Roi, qu'il n'a plus voulu entendre parler de demandes pareilles: il dépendra cependant de M. le chevalier *de Rachais* de faire une tentative. Mais il faudroit en ce cas qu'il s'adreſſât à Monſeigneur le Prince Henri par le canal duquel ces ſortes d'affaires doivent paſſer. C'eſt le meilleur conſeil que je puiſſe lui donner, en vous renvoyant, Monſieur, la lettre qu'il vous a écrite. . . .

V. *)

Monſieur & cher & illuſtre confrère,

J'ai lû à ſa Majeſté polonaiſe la lettre admirable que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ce Prince en eſt extrêmement touché, & me charge de vous en faire ſes tendres remercîmens. La providence nous l'a toujours conſervé dans la meilleure ſanté,

*) Tout le contenu de cette lettre me paroît aſſez intéreſſant pour n'en rien ſupprimer.

& nous espèrons le conserver encore longtems pour le bonheur de ses sujets & pour l'exemple des souverains.

J'ai eu l'honneur de le suivre à Versailles l'année passée. En revenant il versa dans sa chaise : la mienne suivoit la sienne immédiatement. J'eus le cruel spectacle de voir sa chaise renversée, j'entendis les glaces se briser ; & je ne peux vous exprimer ce qui se passa dans mon ame. Je volai à lui & je le trouvai riant & plaisantant de sa situation génée, d'où nous le tirâmes avec peine, mais sans une égratignure. Cet accident sans doute aura fait courir le bruit qui est parvenu jusqu'à vous, mais il n'a été suivi d'aucune incommodité.

J'ai reçu, il y a quelques jours une lettre de notre cher & illustre président ; il m'écrit de Toulouse où il s'ennuie beaucoup, & où il lutte continuellement contre la fièvre & contre l'hiver. Il espère partir dans le printems prochain pour Berlin, & me promet de passer par la Lorraine & de me donner quel-

ques

ques jours. Je vous avoue que je le verrai repartir avec bien de la douleur, & je crains pour lui le premier hiver passé à Berlin; sa poitrine ne peut se faire aux froids de Prusse, & son coeur, sa reconnoissance & son attachement à ses devoirs & à ses amis, tels que que vous, mon cher & illustre confrère, l'y rappellent tous les jours de la vie & le rendent encore plus malheureux, éloigné de son bienfaiteur, de sa femme & de ses amis.

Je suis bien touché de toutes les marques de bonté que vous, & notre cher confrère M. *Meckel*, avez bien voulu donner à mon malheureux ami, le marquis *de Montjouvant*. Vous aurez appris sa mort pour réponse aux offres de service que vous avez bien voulu lui faire, & qui m'ont pénétré de reconnoissance. Cet ami manquera toujours au bonheur de ma vie. Hélas! c'eût été sa dernière campagne, & tout se décidoit en sa faveur pour le placer auprès de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Je reçois ſouvent des nouvelles de nos priſonniers. Que ne diſent-ils pas de la générosité avec laquelle ils ſont traités : ils ſont intariſſables ſur les louanges qu'ils donnent à S. A. R. Monſeigneur le Prince Henri : ils admirent en lui le héros, le grand Prince, & l'homme. Puiſſe cette cruelle guerre ſe terminer ! Puiſſent renaître nos anciennes alliances. *Utinam*, & par trois fois *utinam !*

Je n'ai pas l'indiscrétion de vouloir abuſer de vos bontés, & je ſerois bien fâché que votre amitié pour moi vous compromît à faire une démarche hazardée : j'ai vu revenir pluſieurs de nos priſonniers ſur leur parole, & la bonté immenſe de Monſeigneur le Prince Henri a trouvé des reſſources & des prétextes pour leur procurer la liberté.

Ne ſeroit-il pas poſſible d'obtenir un congé de quelques mois pour le petit marquis *de Tana*, qui eſt encore à Merſebourg au lit, de ſes bleſſures ; & M. *d'Alonville*, capitaine dans le régiment de *Lameth*, cavalerie, qui a reçu quinze coups de ſabre

à Rosbach. M. *de Tana* eſt neveu de M. l'évêque *de Langres*, homme de bien & de grande qualité; il eſt fils unique, & ſa malheureuſe mère ſe deſespère. J'en ai reçu des lettres pour m'engager à ſolliciter le retour de ſon fils: ma poſition ne m'a pas permis de le demander à S. M. Pruſſienne. Voyez, mon cher & illuſtre confrère, s'il ſeroit poſſible de faire quelque choſe en faveur du jeune marquis *de Tana* & de M. *d'Alonville*, que j'aime comme un de mes enfans & qui m'eſt allié. Je vous ſupplie auſſi d'accorder vos bontés à M. *de Balthaſard*, capitaine d'une compagnie entière dans le régiment Suiſſe *de Diesbach*, il me mande qu'il va à Berlin; je vous prie de le protéger & de l'honorer de vos conſeils: c'eſt encore un de mes enfans par l'amitié qui eſt entre ſa famille & moi; notre cher préſident connoit ſa mère & ſa ſoeur & doit auſſi vous le recommander.

J'ai bien peur que l'encyclopédie ne ſouffre beaucoup du parti que M. *d'Alembert*

a pris de ne plus travailler à cet ouvrage: ſes amis ont fait l'impoſſible pour le diſſuader d'interrompre ſon utile travail; nous n'avons pu rien obtenir, & la dernière lettre que je reçus avanthier de lui me confirme toute la fermeté du parti qu'il vient de prendre. Il eſt vrai qu'il doit avoir le coeur bleſſé de toutes les noirceurs qu'on lui a faites, & des libelles atroces qu'on a laiſſé courir avec trop d'impunité; mais d'un autre côté il doit penſer que ſes ennemis vont triompher de ſa retraite, & qu'il court riſque de voir imparfait un ouvrage auquel ſon travail aſſuroit l'immortalité.

Je ſuis bien aiſe, dans tous ces temps de trouble, de me trouver au milieu de ma famille, de mon cabinet & de mes jardins: j'eſpère pouvoir dire dans quelque temps: *redeunt ſpectacula mane.* Je compte réunir dans les beaux jours mon ménage avec ceux de mes amis, *Buffon & d'Aubenton.* Tous trois mariés, par inclination, nous aimons nos femmes comme le premier jour; elles

s'aiment entr'elles ; & tous les six ensemble nous jouissons dans ce siècle de fer des plus beaux jours de celui de Rhée. Votre amitié, Monsieur & illustre confrère, ajoute beaucoup à ce bonheur ; le commerce des ames a quelque chose de divin, & les sentimens de la vôtre me le font goûter avec plus de vivacité & de pureté que jamais. Soyez persuadé du tendre & fidèle attachement avec lequel je suis

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

de Tressan.

à Toul,
le 10 février 1758.

VI.

Monsieur,

Je ne saurois assez vous marquer, Monsieur, combien je suis sensible à l'honneur que vous me faites par le moyen de votre

gracieuſe lettre du douzième du courant, en me faiſant avec tant de bonté parvenir celle de Madame la comteſſe *Somaglia.* Je profite très volontiers, Monſieur, de vos offres très généreuſes en vous remettant la réponſe pour la dite dame; & comme je compte de paſſer une couple de jours à Berlin, puisque je ſuis à portée de voir une ſi grande & belle ville, je me ferai un véritable plaiſir de connoître en effet une perſonne auſſi diſtinguée que vous, & de pouvoir vous remercier de bouche pour les bontés & politeſſes dont vous me comblez, & de ce que vous voulez bien faire à mon égard, comme auſſi de vous convaincre du reſpect avec lequel je ſuis,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

J. comte *d'Origo*,
major *de Sprecher.*

à Francfort ſur l'oder,
le 13 février 1758.

VII.

à Berlin,
ce 21 mars.

Monſieur,

Je me ſuis préſenté, Monſieur, deux fois à votre porte, ſans avoir eu l'honneur de vous trouver. Je n'ai pas le temps d'y aller aujourd'hui, parce que c'eſt jour de poſte, & que je ſuis très occupé à écrire. Voulez-vous bien avoir la bonté de me faire dire, ſi vous avez quelque eſpérance pour mon congé, pour lequel je vous ſupplie de renouveller vos efforts? La circonſtance eſt favorable, Sa Majeſté ſe relâche, & vient d'en accorder ſix à des perſonnes qui n'en ont pas autant de beſoin que moi. On m'a aſſuré que M. *de Tana* avoit eu le ſien directement de Monſeigneur le Prince Henri. Je vais écrire à M. le comte *de Treſſan*, & lui rendre compte de la bonté que vous avez de travailler pour moi. Je ſuis ſûr de la reconnoiſſance de ce Seigneur envers vous: je vous ſupplie d'être

bien persuadé de la mienne & du sincère attachement avec lequel &c.

d'Alonville.

VIII.

Je vous supplie, Monsieur, de me faire l'honneur de me faire dire, si vous avez reçu réponse à la lettre que M. le comte *de Redern* a écrit à son Altesse royale, & si vous en espérez quelque chose. Voilà le moment de redoubler vos efforts. J'écris à M. le comte *de Tressan*, auquel je voudrois mander quelque chose de positif. J'arrive de Charlottenbourg, & je n'ai que le temps de m'habiller pour aller à l'assemblée. J'assure Madame de mon respect, & je vous renouvelle les sentimens les plus vifs de reconnoissance, &c.

d'Alonville.

à Berlin,
le 4 avril.

IX.

à Poitiers,
ce 3 mai 1758.

Monſieur,

Je ne ſaurois vous exprimer à quel point eſt ma reconnoiſſance de ce que vous voulez bien vous intéreſſer pour mon mari auprès de S. M. Pruſſienne pour lui obtenir la permiſſion de paſſer en France. Ah! Quelle obligation ne vous aurois-je pas ſi vous pouvez me faire accorder cette conſolation; je n'oublierai de ma vie cette marque de bonté que je vous demande avec toute l'inſtance poſſible, ainſi que votre eſtime pour le chevalier *de Boislambert* mon mari, qui ſera bien enchanté de vous faire ſa cour, autant qu'il pourra avoir cet honneur. J'ai celui d'être avec les ſentimens les plus reſpectueux &c.

la chevalière *Boislambert*,
née *Richard*.

CONCLUSION.

Je m'arrête, malgré le grand nombre de *J'ai vu* qui s'offrent encore à ma mémoire, & que je pourrois offrir à mes lecteurs, comme aussi dignes d'attention que ceux dont j'ai fait usage. Mais il faut laisser de quoi glaner, ou plutôt moissonner dans ma correspondance, lorsque ceux à qui elle tombera en partage voudront en faire l'examen & le triage. J'ai déjà dit quelque part qu'on trouveroit des suites entières propres à faire plusieurs volumes. M. *de Haller* a été de bonne heure & pendant long-tems en relation avec moi. Mrs. *Trublet* & *de la Condamine* ont eu une correspondance réglée de plusieurs années, où l'on trouve les anecdotes littéraires les plus curieuses. M. *Bonnet* m'a écrit quantité de lettres remplies de cette philosophie qui lui a fait tant d'hon-

neur, & qui le place aujourd'hui à la tête des plus profonds penseurs du siècle. Comme il est encore, Dieu soit loué, plein de vie, je souhaite que la collection de ses lettres ne paroisse que le siècle prochain; car je ne connois guères d'infidélité plus criante que celle de publier les lettres d'une personne vivante. M. *de Haller* ne fut pas si scrupuleux; & il donna une suite de volumes épistolaires, où il fit entrer sans distinction toutes les lettres qu'il avoit reçues sans l'aveu de ceux qui les lui avoient écrites. Cela mit entr'autres M. *Meckel* dans une grande perplexité. Il avoit fait ses études à Göttingen sous M. *de Haller*, & le regardant également comme son patron & son ami, il lui écrivoit avec confiance de Berlin, ce qu'il remarquoit au sujet de M. *de Maupertuis*, de l'académie & des autres objets qui étoient à sa portée. Sa consternation fut incroyable, quand il vit tous ces détails, innocens dans le fonds, mais qui n'étoient pas faits pour le public, imprimés & répandus. Je pourrois citer un autre

exemple, mais qui concerne deux personnes encore vivantes: on les devinera, si l'on peut.

Je ne saurois trop répéter que, depuis que la presse roule sur cet ouvrage, les circonstances propres à m'accabler, se sont tellement accumulées, qu'à la fin je n'ai pu y donner aucune attention. J'aurois sans cela fait encore un choix de morceaux plus intéressans pour terminer le second volume; & je vois à regret dans les matériaux qui me restent, de quoi en former un troisième, & même un quatrième. J'en laisse le soin à ceux qui me survivront.

Quant à moi, j'espère de n'avoir désobligé personne; au moins ai-je suivi exactement les règles que j'avois indiquées dans mon avant-propos. Je ne demande plus qu'à me reposer, en attendant le repos final, auquel j'aspire depuis si long-tems.

le 1 d'avril 1789.

F I N.

TABLE DES ARTICLES.

— o —

